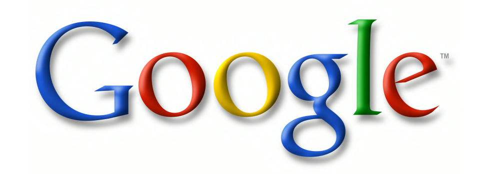




~~342d.22~~

~~445~~ D

David

~~342d.22~~

~~445~~ D

David

C

~~342c.22~~

~~445~~ D

David

C

qu'en le recevant, on est dispensé de l'entendre. Je me borne donc à jouir de l'honneur de vous présenter cet Ouvrage, hommage de deux Arts réunis, & à souhaiter que le Public ne le trouve pas indigne du Prince auquel il est offert. Vous agréez avec autant de plaisir que de bonté l'hommage des Lettres & des Arts, parce que Vous les cultivez : les Arts & les Lettres ambitionnent de Vous l'offrir, parce qu'ils aiment le Prince qui les aime & qui les cultive.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

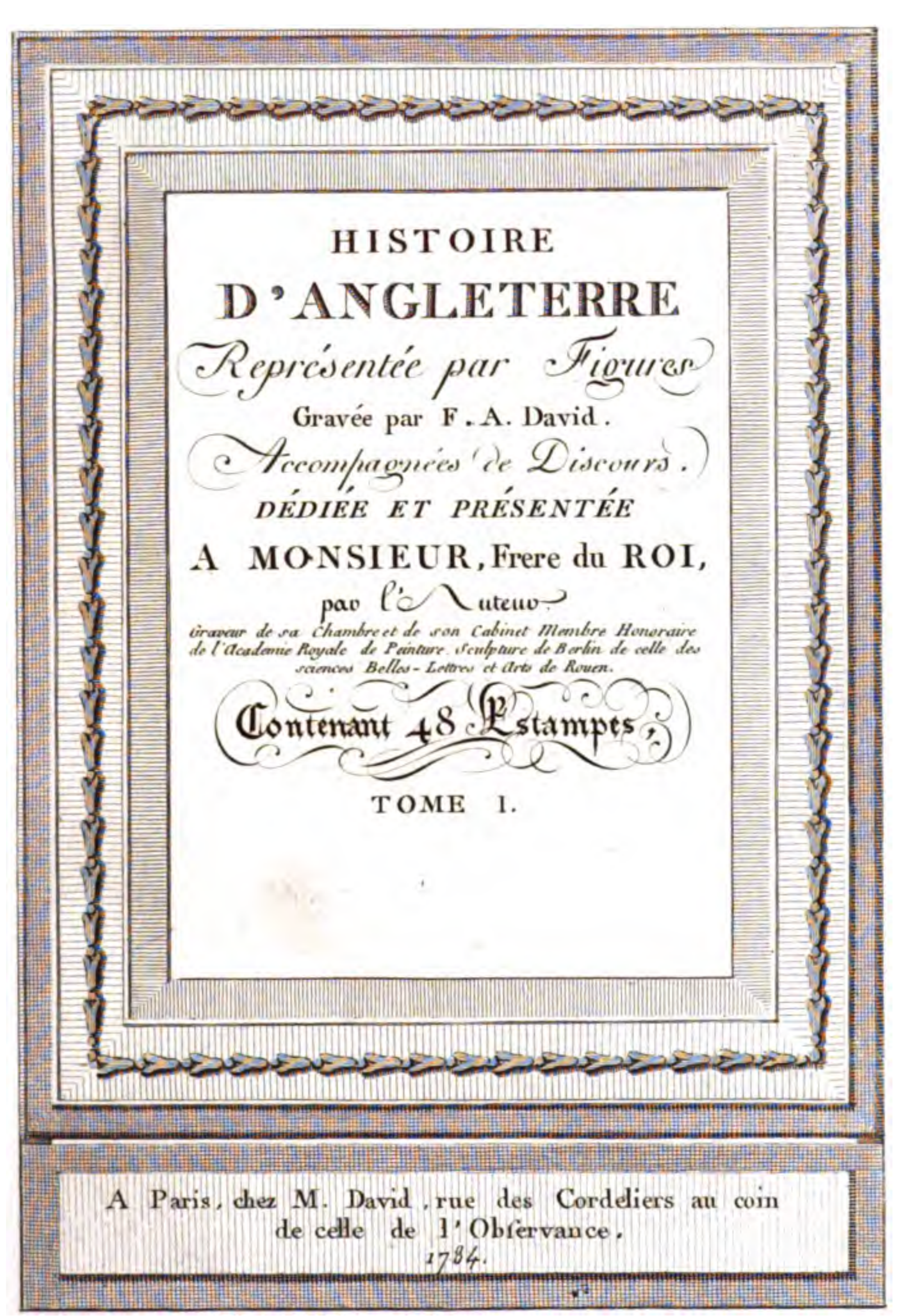
Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

DAVID.

DE LA GRANDE-BRETAGNE
& des mœurs de ses premiers Habitans.

LA Grande-Bretagne, autrefois connue sous le nom d'*Albion*, & qui comprend les deux Royaumes d'Angleterre & d'Écosse, est, sous une forme triangulaire, une des plus grandes Isles du monde connu. Le peu de largeur du Canal Britannique qui la sépare de la France, a donné lieu à l'ancienne tradition, que jointe originairement au continent des Gaules, elle en a été séparée par quelque violente secousse du Globe, ou par l'usurpation insensible des marées. Le terroir de cette Isle est fertile, riche en troupeaux, en bois de charpente, en laines, en plomb, en étain, que les Phéniciens y venoient chercher avec mystère plus de 400 ans avant l'Ère Chrétienne. Elle fut le grenier à bleds de l'Empire d'Occident & le magasin des armées de la Germanie. L'air y est sain quoiqu'humide; la chaleur & le froid n'y sont jamais insupportables; & ses campagnes coupées de hauteurs & de vallons, couvertes d'une verdure riante & fraîche qui triomphe des hyvers, présentent à la vue les païsages les plus variés & les plus agréables. Ses côtes sont bordées de ports & de bayes commodes. Les mers qui l'environnent sont poissonneuses: elles forment une barrière naturelle pour sa défense.

Les premiers habitans qu'elle reçut dans son sein furent les Bretons, les Pictes, & les Écossois, qui habitoient différentes parties de l'Isle; les Bretons Belgiques étoient une Colonie Gauloise. Attirés par la richesse & la beauté du pays, qu'ils voyoient de la côte opposée, ils s'étoient emparés des bords de la mer, pour y commercer, & n'avoient aucune relation avec les autres Nations de l'Isle, qui les regardoient comme des Étrangers usurpateurs.



HISTOIRE D'ANGLETERRE

Représentée par Figures

Gravée par F. A. David.

Accompagnées de Discours.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR, Frere du ROI,

par l'Auteur

Graveur de sa Chambre et de son Cabinet Membre Honoraire de l'Academie Royale de Peinture, Sculpture de Berlin de celle des sciences Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Contenant 48 Estampes,

TOME I.

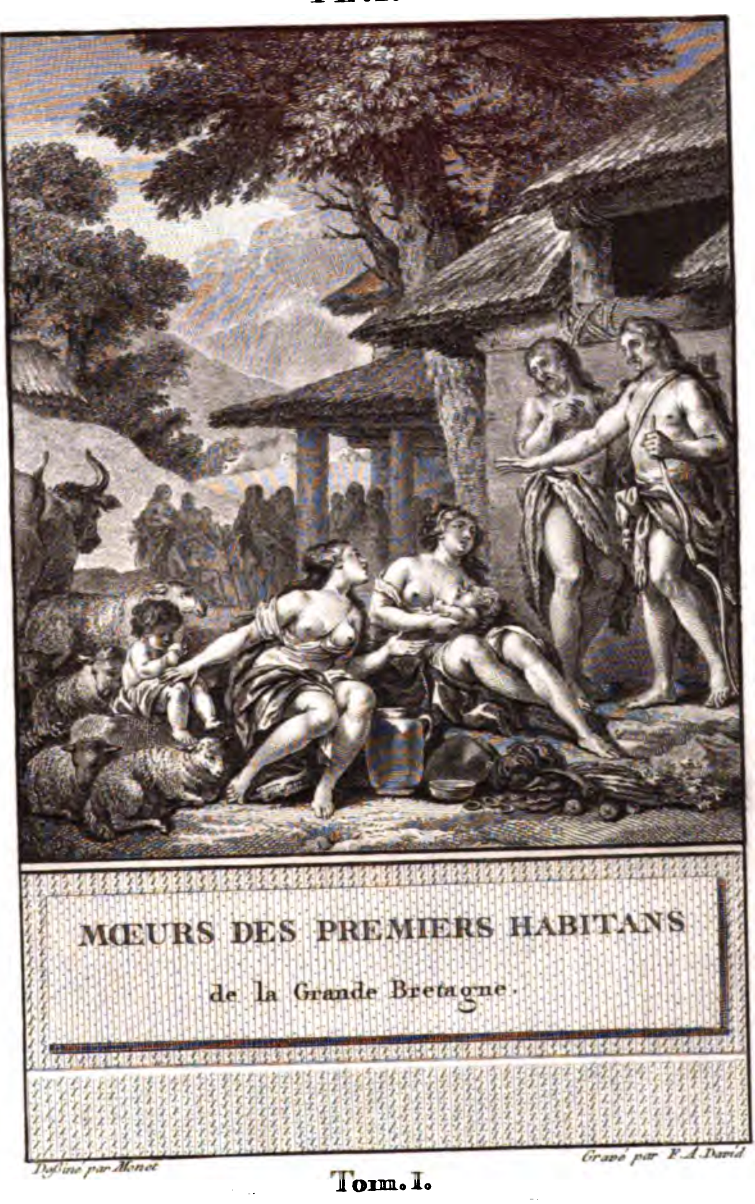
A Paris, chez M. David, rue des Cordeliers au coin de celle de l'Obfervance.

1784.

A.P.D.R.

Les Bretons n'avoient, comme tant d'autres peuples, pour histoire de leur origine, de leurs coutumes & de leur religion, qu'une tradition obscure & incertaine, sans usage des lettres & des caracteres. Tout ce qui précéde l'arrivée de César est fabuleux, & leur histoire ne commence en quelque sorte qu'à la premiere époque de leur servitude. L'opinion générale est qu'ils portoient alors le nom de *Cumri*, & qu'ils durent leur origine aux Celtes & aux Gaulois, d'après leur conformité de mœurs, de langage, de figure & de religion. « Plus grands, mais moins robustes que les Gaulois, ils habitoient comme eux des cabanes grossieres de branchages, couvertes de chaume, & menoient dans toute sa simplicité la vie champêtre. Leurs richesses étoient de grands troupeaux errants, dont la chair & le lait les nourrissoient, avec le gibier de leur chasse. Leur religion leur défendoit de manger ni poisson ni volaille. Ils laissoient leurs cheveux flotter sur leurs épaules, mais ils se rasoient tout le visage, excepté la lèvre supérieure. Endurcis à la fatigue & aux injures de l'air, leurs seuls habillemens étoient quelques peaux qu'ils ajustoient sur leur corps assez négligemment, moins pour se garantir du froid, que pour ne pas choquer les étrangers avec qui ils trafiquoient des cuirs & suifs de leurs troupeaux. La plûpart étoient totalement nuds. Ils se peignoient le corps de pastel pour se rendre plus terribles à leurs ennemis; des anneaux de cuivre ou de fer d'un poids déterminé leur servoient de monnoie. Plus grossiers & plus sauvages encore dans leurs amours, l'inceste étoit passé en coutume parmi eux: ils habitoient indifféremment avec toutes les femmes, mais on adjugeoit les enfans à celui qui avoit eu les prémices de la mère. A certains jours plusieurs familles se réunissoient dans une même cabane, & là les femmes devenoient un bien commun, même entre les frères ». Cet

PL. I.



MŒURS DES PREMIERS HABITANS de la Grande Bretagne.

Dessiné par Monet *Gravé par F. A. David*

Tom. I.

usage barbare subsista longtems parmi eux & s'y conserva encore sous les yeux mêmes des Romains devenus leurs maîtres. Julie, femme de l'Empereur Sévere, reprochant un jour à une Dame Bretonne une si étrange coutume, celle-ci lui répondit: « il est vrai; les Bretonnes pratiquent aux yeux de tout » le monde & avec des hommes choisis, ce que les Romaines » pratiquent en secret avec leurs affranchis ou leurs esclaves. »

La Nation Bretonne étoit divisée en trois classes; les Druides qui tenoient toute la Jurisdiction civile & religieuse, les Nobles ou Chevaliers qui commandoient dans les Armées, & les Plébéiens qui n'avoient aucune part au Gouvernement. Ils vivoient en tribus séparées, sous une espèce d'Aristocratie, soumis, comme les Gaulois, à une foule de petits Princes, dans une indépendance réciproque les uns des autres. Mais un grand péril les unissoit; ils formoient alors comme une seule puissance sous l'espèce de Dictateur ou de Chef, qu'ils jugeoient le plus digne de les commander, & dont l'autorité s'évanouissoit avec le danger. Cette indépendance étoit leur seul bien; & l'hospitalité une de leurs premieres vertus. Jamais la porte de leur cabane n'étoit fermée aux Etrangers. Simples & sobres, leur boisson ordinaire étoit de l'eau; mais ils se permettoient quelquefois dans leurs fêtes l'usage d'une liqueur composée d'orge & de miel, ou de pommes, & lorsqu'ils en étoient enivrés, la fête finissoit par des querelles sanglantes, comme chez les anciens Thraces.

Tous ces petits Etats étoient continuellement armés les uns contre les autres, & la guerre par ses revers ou ses succès changeoit sans cesse leurs mobiles limites. Ils attaquoient sur-tout les Belges auxquels ils ne pardonnèrent jamais leur intrusion. Tous ces combats renaissans entretenoient leurs dispositions martiales. Assez mal armés, soit pour l'attaque, soit pour la défense, ils comptoient plus sur leur courage. Les principaux

d'entr'eux portoient de longues épées, des arcs & des flèches. Le peuple n'avoit que des piques garnies d'un caillou tranchant ou d'une pointe de cuivre, avec une clochette dont l'usage étoit d'épouvanter l'ennemi dans le combat, où ils alloient en dansant, comme les Curétes, & chantant les exploits de leurs Guerriers. Tous dédaignoient le casque & la cuirasse. Un bouclier de branchage étoit toute leur défense; tout leur luxe étoit dans leurs chariots de guerre sculptés & peints, armés aux éssieux de faulx tranchantes, & attelés ordinairement de deux chevaux. Ils manioient ces machines avec tant de dextérité qu'ils savoient les faire tourner ou les arrêter court sur le penchant d'une colline, s'y tenir debout ou assis, courir à l'extrémité du timon, sauter dehors ou dedans, selon que l'occasion le demandoit. Comme chez les Gaulois, les femmes jouissoient parmi eux d'une grande considération; elles les accompagnoient au conseil & dans les batailles, & les excitoient à la gloire.

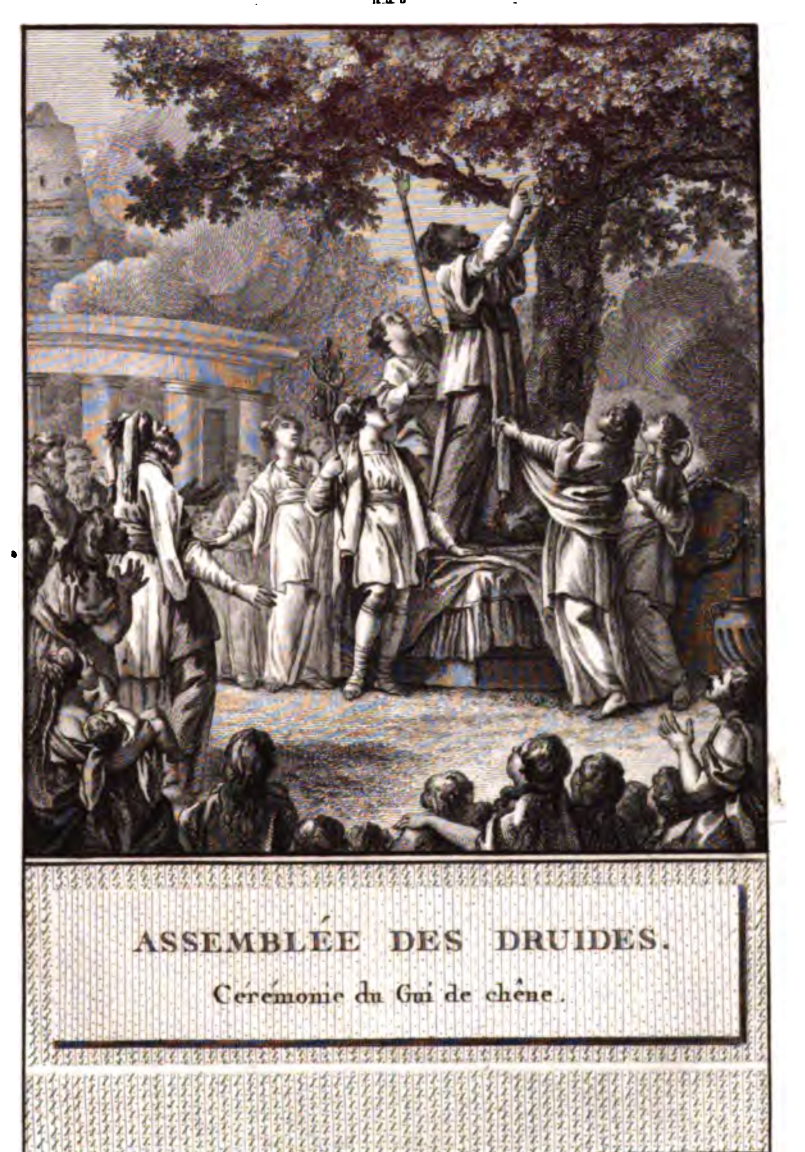
Si ce peuple intrépide, sobre, adroit & robuste, avoit su réunir ses avantages & s'assujettir à la discipline & à la subordination d'un sage Gouvernement, cette île eut pu être l'écueil de la puissance Romaine & rester l'asyle de la liberté au milieu de l'Univers enchaîné par ces heureux tyrans.

ASSEMBLÉE DES DRUIDES.

Cérémonie du Gui de Chêne.

LE même rapport qui rapprochoit les Gaulois & les Bretons dans leurs usages, se trouvoit dans leur religion. Elle avoit aussi les Druides pour Ministres, & la Bretagne étoit même comme le Séminaire où les jeunes Candidats de l'Ordre venoient s'instruire & se perfectionner. Ces Prêtres fameux, sans avoir le nom de Souverains, en exerçoient en effet le pou-

II.



ASSEMBLÉE DES DRUIDES.

Cérémonie du Gui de chêne.

Dessiné par Monet *Gravé par David*

Tom. I.

voir. Revêtus du Sacerdoce, leur autorité s'étendoit sur les affaires publiques & particulieres. Rien de confiderable ne fe faifoit fans leur approbation; on n'ofoit pas même punir les crimes & faire mourir un malfaiteur, s'ils n'avoient foufcrit à fon arrêt. Ils tenoient tous les ans une affemblée générale, où toutes les affaires étoient examinées & jugées. Sous prétexte qu'il n'y a point d'action où la religion ne foit intéreffée, ils s'attribuoient le droit d'exclure des facrifices ceux qui refufoient de fe foumettre à leurs décifions. Cette excommunication étoit fi honteufe, que le malheureux qui en étoit frappé, fans honneurs, fans fociété, en horreur à fes amis, à fes parens, étoit regardé comme une efpèce de monftre facrilége. Ils annonçoient l'avenir & s'érigeoient en Interprètes de la volonté des Dieux. Il fe mêloit pourtant un peu de fcience à ces impoftures. Ils enfeignoient à leurs élèves quelques notions fur les aftres, fur leurs révolutions & fur le monde phyfique, & leur parloient de philofophie. Ils s'étoient encore emparés de la médecine, autre mêlange informe de pratiques fuperftitieufes qu'ils décoroient du nom d'Art. C'étoit encore à leurs foins qu'étoit ordinairement confiée l'éducation de la Nobleffe. Ainfi les Druides dominoient la Nation par tout ce qui fubjugue & enchaîne les hommes, la religion & la penfée, la fcience & les préjugés, l'efpérance & la crainte, l'intérêt de la vie préfente & future. Quelques femmes furent admifes à leur inftructions & à leurs dignités. Telle fut celle de Tungria (Liége), qui prédit à Dioclétien, comme les forcières à Macbeth, qu'il feroit un jour Empereur.

Ils étoient préfidés par un fouverain Pontife de qui dépendoient tous les autres, & qui parvenoit à cette dignité fuprême par élection. Cette élection étoit rarement paifible, & les armes décidoient quelquefois de ce choix envié. Tant de priviléges, tant d'immunités attachées à cet Ordre qui étoit exempt du

ſervice militaire & de toute eſpèce de taxes, attiroient les regards & l'ambition, au point que la premiere Nobleſſe y aſpiroit.

Les Druides adoroient un Dieu ſuprême, immenſe, infini; ils enſeignoient à leurs élèves l'immortalité & la tranſmigration des ames, dogme qui leur paroiſſoit propre à inſpirer le mépris de la mort. C'étoit dans la profondeur des bois les plus épais, dans l'ombre & le ſilence qu'ils rendoient leur culte à la Divinité, perſuadés que Dieu dédaignoit de renfermer ſon immenſité dans l'enceinte étroite d'un Temple, ouvrage imparfait de ſes foibles créatures. Ils adoroient cependant encore Jupiter ſous le nom de *Taran*, qui ſignifie tonnerre, *Tutates* ou le Dieu des voyages, *Heſus* ou le Mars des Bretons, Apollon & Diane ſous d'autres noms, & *Andate*, déeſſe de la victoire, à laquelle ils offroient des priſonniers pour victimes. Ils élevèrent par la ſuite en l'honneur de ces Divinités inférieures des eſpèces de Monumens ou Temples ſans voûte, compoſés ordinairement de piliers groſſiers circulairement rangés, avec un autel incliné au milieu, & un gros obéliſque percé en pluſieurs endroits pour attacher les victimes. On en voit encore des ruines à Stonehenge dans la province de Wilt, & dans les îles Orcades.

Pour entretenir la vénération des peuples par le myſtère, & ne pas initier les profanes dans leurs ſecrets, ils n'écrivoient rien de leurs loix, ni de leur religion. Leurs dogmes étoient tranſmis en vers, & de jeunes Druides ont paſſé juſqu'à vingt années à les apprendre.

Comme les bôcages les plus ſolitaires ſervoient de Temples à leur culte, l'arbre le plus ſacré pour eux étoit le chêne, dont ils avoient tiré leur nom. (*Deru* ou *Dru* en langage Breton ſignifie un Chêne.) On faiſoit de ſes feuilles des guirlandes pour les autels & des couronnes pour les victimes; les Bardes & les dévots en ornoient leur front. Jamais leurs Prêtres n'officioient ſans avoir ſur eux une

» branche ou des feuilles de cet arbre religieux. Ils croyoient » que le gui de chêne renfermoit des mystères sublimes; ils » le cherchoient avec ardeur, le trouvoient avec transport & » le cueilloient au milieu d'un concours infini de peuple, qui » venoit de toutes les contrées dans le lieu indiqué pour cette » grande solemnité. Le Chef des Druides vêtu de blanc, mon- » toit sur l'arbre, & avec une serpette d'or destinée à cet » usage, coupoit cette excroissance précieuse, présent annuel » des Dieux, & remède certain contre toutes les maladies.... Ensuite il immoloit deux Béliers sous le chêne.

Outre les Druides, les Bretons & les Gaulois honoroient encore des Prêtres d'un rang inférieur appellés Bardes, dont la fonction étoit de composer & de chanter en vers, des hymnes en l'honneur des Dieux, & les exploits de leurs héros, en s'accompagnant de la harpe.

L'institution & la puissance des Druides fûrent utiles pour prévenir les rapines & les violences chez des peuples vindicatifs & sauvages. On les voyoit se jetter au milieu des armées prêtes à combattre, adoucir leur fureur guerriere, & les ramener à la paix par l'autorité de leurs remontrances & la force d'une éloquence persuasive. Ils étoient célèbres pour l'innocence de leurs mœurs, & considérés par la dignité de leur naissance. Comment est-il donc arrivé que le nom de Druides ne soit plus aujourd'hui prononcé sans horreur? Ces hommes, les plus sages & les plus éclairés de leur nation, les médiateurs équitables de tous les différends de leurs compatriotes, incorruptibles aux vices & à l'attrait des plaisirs, égorgeoient de sang-froid des victimes humaines sur les autels de leurs Dieux, les brûloient vivantes dans des colonnes d'osier, auxquelles ils mettoient le feu; affreux héritage de la superstition Phénicienne apportée par le commerce, qui enrichit & corrompt les Nations. Les Romains même conçurent tant d'hor-

reur pour ce fanatisme barbare & sanguinaire, qu'ils exterminèrent sans pitié toute cette race de bouchers religieux, & l'effacèrent de la terre. Tant que leur religion fut pure & sans mêlange d'usages étrangers, ils offroient à l'Être-Suprême des fleurs arrosées d'eau salée. La superstition vint, & multiplia les Dieux & les victimes; elle commença par verser le sang des animaux; & bientôt celui des hommes. D'abord on choisit des criminels : & bientôt on immola l'innocent.

PREMIERE EXPÉDITION. de Jules-César en Bretagne. (l'an 55 av. J. C.)

AVANT Jules-César, les Romains ne connoissoient guères de la Bretagne que son nom & les perles Britanniques. Le vainqueur des Germains & des Gaulois, porté par ses conquêtes jusqu'à la côte opposée à cette grande île, dès qu'il l'apperçut, forma le dessein de la subjuguer. Jamais les prétextes de guerres ne manquèrent à l'ambition des Romains. Il s'offensa des secours que les Bretons avoient donnés aux Gaulois, & défendre la liberté des Nations fut à ses yeux un crime digne de l'esclavage. La saison étoit avancée; il se propose de reconnoître du moins les ports de la Bretagne, ses côtes, le nombre & le caractère de ses habitans. Il consulte d'abord des Marchands; mais n'en ayant reçu aucun éclaircissement satisfaisant, il charge Volusenus de côtoyer la Bretagne avec une frégate; ensuite il rassemble tous les vaisseaux des ports voisins & traverse le pays des Morini, (aujourd'hui la Picardie) à la tête de ses invincibles vétérans.

Les Belges, habitans de la côte maritime de l'île, allarmés de ses préparatifs, lui offrent des ôtages & demandent la paix. César applaudit à leur soumission & renvoie les Députés avec

Comius

III.


PREMIERE EXPÉDITION
de Jules-Cesar.
L'an 65 av. J.C.
Dessiné par Monet
Gravé par David

Tom. I.

Comius, Prince Breton dégénéré & devenu la créature du conquérant. Il le charge fecrettement d'exhorter fes compatriotes à venir d'eux-mêmes folliciter le joug de la protection Romaine: fes compatriotes mettent l'orateur dans les fers.

Volufenus qui avoit parcouru la côte fans aborder nulle part, revient cinq jours après & fait fon rapport. Céfar s'embarque avec fon infanterie fur 80 vaiffeaux, & ordonne à fa cavalerie de fuivre fur dix-huit autres. Il met à la voile le foir, & le matin il eft près des côtes de l'île. Mais il vit qu'il ne triompheroit pas fans combattre. « Le rivage, les » dunes, les rochers, les montagnes, tout étoit couvert d'une » multitude innombrable de ces Infulaires à demi-nuds, mais » intrépides, armés d'arcs & de fléches, & prêts à s'oppofer » vigoureufement à fa defcente. Céfar n'ofe la rifquer. Il fait » chercher une côte moins dangereufe, & le foir jette l'ancre » à deux lieues plus loin fur un rivage uni & découvert. Les » Infulaires pénètrent fon deffein, y envoyent leurs chariots » & leur cavalerie, tandis que le refte de leur armée s'avance » pour les foutenir. Les galères romaines trop pefantes ne » pouvoient approcher affez du rivage. La flotte qui portoit » fa cavalerie, n'arriva point. Ses foldats obligés de fe jetter » tout armés dans la mer, au rifque de fe perdre dans des » foffes ou cavernes inconnues d'eux, découragés par ce défavantage, ne combattoient que foiblement, avec répugnance » & frayeur. Les Infulaires les repouffoient à coups de traits, » s'élancoient dans la mer & alloient les joindre au milieu » des flots avec une fureur & une intrépidité qui étonnoient » les Romains.

» Céfar fait avancer fes galères plus près du rivage, afin » de prendre les ennemis en flanc. Cette manœuvre eut à-peu-» près le fuccès qu'il en avoit efpéré. Les Bretons s'étonnent » & s'intimident de la forme inconnue de fes vaiffeaux, du

» mouvement des rames, de l'effet des baliſtes lançant une
» grêle de traits & de pierres, & commencent à lâcher pied.
» Cependant les ſoldats Romains n'avançoient point & répu-
» gnoient toujours à ſe jetter dans la mer. L'Enſeigne de la
» dixième Légion leur crie, « ſuivez-moi, compagnons, ou
» » vous abandonnez l'aigle Romaine aux ennemis » ; & à
» ces mots il s'élance le premier dans les flots. La honte les
» ſaiſit, l'émulation leur ferme les yeux ſur le danger, tous
» ſe précipitent en foule à la ſuite de l'Enſeigne. Ils furent long-tems ſans pouvoir parvenir à former leurs rangs ; mais enfin ſecondés par quelques chaloupes armées que l'on fit approcher, ils commencèrent alors à combattre de pied ferme, chargèrent vigoureuſement les Bretons & les mirent en déroute. Faute de cavalerie, Céſar ne put pourſuivre ſa victoire.

Les Bretons étonnés par cette défaite, envoyèrent auſſi-tôt des Ambaſſadeurs implorer la clémence du Vainqueur : ils briſent les fers de Comius & le chargent de ſolliciter pour eux. Mais leur ſoumiſſion n'étoit que l'effet de la néceſſité préſente. Ayant appris que les dix-huit vaiſſeaux qui portoient la cavalerie Romaine, ainſi que ceux qui étoient à l'ancre ſur le rivage, avoient été diſperſés & fracaſſés par une horrible tempête, honteux de ſe ſoumettre à une poignée d'hommes ſans vivres & ſans vaiſſeaux, ils ſe réuniſſent ſur les montagnes, ils oſent venir attaquer les Romains juſque dans leur camp. Mais tout leur courage échoua contre des Légions aguerries, commandées par Céſar. Nouvelle défaite & nouvelle ambaſſade pour demander la paix. Céſar l'accorda en doublant les conditions du premier traité ; enſuite voyant que l'équinoxe d'automne approchoit & que ſes vaiſſeaux, réparés à la hâte, n'auroient pas été en état de ſoutenir la traverſée pendant l'hiver, il rembarque ſon armée & retourne dans la Gaule.

Dès que les Romains furent diſparus, les Bretons oublièrent

leurs promesses & deux États seulement envoyèrent des ôtages. César s'en applaudit. Ce fut pour lui un spécieux prétexte de quitter Rome l'année suivante & de revenir faire une nouvelle expédition en Bretagne.

SECONDE EXPÉDITION DE CÉSAR en Bretagne. Ambassade des Trinobantes.
(l'an 54 av. J. C.)

CÉSAR se rembarque vers la fin du mois d'Août au Port d'Itium (*Calais*) avec cinq Légions & deux mille chevaux sur une flotte de 800 petits vaisseaux ; le lendemain à midi il découvre les côtes de Bretagne, étonné de les trouver désertes. Quelques prisonniers lui apprirent ensuite que les Insulaires s'étoient assemblés en grand nombre sur le rivage, mais qu'effrayés à la vue d'un si terrible armement, ils s'étoient retirés derrière les montagnes.

Les Romains tracent leur camp : César y laisse dix cohortes & trois cent chevaux, & il s'avance avec des guides dans les terres. Il n'avoit pas fait douze milles qu'il se trouve à la vue de l'armée Bretonne, campée près d'une rivière, (sans doute *le Stour*), dont le passage lui fut disputé par leur cavalerie & leurs chariots. Mais malgré l'avantage du terrein, ils furent forcés par la cavalerie romaine de gagner un bois dont quelques gros arbres coupés leur faisoient un retranchement assez sûr. Cependant la septième Légion vint à bout de les en débusquer. La nuit approchoit ; César ne voulut pas exposer sa cavalerie dans un pays inconnu. Le lendemain il apprit qu'une tempête avoit une seconde fois battu & brisé sa flotte : il court au rivage, donne des ordres pour réparer ses vaisseaux, qu'il fait traîner à force de bras dans l'enceinte de son camp,

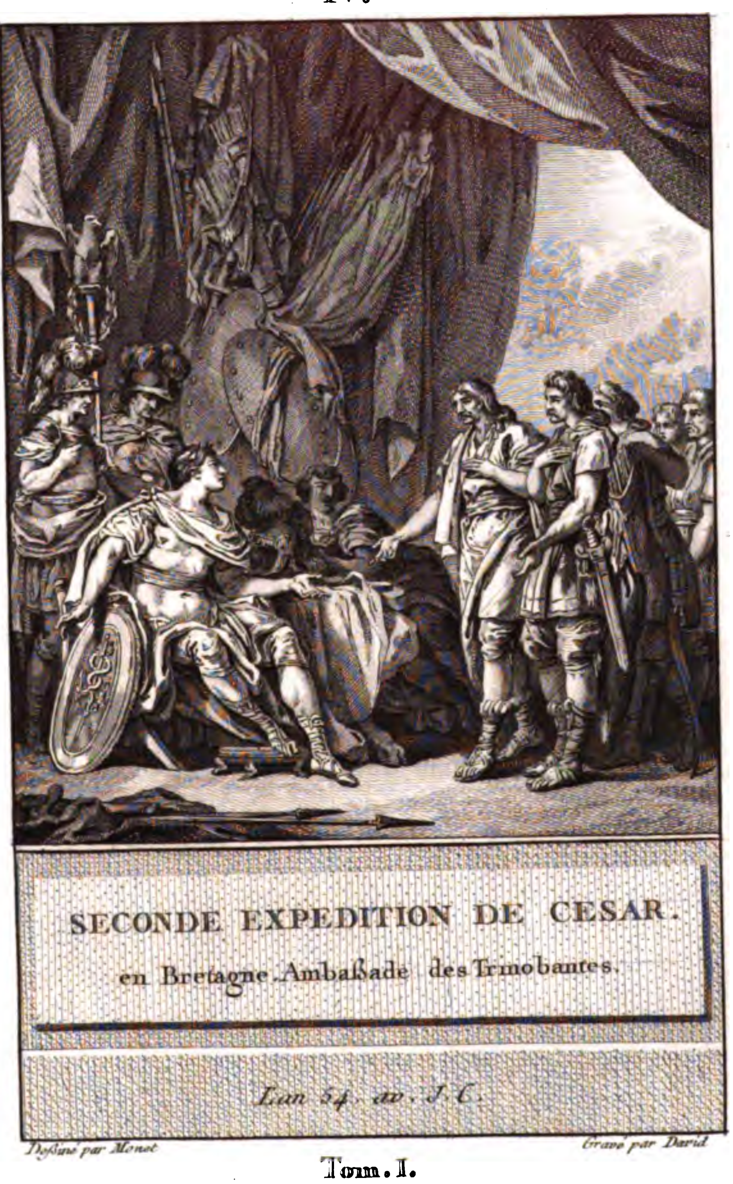
& retourne contre les Bretons ; il en retrouve une multitude innombrable en possession du poste qu'il avoit pris la veille.

L'approche de César avoit suspendu les querelles & les animosités particulieres. Plusieurs provinces voisines avoient réuni leurs forces contre l'ennemi commun de leur liberté, & avoient choisi pour leur Général Cassibelan, Roi d'un pays qui comprenoit les provinces nommées aujourd'hui Herdtford, Bedford & Bucks, au-delà de la Tamise, environ à 80 milles de la mer. Ce Prince toujours en guerre avec ses voisins, s'étoit fait une si grande réputation dans la science militaire, qu'on lui avoit déféré d'une voix unanime le commandement général dans ce grand danger.

Sous ce guerrier plus expérimenté, les Insulaires ne restoient pas oisifs dans leurs retranchemens, ils profitoient de toutes les occasions de harceler l'ennemi, tantôt chargeant brusquement les troupes employées à fortifier le camp Romain, tantôt fondant avec impétuosité sur celles qui se dispersoient pour le fourage. Jamais ils n'engageoient un grand nombre de troupes à la fois, mais divisés en petits corps, ils se retiroient avec un désordre apparent pour attirer la cavalerie, & lorsqu'ils la voyoient écartée des Légions, ils sautoient hors de leurs chariots & se battoient à pié. Cette maniere de combattre déconcertoit les troupes Romaines. Trois de ces attaques successives en firent périr un grand nombre. Malgré leurs efforts, la fin de chaque action fut toujours la déroute des Insulaires. Les troupes auxiliaires de Cassibelan découragées à la fin saisirent la premiere occasion de l'abandonner, & de retourner dans leurs différens cantons.

A cette nouvelle, César résolut aussitôt de faire traverser à gué la Tamise à ses troupes, & de poursuivre Cassibelan dans son propre pays: l'entreprise étoit périlleuse, les ennemis en grand nombre rangés sur le rivage opposé en avoient fortifié les bords & hérissé le canal de palissades, dont on voit encore les pieux quand l'eau est très-basse (au-dessus de Walton & Surry,

IV.



SECONDE EXPEDITION DE CESAR.

en Bretagne. Ambaßade des Trinobantes.

L'an 54. av. J. C.

Deßiné par Monet — Gravé par David

Tom. I.

en face de la prairie de Coway) & qui durcis par l'eau & les siécles sont aussi noirs que le jais.

Malgré tous ces obstacles, les Romains entrèrent dans le fleuve, l'eau jusqu'à la gorge, avec tant de vîtesse que les soldats de Cassibelan frappés de consternation, cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Leur ignorance seconda aussi la valeur Romaine; César fit armer un éléphant d'écailles de fer, charger son dos d'une tour de bois remplie d'hommes armés & le fit avancer dans le fleuve. Ce monstre nouveau effraya les Bretons, & jetta la confusion dans toute leur armée.

« Alors les Trinobantes, peuple nombreux qui habitoit les « provinces d'Essex & Middlesex, se soumirent les premiers, « demandèrent la paix, & pour Roi Mandubratius, un de leurs « jeunes Princes, dont Cassibelan avoit tué le père, & qui dans « la crainte du même sort, s'étoit réfugié sous la protection du « Général Romain. » César souscrivit à leur demande en les obligeant de lui livrer des ôtages & de lui fournir du blé pour son armée. Ce premier exemple de soumission fut bientôt suivi des autres peuples Belgiques qui céderent leur liberté pour conserver leurs moissons & leur commerce.

De là César marcha contre la ville de Cassibelan (1) qu'on croit être S. Albans, & la prit d'assaut. Le prince Breton, réduit à l'extrémité, envoie ordre à quatre Princes des provinces de Kent, Witts & Hamp, d'assembler leurs forces & de surprendre le camp naval des Romains, tandis que leur Général étoit trop éloigné pour le secourir. Mais ils furent repoussés après un long combat, & Cingetorix, un de ces quatre Rois, fut fait prisonnier. Rebuté enfin par tant de défaites, Cassibelan considéra le triste état où son pays étoit réduit, & prit le parti de se soumettre au vainqueur, qui lui accorda la paix aux conditions d'un

(1) Londres, ville inconnue du tems de César & très-commerçante du tems de Néron, étoit comprise dans les États de ce Prince.

tribut annuel, de la tranquillité de Mandubratius & des Trinobantes, & d'un certain nombre d'ôtages. Dès que César les eut reçus, il fit remettre ses vaisseaux en mer, embarqua ses troupes sur deux flottes & regagna heureusement le continent peu de jours avant l'équinoxe d'automne. De retour à Rome, il fit une offrande d'un corselet de perles Britanniques à Vénus Génératrice, dont il prétendoit descendre.

CARACTACUS MENÉ A ROME (en 52.)

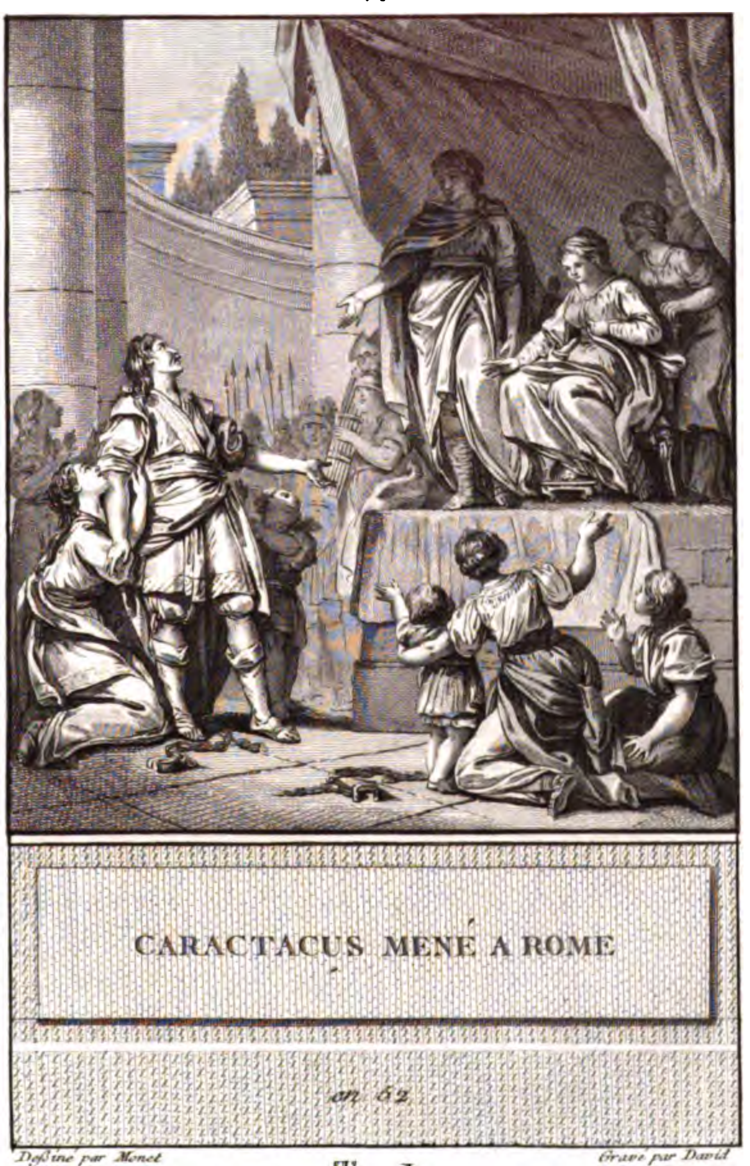
César avoit plutôt montré le chemin de la Bretagne aux Romains, qu'il ne l'avoit conquise. Il ne restoit de traces de ses deux expéditions, que le tribut payé par les Belges établis sur les côtes, & qui préféroient une soumission favorable pour leur commerce à une liberté indigente: mais l'intérieur de l'île dédaignoit cette servitude. Les Bretons vêcurent tranquilles pendant l'espace de 90 ans sous Auguste & Tibere. Le ridicule Caligula vint avilir la puissance Romaine en se montrant à eux de la côte opposée des Gaules à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, & retourna se faire mépriser & égorger à Rome, en demandant les honneurs du triomphe pour avoir rempli les casques de ses soldats des coquilles du rivage. Ce ne fut que sous Claude que commença la servitude des Bretons. Le titre de Britannicus flatta ce foible Empereur. Un traître, le rebelle Beric, chassé de la Bretagne sa Patrie, vint encore exciter l'indolence de Claude, & les divisions renaissantes dans l'île achevèrent de faciliter sa conquête.

Plautius part avec une armée, qui le suit d'abord à regret. Un météore favorablement interpreté par la crédulité, ranime les soldats. Plautius perdit & versa beaucoup de sang: il défit



CARACTACUS MENÉ A ROME

V.



CARACTACUS MENÉ A ROME

an 52

Deßiné par Monet *Gravé par David*

Tom.I.

plusieurs petits peuples qui lui vendirent cher leur soumission, les Dobuni, les Iceni, les Brigantes. Claude instruit de ces premiers succès accourt en partager les honneurs, quand le plus grand péril est passé. A son arrivée toute son armée passe la Tamise, défait entierement les Insulaires & prend d'assaut Camelodunum (Malden), capitale des Trinobantes; il réduit encore quelques peuples voisins & retourne à Rome recueillir sans pudeur, pour une très-petite conquête, des honneurs accordés auparavant pour le renversement d'un Empire. Vespasien & Titus son fils vinrent ensuite y cueillir des lauriers plus sanglans, mais plus honorables; ils soumirent les deux plus puissans peuples du païs, les Belges & les Durotriges, & se rendirent maîtres de l'île d'Wight.

Ostorius Scapula, Général actif & expérimenté, nommé Gouverneur de cette nouvelle Province Romaine, vint encore étendre & affermir davantage cette conquête naissante & mal assurée.

L'ennemi le plus redoutable que les Généraux Romains eussent en tête étoit un Prince Breton nommé Caractacus, Roi des Silures, fils de Cunobelin; il avoit succedé après lui au Royaume de Cassibelan, & on le regardoit comme le plus grand guerrier que la Bretagne eût produit. Patient dans l'adversité, prudent, pénétrant, il avoit senti l'impossibilité de vaincre les Romains en bataille rangée; il résolut donc de s'en tenir aux escamouches & s'attacha aux aîles de l'ennemi, qu'il harceloit souvent avec succès, se retranchant dans des lieux inaccessibles, & faisant de fréquentes incursions sur tout le païs situé entre la Tamise & la mer, déja devenu la conquête des Romains & nommé par eux *Brittannia prima*. Ostorius resolut de terminer la guerre dans une seule action.

Caractacus s'étoit saisi d'un poste avantageux sur une haute montagne défendue par une rivière profonde & rapide. Le Général Romain fut allarmé de la position désavantageuse de ses troupes,

qui ne voyoient devant elles qu'une rivière effrayante, & au-dessus de leurs têtes des montagnes escarpées couvertes d'ennemis intrépides. Cependant encouragé par l'ardeur de ses troupes, qui lui crioient que rien n'étoit impossible au courage Romain, il donne le signal de l'attaque; elles franchissent la rivière au milieu d'une grêle de traits, de pierres & de javelots, parviennent aux remparts des Bretons, qui n'étant formés que de pierres sans liaison, leur cédent le passage de tous côtés. Les Romains en état de se servir de leurs épées changent le combat en un carnage affreux, & l'armée Bretonne est mise en déroute. La femme, la sœur & les enfans de Caractacus tombèrent entre les mains du Vainqueur. Caractacus chercha un azile auprès de Cartismandua, Reine des Brigantes; mais cette femme le livra chargé de fers à Ostorius dont elle craignoit le ressentiment, & le Prince Breton & toute sa famille furent conduits à Rome.

" Sa réputation l'avoit devancé. L'Italie & Rome même " étoient curieuses de voir les traits de cet insulaire, qui pendant " neuf années avoit rendu vain tout l'art militaire des Romains " & bravé toute leur puissance. Claude convoqua le peuple à " un jour marqué. Les Cohortes Prétoriennes étoient sous les " armes avec tout l'appareil d'un spectacle extraordinaire, & " l'Empereur s'étant assis sur son trône, on amena devant lui " la femme, les frères, les sœurs & les enfans de Caractacus. " Parut ensuite Caractacus lui même, qui, sans montrer ni " trouble ni crainte, fixa les yeux sur l'Empereur, & lui dit: " « Le coup du sort qui fait mon infortune, tourne à ta gloire. " » J'avois des vassaux, des armes, des chevaux, des richesses; " » dois-tu t'étonner que j'aïe fait tous mes efforts pour les conser- " » ver? Parce que vous autres Romains, vous voulez enchaîner le " » monde entier, tous les hommes doivent-ils accepter vos fers " » sans résistance? Si je m'étois rendu dès le premier choc, " » ni mes malheurs ni ta gloire n'auroient attiré l'attention de l'Univers,

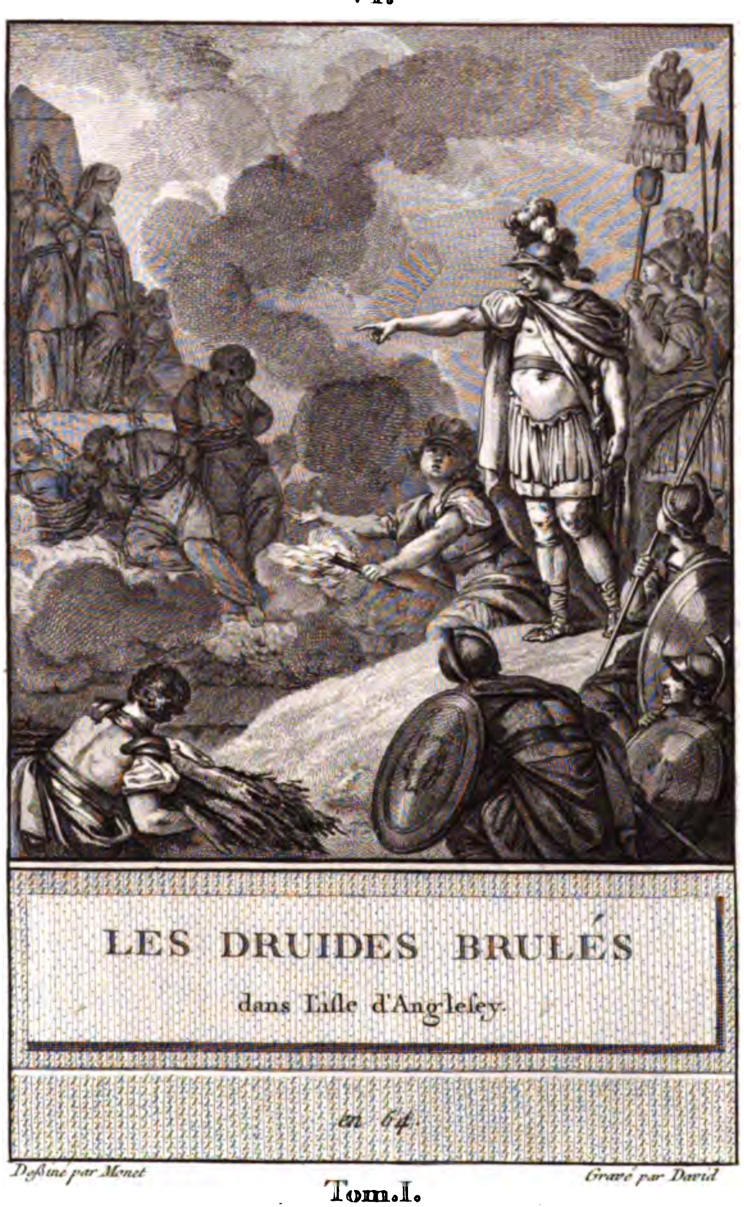
» l'univers & mon supplice même seroit tombé dans l'oubli; » mais si tu épargnes ma vie, Caractacus sera un monument de » ta clémence ». L'Empereur frappé de ce discours du Heros Breton lui pardonna & fit ôter les chaînes aux captifs. Le premier usage de leur liberté fut de se prosterner devant l'Impératrice Aggrippine, qui, curieuse de voir ce spectacle, étoit aussi montée sur le trône. Les Silures, malgré la perte de leur Général, continuèrent la guerre avec vigueur & vengèrent leur défaite sur leurs vainqueurs, à qui l'amour de la liberté préparoit encore de nouveaux combats.

LES DRUIDES BRULÉS DANS L'ISLE d'Anglesey, (en 54.)

LES Silures avec les Ordovices préparoient une révolte générale. L'Empereur Claude avoit juré de ne déposer les armes qu'après leur avoir fait subir le sort des Sigambres, chassés de leurs pays & transportés en Gaule; & cette menace avoit redoublé la haine des Silures pour le nom Romain. D'un autre côté Cartismandua, cette perfide Reine des Brigantes, qui avoit livré Caractacus aux Romains, étoit en guerre avec son nouvel époux Venutius, Prince des Viccii, dont elle avoit fait périr le frère & les parens. Les Romains qui soutenoient toujours le parti le plus utile pour eux & rarement le plus juste, combattirent & triomphèrent deux fois pour cette indigne épouse; mais ils furent battus ensuite par le mari, qui s'empara des États de la Reine & en resta possesseur.

Au milieu de ces troubles Néron envoye en Bretagne Suetonius Paulinus, Général de grande renommée, le premier qui eût passé le Mont-Atlas, & pénétré avec une armée sur les rives du Niger. Sa première conquête fut celle de l'Isle de

VI.



LES DRUIDES BRULÉS
dans l'Isle d'Anglesey.
en 64.

Tom.I.

langues Galloiſe & Irlandoiſe n'eſt plus donné qu'aux prétendus ſorciers ou devins que le peuple mépriſe & conſulte.

Tandis que Suetonius jouiſſoit de ſa victoire & de ſa vengeance, une révolte générale excitée dans la Bretagne par une barbarie auſſi odieuſe que les ſacrifices des Druides, le rappella à Londres, Ville déja floriſſante.

BOADICEA MONTRE AUX SOLDATS Bretons ſes filles déshonorées (en *61.*)

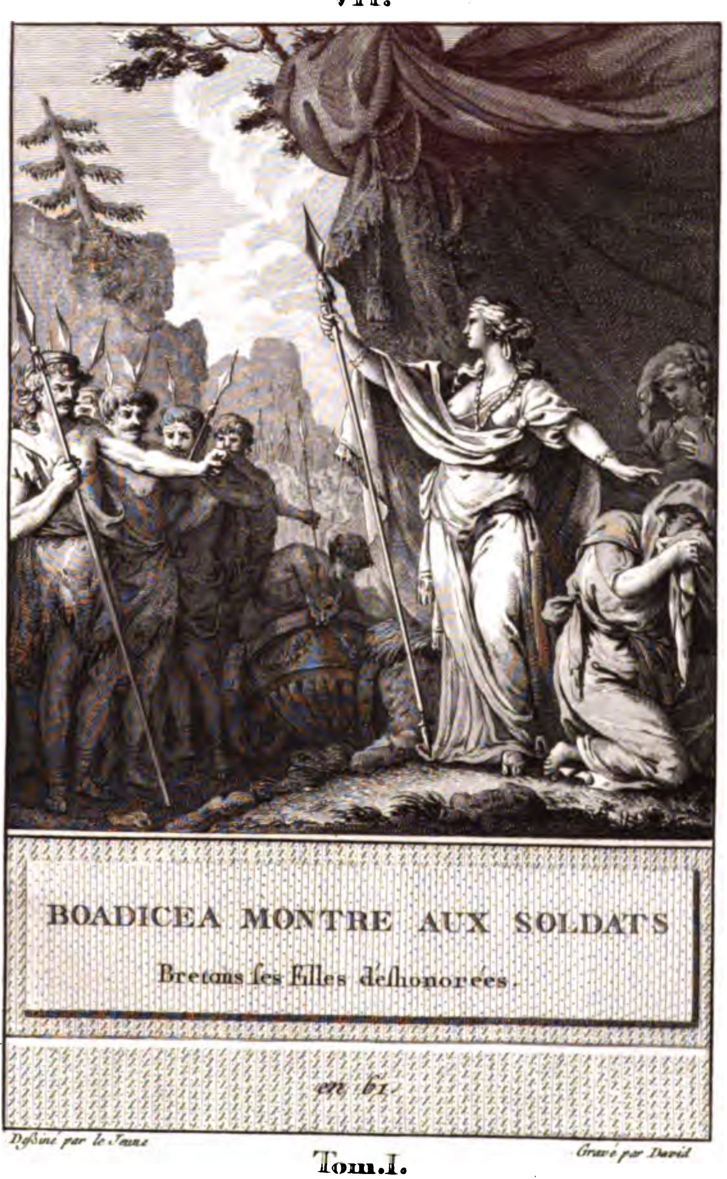
NÉRON vivoit encore : il envahiſſoit ſans prétexte toutes les riches ſucceſſions, quand il daignoit les attendre de la mort naturelle du poſſeſſeur & ne pas les hâter par le crime. Les teſtateurs déchiroient alors en deux leur héritage, en jettoient une part à l'avarice de ce monſtre pour ſauver l'autre à leurs enfans, ſacrifice qui ne réuſſiſſoit pas toujours. Le tyran ne ſavoit pas encore que la Bretagne fut une île; mais ſes mains inſatiables atteignoient juſqu'au ſein de cette île inconnue & uſurpoient les patrimoines ſous les yeux de la veuve & des enfans. Les Bretons gémiſſoient accablés ſous des taxes exorbitantes, forcés d'emprunter des Romains mêmes de quoi aſſouvir l'avarice de Rome; lorſqu'ils manquoient d'acquitter ces dettes uſuraires, leurs troupeaux étoient ſaiſis, eux & leurs familles chaſſés de leurs demeures, & les oppreſſeurs ſe faiſoient un jeu cruel de leur détreſſe. Les eſprits ainſi préparés, il ne falloit qu'une étincelle pour tout embrâſer.

Praſatagus, Roi des Iceni, venoit de mourir; il avoit légué une moitié de ſon Royaume à cet indigne Empereur pour aſſurer l'autre moitié à ſes filles. Vaine précaution! Catus Decianus, Procurateur de la Province & digne agent du tyran, attendit à peine la fin des funérailles pour prendre, au nom de ſon maître,

possession du tout. Boadicea (ou Bonduica), veuve du feu Roi, se plaignit de cette injustice & voulut faire ses représentations. Le Romain la fit fouetter publiquement & livra les Princesses ses filles à ses soldats, qui en abusèrent de la manière la plus infâme. Les maisons de Prasatagus furent saisies, ses Principautés pillées, la Noblesse & les Chefs du Royaume chassés de leurs habitations. Les Iceni se déclarèrent les premiers ; leurs voisins les Trinobantes, Venutius, Prince des Viccii, les partisans même de Cartismandua son indigne épouse & les Calédoniens, oublièrent leurs animosités particulières dans le ressentiment général. Le cri de vengeance & de liberté les rassembla tous sous les étendarts de Boadicea, qui se vit bientôt à la tête d'une armée de deux cent trente mille combattans. La Colonie Romaine de Camelodunum fut la premiere proie de la fureur des Bretons : tout fut passé au fil de l'épée, le Temple de Claude pillé, l'infanterie Romaine taillée en piéces. Verulam, Ville municipale, detruite de fond en comble. Toute la contrée fut couverte d'une foule de forcenés, qui sans distinction d'âge ni de sexe, brûloient, saccagoient, empaloient, crucifioient tout ce qui portoit le nom de leurs tyrans, & quatre-vingt mille Romains périrent victimes de la cruauté d'un seul de leurs compatriotes.

A ce désastre Suetonius vole à Londres, parvient à former un Corps de dix mille hommes, cherche l'occasion d'une action générale, & établit son camp dans un poste favorable. Les Bretons arrivèrent bientôt, errant plutôt que marchant, ivres de succès & de fureur, traînant avec eux leurs femmes, qu'ils placèrent dans leurs chariots, pour assister au carnage des Romains, & recueillir avec eux leurs dépouilles. « Boadicea « est à leur tête ou dans leurs rangs, tantôt montée sur un « char, tantôt sur un tertre de gazon, sa touffe de cheveux « tombant jusqu'à ses reins, portant au cou une chaîne d'or « massif, une lance à la main & sur ses épaules une robe

VII.



BOADICEA MONTRE AUX SOLDATS
Bretons ses Filles deshonorées.

en 61

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

» flottante de diverſes couleurs. Belle de ſes charmes & de » ſa cauſe, qui lui eſt commune avec tous les cœurs, elle » commande d'un air ſévère, elle harangue d'une voix per- » çante cette innombrable multitude, leur rappelle leurs » exploits, leurs ancêtres, leur promet la liberté, la ven- » geance, & leur montre à ſes côtés ſes filles déshonorées (*).

A cet objet les Bretons pouſſent des cris frénétiques, ils fondent en déſeſpérés ſur les Romains, dont l'inébranlable fermeté ſoutint ſans reculer ce choc terrible. Après les traits lancés, Suetonius fait avancer ſes Troupes en forme de coin & pénètre juſqu'au milieu de cette énorme multitude. Le combat fut long-tems incertain, mais l'ardeur des Bretons leur devient fatale. Ils s'épuiſent envain contre une maſſe ſerrée & étroitement unie, qu'ils ne peuvent entamer, & perdent quatre-vingt mille hommes, ſans compter les priſonniers des deux ſexes. Loin d'être abattus par une défaite ſi meurtrière, les Bretons ſe préparoient encore à livrer une nouvelle bataille ; mais Boadicea ne ſoutint point ſon malheur. Elle mourut de déſeſpoir ou du poiſon. Cette perte rompit toutes leurs meſures. Après avoir célébré les funérailles de l'Héroïne, ils ſe diſperſèrent dans leurs diſtricts particuliers, & tout le ſang qu'ils perdirent ne ſauva point leur liberté.

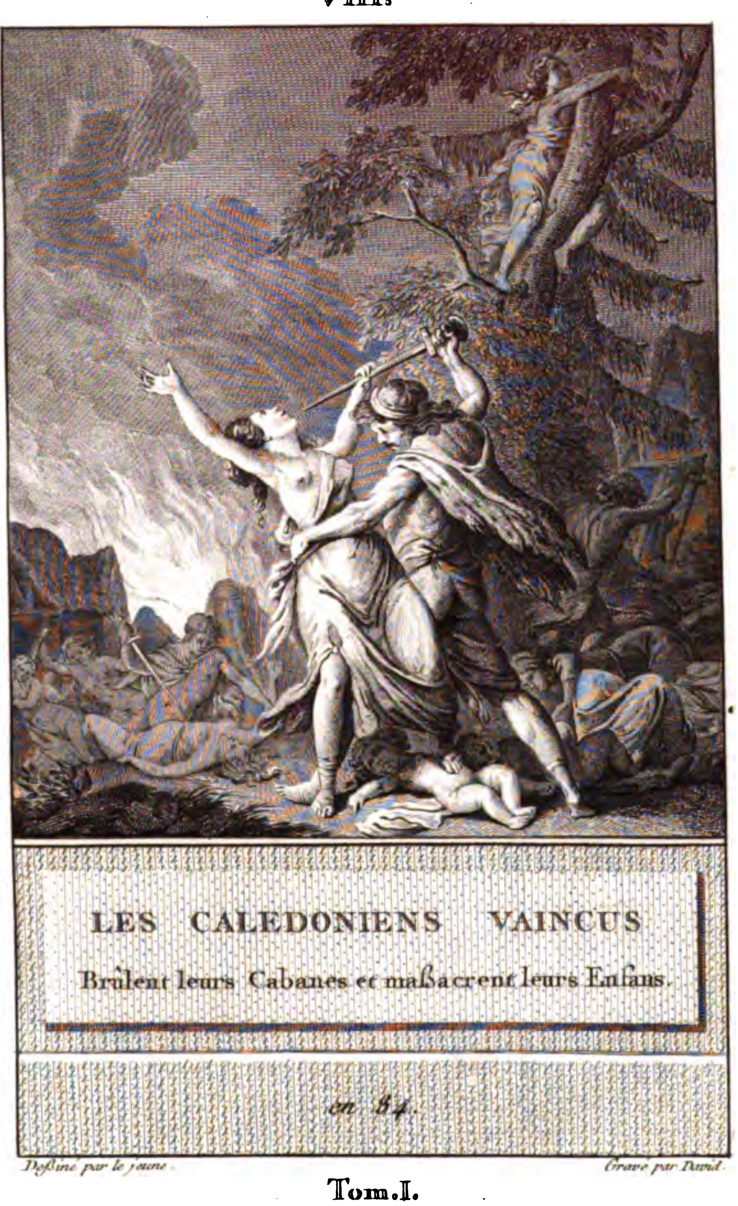
(*) Après avoir ainſi excité le courage des Bretons, Boadicea laiſſa, dit-on, échapper un lièvre qu'elle tenoit caché dans ſon ſein, & d'une voix forte rendit graces, pour cet heureux préſage, à Adraſté, Déeſſe de la guerre.



LES CALÉDONIENS VAINCUS, *brûlent leurs Cabanes & massacrent leurs Enfans.* (en 84.)

LA Bretagne fut assez paisible sous la fin du règne de Néron & sous ceux de ses Successeurs occupés à d'autres guerres. Les règnes de Vespasien & de Titus devoient nécessairement influer sur la Bretagne, comme ils influèrent sur tous les peuples du monde, qui se ressentoient du calme ou des calamités de Rome. Jusqu'alors la plûpart des Gouverneurs n'avoient cherché qu'à maîtriser les Bretons par la force; le célèbre Julius Agricola, nommé Gouverneur de cette Province, suivit une autre route; il les civilisa, & en polissant leurs fers, il porta un coup plus mortel à leur liberté. Son premier soin fut de corriger les désordres introduits par les Chefs, de réprimer la licence des Troupes en rétablissant la discipline militaire, il diminua les exactions, nomma des Magistrats intègres & éclairés, adoucit par-tout le Gouvernement & établit dans la Province la paix & l'abondance. Cette douceur apprivoisa insensiblement ces fiers Insulaires; fatigués de combattre, ils commencent à prendre goût aux arts & à la magnificence Romaine. Déja les principaux Bretons trouvent leurs cabanes trop ignobles & peu assorties à la dignité de leur naissance. Ils élèvent des temples superbes, de magnifiques portiques, des édifices publics de structure Grecque; Agricola leur enseigne les moyens de rendre la vie douce & agréable, & les enchaîne par l'attrait des jouissances & du repos. Ils apprennent à parler la langue Latine, qu'ils avoient d'abord en horreur. Les Princes, liés d'amitié avec le Gouverneur, forment de leurs Vassaux des cohortes auxiliaires pour la gloire des armes Romaines, & la

VIII.


LES CALEDONIENS VAINCUS
Brûlent leurs Cabanes et maßacrent leurs Enfans.
en 84.
Deßiné par le jeune.
Gravé par David.

Tom.I.

jeuneſſe Bretonne eſt envoyée, aux frais d'Agricola, ſe former dans les arts de Rome & s'amollir ſous la toge.

Tandis qu'Agricola s'occupoit du ſoin de perfectionner ces réglemens & d'aſſurer les conquêtes Romaines par la civiliſation, il ne négligeoit pas celui d'en étendre les limites par les armes. Il défait les Ordovices révoltés, pénètre dans l'île d'Angleſey, dont ſa cavalerie traverſe le détroit à la nage & ſe rend maître de l'île ſans coup férir (*). Il ſubjugue les Otodini, peuples du Nord qui n'avoient pas encore été ſoumis, fait élever des Forts pour les contenir dans le devoir, & dans cette expédition finit la conquête de tout le pays connu préſentement ſous le nom d'Angleterre. Il attaque, par mer & par terre, les Nations du Nord & les reſſerre vers l'extrémité de l'île par une chaîne de Forts conſtruits entre les rivières Forth & Clyde. Il s'apprêtoit à porter la terreur & la nouveauté de ſes armes en Irlande : mais le jaloux Domitien (car Titus n'étoit déja plus) étouffa ſes projets, qu'après Agricola nul autre Gouverneur ne tenta d'exécuter. En ſept campagnes il parvint à ſoumettre la Bretagne entière; mais faiſant peu de cas de la partie la plus Septentrionale, il en abandonna les montagnes & les marais aux ſauvages Calédoniens.

La plus importante & la plus ſanglante des victoires du général Romain, fut celle qu'il remporta ſur ce peuple près des hauteurs de Grampian. « Galgacus, un de leurs Princes, « commandoit leur armée compoſée de trente mille hommes. « Ils ſoutiennent le premier choc avec fermeté, mais « quelques cohortes détachées par Agricola les attaquent de « près & portant leurs courtes épées contre les corps nuds « des Bretons, jettent la confuſion dans toute leur armée.

(*) On voit encore en cet endroit les reſtes de deux Forts, bâtis par les Romains, dont un eſt appellé *Gricail*, ſans doute du nom d'Agricola.

« L'impossibilité de faire agir leurs chariots, par l'inégalité du « terrein, augmente le désordre. Enveloppés de tous côtés par « les légions, dans leur désespoir ils jettent leurs armes, se « précipitent eux-mêmes sur les épées Romaines, & en un « instant la campagne est couverte de corps déchirés. Gal- « gacus se sauve pourtant dans les forêts avec une partie de « son armée. Le champ de bataille retentit la nuit entière des « cris de victoire & de joie; mais les échos des montagnes « leur répondoient par des hurlemens épouvantables. Cepen- « dant, la nuit ayant facilité leur retraite, au point du jour « on ne les entendit plus; mais alors on vit des nuages de « fumée s'élever de leurs cabanes. Dans l'accès d'une fureur « sombre & frénétique, ces malheureux embrâsèrent leurs « Villages, égorgèrent & brûlèrent leurs femmes & leurs « enfans. Ils n'avoient que ce moyen de les sauver du viol « ou de la servitude.

Après ce coup décisif le Général Romain fit le tour de la Bretagne, soumît les îles Orcades & retourna ensuite à Rome recevoir du Sénat les honneurs du triomphe & d'une statue; & du sombre Domitien, un baiser empoisonné qui lui fit bientôt sentir ce qu'on gagne à servir trop bien un tyran.

LES BRETONS SOLLICITENT EN VAIN l'assistance d'Aëtius (en 447.)

UNE longue suite de combats & d'autres faits d'armes, d'injustices, de cruautés, de vexations, tel est le tableau de la partie méridionale de l'île, tant qu'elle resta soumise aux Romains; tableau qui appartient plutôt à leur histoire qu'à celle de la Bretagne, & où l'on retrouve à peine quelques traces effacées du caractère primitif des Bretons. On ne voit plus qu'un peuple sans



IX.



LES BRETONS SOLLICITENT

en vain l'aſsistance d'Aëtius.

en 447.

Deſsiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom.I.

vertu & sans physionomie dégradé par la servitude, pressé sans relâche entre le joug des Romains & le fer d'une Nation barbare & indomptable, les Écossois ou Calédoniens & les Pictes, qui, demeurés sauvages, mais libres, méprisoient, haïssoient un peuple d'esclaves. Rome ne changeoit point de maître ou la Bretagne de Gouverneur, que cette mutation ne fût signalée par de nouvelles incursions & de nouveaux ravages. En vain Adrien, Antonin, Sévère leur opposent des chaînes de Forts, des remparts, des murailles, presque aussi-tôt renversées que construites. Invincibles au sein de leurs montagnes, leur nombre se grossissoit chaque jour d'une foule de Bretons méridionaux, qui, las du joug & se ressouvenant de la liberté, abandonnoient les possessions de leurs pères & retournoient à la vie sauvage de leurs ayeux.

Tel étoit l'état de la Bretagne, lorsque l'Empereur Constantius, après en avoir chassé l'usurpateur Alectus, la choisit pour le lieu de sa résidence, attiré sans doute par sa passion pour une femme Bretonne du plus rare mérite, objet de l'affection & de la vénération de ses compatriotes. La Bretagne dut à la célèbre Hélène la paix & la tranquillité dont elle jouit sous ce règne; le Christianisme lui dut Constantin le grand; mais la translation que cet Empereur religieux fit de l'Empire de Rome à Constantinople, fut pour la Bretagne une époque de nouvelles calamités. Outre les Écossois & les Pictes, une nuée de Francs & de Saxons venus des côtes de la Gaule infestèrent la province Romaine sous les Empereurs suivans, & dispersés en petits corps pillèrent les plantations & les Villages. Théodose parvint à nettoyer de leurs flottes l'Océan Germanique & Hyperboréen, mais ils reparurent bientôt plus nombreux & plus formidables. D'un autre côté, Rome étoit en proie aux incursions des Alains, des Vandales & des Suèves, peuples barbares du Nord; & ses légions rappellées pour repousser leur

multitude, laissèrent la malheureuse Bretagne dépeuplée de sa plus brillante jeunesse & ouverte de toutes parts aux ravages de ses éternels ennemis. Plusieurs fois les Bretons reclamèrent le secours des Empereurs Romains, mais toujours en vain. Ils prirent le parti de se nommer eux-mêmes des Rois de leur Nation, qui, au lieu de la défendre, se déchirant mutuellement, la réduisirent à la plus extrême détresse. Enfin, abandonné à lui-même, épuisé d'Artistes par Maxime & Constantin qui les avoient tous transportés dans le Continent, ce peuple n'eut pas même assez d'art & de courage pour relever les remparts qui faisoient sa sûreté. Ils se bornèrent à en réparer les brèches avec de la terre ou du gazon. Sous Théodose II, Gallion, par un reste de pitié, conduit une légion à leur secours, les délivre encore une fois de leurs ennemis, leur aide à construire quelques remparts, leur apprend l'art de la guerre & celui de fabriquer des armes pareilles à celles des Romains. Il s'embarque ensuite avec toutes ses Troupes, & depuis ce tems, les Romains ne revinrent jamais en Bretagne.

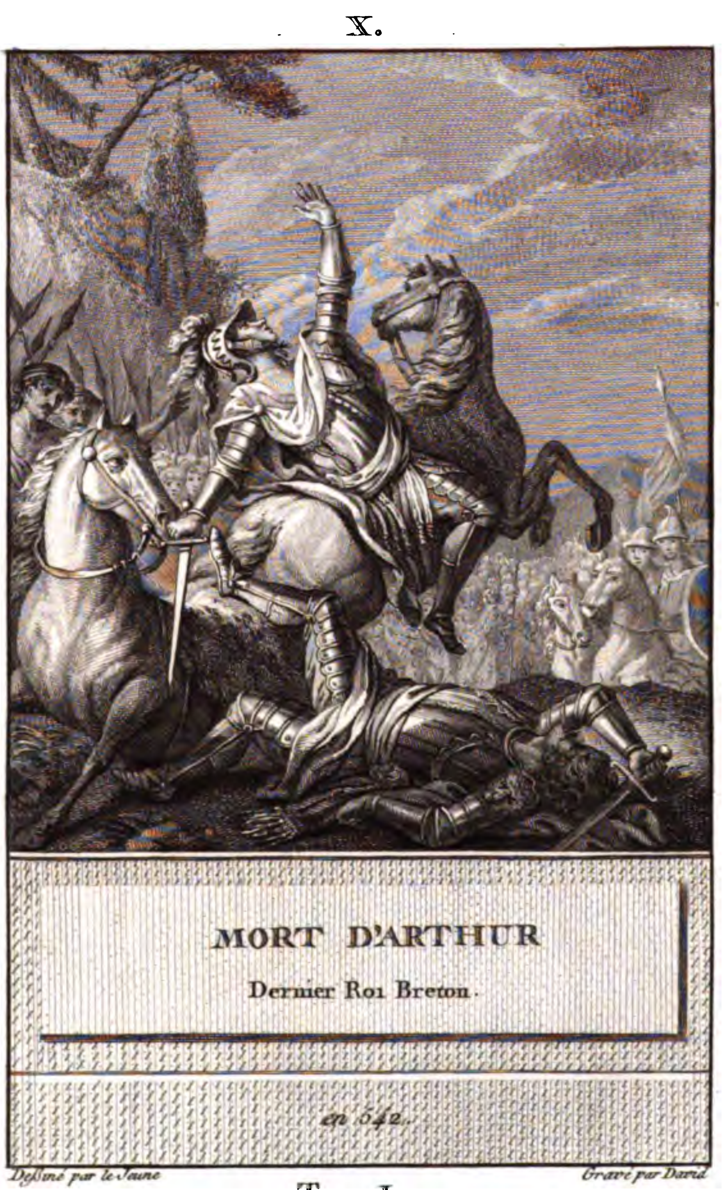
Après leur départ les Bretons, comme une famille éperdue dont le Chef a péri, cédèrent avec un découragement universel à leur destinée. Leur désespoir ne se manifesta que par d'inutiles plaintes. L'oppression avoit anéanti leur courage & leur génie. Quelques-uns agirent encore, mais avec tant de lenteur & de désordre, que leurs travaux furent perdus pour eux. Rome avoit détruit l'indépendance de leurs tribus, aboli leurs anciennes loix, rompu par degrés les liens qui avoient été les soutiens de leurs Dynasties & bouleversé toute la forme de leur Gouvernement. Les Soldats, accoutumés à combattre dans leurs bois, lorsqu'ils se voyoient renfermés dans des Forts ou des Châteaux, y languissoient dans la tristesse, comme des esclaves en captivité. Une famine affreuse vint bientôt après mettre le comble à leur infortune.

« Dans cet état d'abattement & de ſtupeur, récemment atta-
« qués par une confédération de Scots, de Pictes & d'Irlan-
« dois, les Bretons firent une dernière tentative auprès des
« Romains. Ils envoyèrent une ambaſſade à Aëtius, général
« de Valentinien, qui, pluſieurs fois vainqueur des Huns &
« autres barbares, avoit ſauvé l'Empire. Les Députés parurent
« devant lui avec des habits déchirés & la tête couverte de
« cendres, & lui préſentèrent une lettre conçue en ces termes.
« Les ſoupirs des Bretons à Aëtius trois fois Conſul. . . .
» Les barbares nous pouſſent vers la Mer : la Mer nous repouſſe
» vers les barbares, & placés entre les deux, nous n'avons
» que la cruelle alternative de périr par le fer ou par les eaux ».
Mais les Romains réduits eux-mêmes à des extrémités terribles, furent ſourds à leurs demandes & inſenſibles à leurs maux. Quelques-uns des Bretons ſe livrèrent lâchement à la merci de l'ennemi, la plûpart retournèrent dans les bois ſe dépouiller de la parure & des mœurs Romaines qui les avoient énervés, s'endurcir de nouveau à la fatigue & préparer leur vengeance.

MORT D'ARTHUR, DERNIER ROI Breton (en 542).

CONVAINCUS par tant de maux des ſuites funeſtes de leur déſunion, les Bretons réſolurent d'établir une autorité ſous laquelle ils puſſent agir avec plus de vigueur & d'unanimité. Mais un mauvais Roi acheva leur ruine. Ils avoient donné ce titre à Vortigerne, Prince débauché, foible, corrompu & parvenu par un meurtre au commandement. Ce lâche Roi n'eut pas le courage de défendre ſon païs avec ſes propres forces. Il eut l'imprudence d'appeller à ſon ſecours les Corſaires Saxons, qui depuis cent cinquante ans infeſtoient les côtes de Bretagne.

X.



MORT D'ARTHUR

Dernier Roi Breton.

en 542.

Tom. I.

Les Bretons furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Hengift, ou dans un combat ou par une infigne trahifon, maffacra la meilleure partie de leur Nobleffe; & de nouveaux renforts de fa Nation, qui arrivoient du Continent, préparoient de loin l'ufurpation entière de la Bretagne.

Pendant les foixante années fuivantes jufqu'au règne d'Arthur, Prince Breton, l'hiftoire eft enveloppée d'un nuage. Tout ce qu'on diftingue à travers ce cahos, c'eft qu'en peu de tems ces Ufurpateurs parvinrent à s'arrondir dans leurs différens États; 1°. Efca, fils d'Hengift, dans la Province de Kent; 2°. Ella en Suffex fous le nom de Royaume *des Saxons méridionaux*; 3°. Après eux, Cerdik, le plus redoutable ennemi d'Arthur, fe rendit maître de l'île d'Wight & fonda le Royaume *des Saxons occidentaux*, dans les Comtés de Hampshire, Devonshire, &c. 4°. Erchenwin, celui des Saxons orientaux dans les Comtés d'Effex & Middlefex; 5°. Ida, celui de Northumberland; 6°. Offa, celui d'Eaft-Anglie, dans les Provinces de Norfolk & Suffolk; 7°. Enfin, Crida, celui de Mercie, compris entre les trois rivières la Tamife, l'Humbre & la Severne, & le plus beau Royaume de l'Heptarchie Saxonne.

C'eft en l'année cinq cent huit qu'Arthur commença à paroître avec dignité fur ce grand Théâtre & releva pour quelques tems le courage abattu des Bretons, qui lui avoient décerné le commandement général. Courageux, intrépide, ferme en fes deffeins, libéral, religieux, tel eft le portrait que l'Hiftoire & les Poéfies des Bardes, dont il fut le Protecteur, nous ont laiffé de ce grand homme; il fut le fléau des Saxons, fur lefquels il remporta douze victoires. Enfin l'âge & quelques chagrins domeftiques vinrent affoiblir fon activité & rendirent les derniers jours de fa vie auffi amers que fa jeuneffe avoit été laborieufe. . Mordred, fon neveu, Prince de Cumbrie, profita de l'abfence d'Arthur pour débaucher la femme de fon oncle & l'emmener

avec lui au nord de l'Angleterre. Un si grand outrage ne devoit pas demeurer impuni, les deux Princes en vinrent à une bataille rangée à Camland, dans le Comté de Lancastre. Ils s'attaquèrent l'un l'autre avec furie. L'innocent & le coupable périrent. Mordred resta sur la place après avoir porté à Arthur un coup mortel ; le corps d'Arthur fut transporté dans l'Église de Glassembury, suivi des regrets & des larmes de tous ses compatriotes (*).

Ainsi périt le dernier des héros Bretons, après avoir longtems suspendu la ruine de sa Nation : à sa mort, la race Bretonne resta à la merci de ses tyrans, qui bientôt demeurèrent maîtres absolus de la partie méridionale de l'Angleterre. Les Bretons chassés & dispersés se retirèrent partie dans le païs de Galles, partie en Gaule dans l'Armorique, aujourd'hui Bretagne, Province qui tient d'eux son nom.

(*) Henri II passant par le païs de Galles, entendit des Chansons qui instruisoient du lieu de la sépulture d'Arthur, ce qui lui inspira le desir d'en découvrir la vérité. En l'année 1189 il fit fouiller à l'endroit indiqué, où l'on trouva à sept pieds de profondeur un grand cercueil de pierre auquel étoit attachée une Croix de plomb avec cette inscription : *Hic jacet inclytus rex Arthurus in insulâ avalloniâ.* Quelques pieds plus avant dans la terre on découvrit un coffre de bois contenant le squelette d'un homme de très-grande taille. Sur le crâne, on remarqua dix blessures, dont neuf avoient été cicatrisées. Une seule étoit demeurée ouverte & sans doute avoit été la cause de sa mort. On ouvrit en même tems la tombe de Guinevre, la seconde des trois femmes d'Arthur, dont les tresses d'or parurent encore entières & travaillées d'une manière curieuse ; mais elles tombèrent en poussière lorsqu'on les toucha. Henri fit transporter les deux squelettes de l'ancienne Église de Glassembury dans la nouvelle, où on leur éleva un tombeau de marbre.



LA REINE ÉTHELBURGE & le premier Miniſtre Coiſy détruiſent de leurs propres mains les idoles du Paganiſme,
(en 617.)

L'ÉVÈNEMENT le plus heureux & le plus mémorable qui diſtingue le règne d'Éthelbert, Roi de Kent, vainqueur de tous les Princes de l'Heptarchie, à l'exception du Roi de Northumberland, fut l'établiſſement du Chriſtianiſme parmi les Anglo-Saxons.

Les ſemences de la Religion Chrétienne furent jettées parmi les Bretons dès les premiers âges de l'Égliſe. Elle avoit déja des proſélites au tems que Bondicea fut défaite par Suetonius; quelques femmes illuſtres l'embraſſèrent ouvertement; elle s'étoit propagée au tems de Dioclétien; le caractère ſoupçonneux & jaloux de cet Empereur, ſuſcita contre les Chrétiens des perſécutions ſanglantes & les relégua eux & leur culte au fond des cavernes & des bois.

On voit au commencement du quatrième ſiècle trois Évêques Bretons aſſiſter au Concile d'Arles, dont ils ſouſcrivirent les décrets, & les envoyant au Pape, refuſer de lui donner une autre dénomination que celle de *Cher Frère*, première racine du Schiſme, qui long-tems après diviſa l'Égliſe Britannique de la juriſdiction de celle de Rome, & dont les premiers mots furent *Confraternité, Indépendance.* Saint-Germain & Saint-Loup y vinrent à-peu-près dans ce tems extirper le Pélagianiſme, qui, rapporté des Gaules en Bretagne avoit en peu de tems infecté l'île natale (*) de ſon Auteur.

(*) Pélage nâquit en Bretagne; il ſoutenoit que ſans le ſecours de la Grace, l'homme pouvoit atteindre à une vertu parfaite & qu'il n'y avoit point de péché originel.

Dès l'aurore du Christianisme on remarque trois Archevêchés établis en Bretagne, York, Londres & Caerlaon, ayant vingt-huit Évêques pour suffragans. On n'y trouve point d'exemple de Roi détrôné ni de couronne transférée à un autre par la seule puissance du Clergé. On y voit seulement quelques Rois malfaiteurs excommuniés & condamnés à la Pénitence par l'autorité des Conciles; c'est à quoi se bornoit la puissance Ecclésiastique.

Jamais guerres ne furent plus sanglantes que celles que souffla le fanatisme. Les premiers Saxons qui abordèrent dans l'île, animés par leurs succès, se montrèrent sur-tout ennemis de la Religion Chrétienne. Ils s'attachoient aux possessions du Clergé, immoloient par milliers les malheureux Bretons, qui, intrépides à la voix de leurs Prêtres, fiers de gagner la couronne du Martyre, alloient se précipiter eux-mêmes sur les épées de ces sauvages idolâtres.

La superstition des Saxons étoit de toutes celles qui aveugloient les Germains la plus grossière & la plus barbare, elle n'étoit fondée que sur des fables absurdes transmises par leurs ancêtres sans plan ni système, sans aucune liaison ni rapport avec les institutions politiques. Woden qu'ils croyoient le premier ancêtre de tous leurs Princes, étoit regardé comme le Dieu de la guerre, & dès-lors il devint le premier Dieu de cette Nation guerrière. Ils se persuadoient que s'ils gagnoient la faveur de cette Divinité, ils seroient admis après leur mort dans son Palais & que là dans le repos & la mollesse, ils boiroient à loisir leur boisson d'orge & de houblon dans les crânes des ennemis qu'ils auroient tués dans le combat. Excités par l'espoir de cet affreux paradis, qui satisfaisoit à la fois leurs deux passions chéries, l'intempérance & la vengeance, ils méprisoient le danger & irritoient encore leur férocité naturelle par l'aiguillon de la Religion. On connoît peu leurs dogmes théologiques,

XI.



LA REINE ETHELBURGE
et le Ministre Coify détruisent les idoles.

en 617.

Dessiné par le jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

théologiques; on ſait ſeulement qu'ils étoient idolâtres, qu'ils adoroient le Soleil & la Lune, le Dieu du tonnerre, fils de Woden, ſous le nom de *Thor; Frigga* ou *Frea*, Déeſſe de l'Amour; Tuiſco, Teutates, Heſus, Tharamis, &c, auxquels étoient conſacrés les ſept jours de la ſemaine. Mais leur Patronne la plus révérée étoit *Hertha* ou *Earth*, la terre, généreuſe mère de tout ce qui exiſte. Son temple étoit un char couvert d'un voile auguſte, placé au milieu d'une île de l'Océan, dans un bocage conſacré. Dans certaines ſolemnités le char de la Déeſſe étoit traîné pompeuſement par des vaches; un Prêtre ſeul oſoit le toucher & lui ſervoit d'eſcorte. La joie, la concorde & les feſtins régnoient dans tous les lieux honorés de ſa préſence.

Ils avoient des images dans leurs temples, pratiquoient des ſacrifices & avoient la plus grande foi aux charmes & aux enchantemens. Des tablettes de bois d'un arbre fruitier diſtinguées par diverſes entaillûres & mêlées enſemble dans un morceau d'étoffe blanche, leur tenoient lieu d'augures & ſervoient au Pontife de leur divination à prédire l'avenir. Le vol & le chant des oiſeaux, le henniſſement des chevaux, ſur-tout celui des chevaux blancs, étoient pour eux autant de pronoſtics ou favorables ou contraires; mais leur plus ſûr préſage ſur les événemens d'une guerre étoit un combat ſingulier entre un des leurs & un priſonnier de la Nation ennemie.

Mais lorſque dans la ſuite ils eurent vu le Chriſtianiſme déja dominant dans preſque toute l'Europe, ils ne purent s'empêcher de concevoir une ſorte de vénération pour une doctrine qui s'attiroit tant de ſectateurs. Grégoire ſurnommé le Grand, alors Pontife de Rome, forma le deſſein d'initier au Chriſtianiſme ces barbares qui l'avoient ſi cruellement perſécuté. Un heureux incident vint favoriſer ſes vues. Éthelbert, Roi de Kent, avoit épouſé la vertueuſe Berthe, Princeſſe Chrétienne, fille de Caribert, Roi de Paris, & le libre exercice

de ſa Religion étoit un article ſpécialement ſtipulé dans les conventions de leur union. Cette Princeſſe emmena avec elle un Évêque François à la Cour de Cantorbéry, & par ſon aſſiduité aux devoirs de ſa Religion, par ſa conduite irréprochable & par tous les moyens & l'adreſſe d'une femme, ſçut préparer l'eſprit de ſon mari au changement qu'elle deſiroit. Grégoire profita de cette diſpoſition. Il chargea de cette tâche Auguſtin, Moine Romain, qui, accompagné de quarante Moiſſonneurs Évangéliques, aborda dans l'île de Thanet, fit annoncer ſa Miſſion à Éthelbert, en fut reçu favorablement & le convertit au Chriſtianiſme. Tout le Royaume de Kent prêta enfin l'oreille à leurs Sermons, & honora l'innocence & l'auſtérité de leurs vies. En récompenſe de ces ſuccès, Grégoire revêtit le courageux Apôtre de la Juriſdiction ſur tous les Prélats Saxons qui ſeroient ordonnés par la ſuite. Sacré Archevêque de Cantorbéry, Auguſtin reçut du Pape le pouvoir de bâtir auprès des Égliſes des eſpèces de cabannes pour tuer des bœufs, manger & boire avec modération, coutume immémoriale chez les Saxons, à laquelle il eût été difficile de ſubſtituer ſitôt le jeûne & la mortification.

Cependant le Clergé Breton perſiſtoit à demeurer indépendant du Siége de Rome, d'où nâquirent de vives conteſtations entre le Pontife Métropolitain & les Évêques Bretons. Bede rapporte, qu'Auguſtin irrité de leur obſtination, leur prédit qu'ils tomberoient dans les mains de leurs ennemis. En effet, Éthelfride, Roi de Northumberland, pouſſé par le cours de ſes conquêtes & peut-être excité par les remontrances d'Auguſtin, met le Siége devant Cheſter. Les Bretons marchent à ſa rencontre avec toutes leurs forces, ſuivis d'un Corps de mille deux cents cinquante Moines ſortis de l'immenſe Monaſtère de Bangor, afin d'encourager les combattans & de prier en pleine campagne pour le ſuccès de leurs armes. Éthelfrid

appercevant cette légion bisarre : « ils sont, dit-il, autant nos » ennemis, que ceux qui viennent nous combattre ». A l'instant un détachement de ses soldats fond sur la troupe Religieuse, & les taille tous en pièces, à la réserve de cinquante. Les Bretons frappés de terreur se sauvent en désordre, & Éthelfrid poursuivant sa victoire, démolit de fond en comble le Monastère de Bangor, édifice si vaste qu'on comptoit un mille de distance d'une porte à l'autre.

Après Éthelfrid, Edwin qui succéda au Royaume de Northumberland, épousa Éthelburge, fille d'Éthelbert & de Berthe. Jalouse de suivre les traces de sa mère, cette jeune Princesse porte le Christianisme au sein de ce Royaume comme Berthe l'avoit porté dans celui de Kent. Elle invite son époux à donner l'exemple à ses sujets. Edwin promet d'examiner les fondemens de cette Doctrine ; il l'examine en effet : après de sérieuses réflexions, de longues conférences avec Paulin, sage & savant Évêque, il balançoit encore: un trait frappant décida son irrésolution. Coisy, son premier Ministre, se déclare Chrétien, & Coisy (*) étoit le souverain Pontife de l'idolâtrie des Northumbriens. Il court au temple renverser de ses propres mains les idoles qu'il avoit encensées le premier ; Éthelburge seconde son zèle ; Edwin & toute la Cour reçoivent le Baptême des mains de Paulin, & les Northumbriens sont baptisés par milliers dans la rivière de Swale.

Ainsi ce fut par le zèle & la piété de deux femmes que la Religion Chrétienne pénétra malgré tant d'obstacles parmi ce peuple intraitable & farouche, & s'étendit ensuite dans tous les Royaumes de l'Heptarchie.

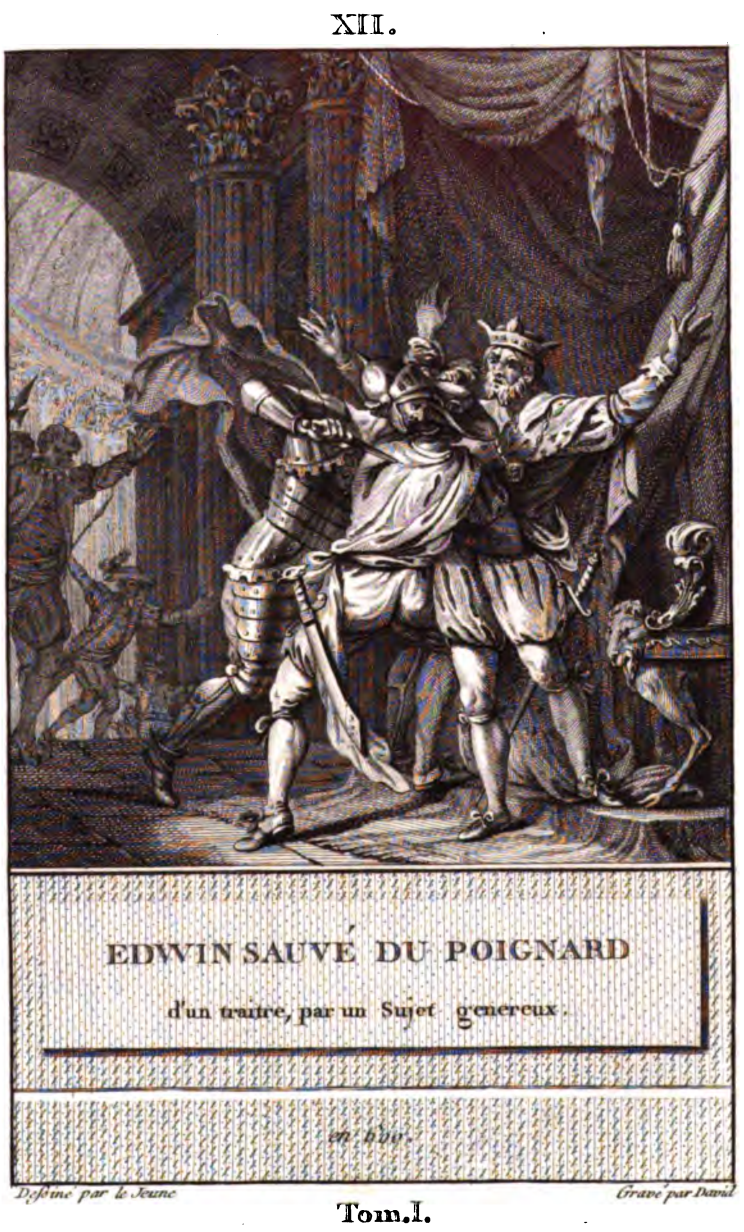
(*) « Je n'ai jamais reçu aucun bienfait de ces Dieux : personne n'a eu » moins de part que moi aux graces de la Cour : donc ce sont de faux » Dieux ». Ainsi raisonnoit Coisy & il persuada.

EDWIN SAUVÉ DU POIGNARD d'un traître, par un sujet généreux, qui se jette entre l'assassin & son Roi, & meurt à sa place (vers l'an 600).

BEAUCOUP de noms, peu d'événemens qui soient ou bien connus, ou dignes de l'Histoire & de la mémoire des hommes, pendant toute la durée de l'Heptarchie Saxonne. Autant raconter les combats des corbeaux, disoit Milton. Les trois plus puissans États furent les deux Royaumes Anglois de Northumberland & de Mercie, & la Monarchie Saxonne d'Wessex, qui les engloutit tous.

Le Northumberland n'eut point de Roi plus charitable & plus pieux qu'Oswald, qu'on verra périr sous les bourreaux du sanguinaire Penda, ni de plus grand Prince qu'Edwin, dont Adelfrid, Roi de Bernicie, avoit usurpé le trône. Ce jeune Prince, dépossédé dans son enfance, inquiétoit en grandissant son injuste usurpateur. Il s'étoit sauvé de ses États, & erroit de place en place, cherchant un asyle contre les atteintes de son ennemi devenu puissant & redoutable par son injustice. Redwald, Roi de l'Est-Anglie le reçut à sa Cour, résolu de le protéger. Cet hôte généreux résista long-tems aux offres & aux menaces d'Adelfrid. Mais l'intérêt commençoit enfin à balancer la vertu dans son cœur; & menacé d'une déclaration de guerre par Adelfrid, s'il ne lui livroit pas Edwin, ou s'il ne le faisoit pas mourir, il avoit retenu l'Ambassadeur, & pris du tems pour délibérer sur une question aussi importante. Edwin, informé des irrésolutions de son ami, eut le courage de rester à sa Cour, & dit, que si la protection de son plus fidèle ami venoit encore à l'abandonner, il aimoit autant mourir, que de prolonger une vie si incertaine & si persécutée. Cette confiance d'Edwin

XII.



EDWIN SAUVÉ DU POIGNARD

d'un traitre, par un Sujet genereux.

en 626.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom.I.

dans l'honneur & l'amitié de Redwald, intéressa vivement la Reine en sa faveur; elle fit sentir à son époux l'infamie de livrer à une mort certaine un Prince qui étoit venu se jetter dans leurs bras : & Redwald persuadé préféra le parti le plus noble au parti le plus sûr; & résolut de prévenir & d'attaquer Adelfrid, avant qu'il pût se préparer à la guerre. Il fondit en effet dans le Northumberland avec une armée, livra bataille à Adelfrid, qui fut battu & tué, après s'être vengé pourtant lui-même de Redwald, en tuant son fils *Regner*. Eanfrid, Oswalo & Oswy, jeunes enfans d'Adelfrid, furent transportés dans le fond de l'Écosse, & Edwin monta sur le trône, qu'il méritoit autant par ses vertus que par sa naissance. Il se distingua sur-tout par son application à faire observer une justice exacte dans ses États. Il rappella ses sujets de la vie déréglée & licentieuse à laquelle ils étoient habitués; & l'on a dit, que sous son règne, une femme ou un enfant pouvoit porter par-tout à la main une bourse pleine d'or, sans avoir à craindre ni violence ni insulte. Il fut singulièrement chéri de son peuple & de sa Cour: & le trait que nous allons rapporter prouve à quel point s'élève le dévouement des sujets pour un Roi qui mérite leur amour.

« Cuichelme, Roi d'Wessex, étoit son ennemi. Le lâche, « trop foible pour combattre un Prince si brave & si puissant, « eut recours à la trahison, & envoya un nommé Eumer à « sa Cour, pour l'assassiner. Le scélérat s'étant procuré l'entrée « du Palais sous prétexte de quelque message de la part de son « maître, tire son poignard & fond sur Edwin. Lilla, Officier « de son armée, ne pouvant sauver autrement son Roi, se « jette de tout son corps entre sa personne & le poignard « de l'assassin, qui avoit poussé le fer avec tant de violence, « qu'après avoir traversé le corps du généreux Lilla, la pointe « atteignit encore Edwin & le blessa. L'assassin, avant d'avoir « pu frapper un second coup, fut haché par les Gardes.

Les Est-Angles conspirèrent contre leur Roi, le tuèrent & offrirent la couronne à Edwin, dont ils avoient connu la valeur & les belles qualités, pendant son séjour à la Cour de leur Roi. Edwin ne fut point ingrat à la mémoire du bienfaiteur de sa jeunesse; il força ses sujets révoltés à se soumettre au fils de Redouald, qui régna sous sa protection.

On a vu sa prudence, lorsqu'il fut question d'embrasser le Christianisme, & qu'il ne se rendit qu'à la raison dans un changement aussi important. Ce grand Prince périt avec son fils Osfrid dans une bataille contre Penda, Roi de Mercie.

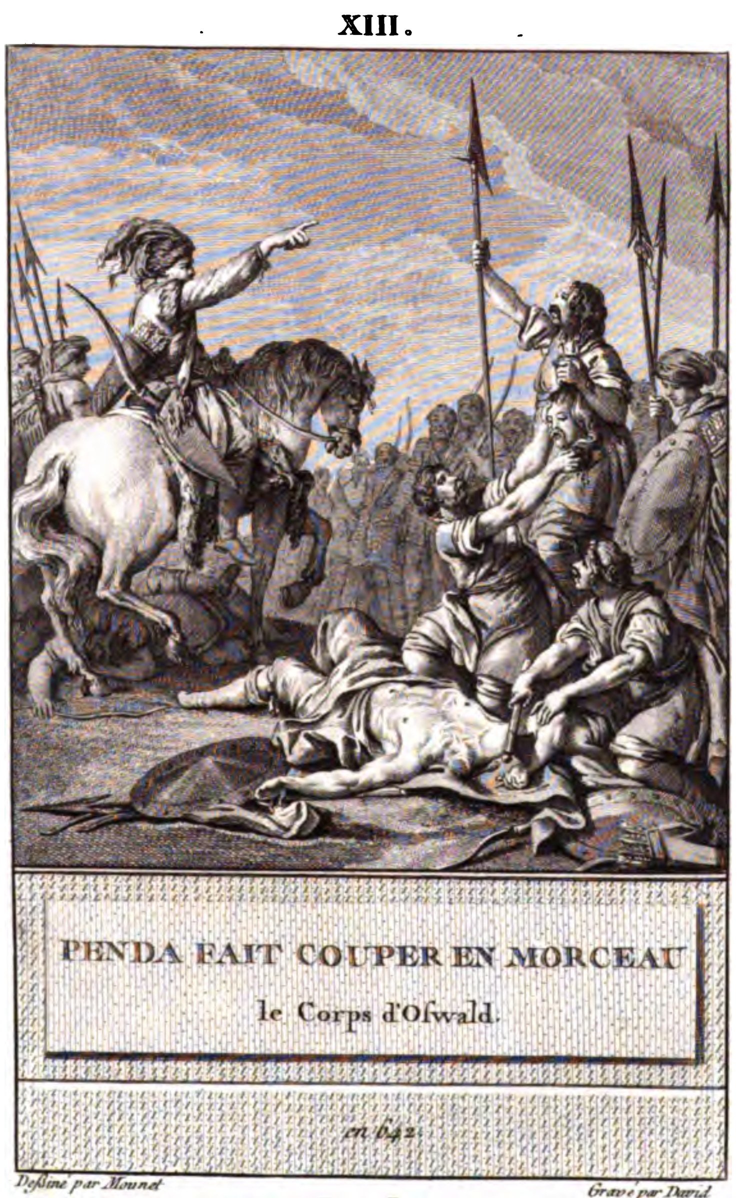
PENDA FAIT COUPER EN MORCEAUX le corps d'Oswald (en 642).

Les Saxons, dont le nom paroît dérivé de *Saex*, qui dans leur langue signifie courte épée, étoient, suivant l'opinion la plus vraisemblable, une colonie d'habitans de la Chersonnese Cimbrique, aujourd'hui *Jutland*. Ces peuples voyant leur païs surchargé d'habitans, s'étoient répandus le long des côtes de la mer Germanique. Ils avoient envahi les païs situés entre l'Elbe & le Rhin.

Les Angles ou Anglois, qui se joignirent aux Saxons dans la conquête de la Bretagne, étoient un petit peuple habitant d'un païs situé entre le Duché d'Holstein & le Jutland. Leur nom paroît dériver du mot Saxon *Engel*, qui signifie Hameçon. Quand les deux Nations réunies se furent établies dans l'île, elle fut d'abord appellée Saxe, & les nouveaux habitans Anglo-Saxons; mais ensuite sous le règne d'Egbert, tout le païs conquis fut compris sous le nom d'*Angleterre*.

On convient généralement que les Saxons étoient un des peuples les plus vaillans de la Germanie. Hauts de taille,

XIII.



PENDA FAIT COUPER EN MORCEAU
le Corps d'Ofwald.

en 642.

Deſſiné par Mounet — Gravé par David

Tom. I.

robustes, actifs, endurcis à la fatigue & cruels envers leurs prisonniers de guerre, qu'ils décimoient sans miséricorde. Nés sous un Gouvernement aristocratique, ils laissoient à quelques Chefs de la Nation le soin de l'administration, s'enrôloient comme volontaires sous un Commandant dont la valeur leur étoit connue & alloient sous ses ordres chercher des terres fertiles à piller où à conquérir.

Les constitutions libres, dit Hume, qui se sont élevées sur les ruines de l'empire Romain, malgré les invasions successives du pouvoir absolu, conservent toujours un air d'indépendance & d'administration régulière, qui distingue les Nations Européennes; & si l'on trouve dans cette partie du globe des sentimens d'honneur & de liberté, de valeur & d'équité, supérieurs au reste de l'espèce humaine, elle doit sur-tout ces avantages aux semences vigoureuses jettées par nos barbares & généreux ancêtres.

Les Saxons conservèrent long-tems dans la Bretagne l'esprit & les mœurs de la Germanie. Leur langage étoit le Saxon pur. Ils changèrent jusqu'aux noms des lieux qu'ils avoient conquis. Ils chassoient ou exterminoient tout, ne laissoient aucune trace de l'ancien peuple, & donnoient à leur conquête toute leur physionomie. Le portrait si fier que Tacite a tracé de l'indépendance & de la liberté des Germains, peut représenter aussi ces Fondateurs du Gouvernement Anglois. Leur Roi n'étoit guères que le premier citoyen. Son autorité dépendoit plus de son courage & de ses qualités personnelles, que de sa dignité, & sa tête avoit un prix, comme celle du dernier Plébéien. Une Nation aussi fière étoit peu scrupuleuse sur la succession de ses Rois. Si le fils du Roi mort étoit en âge & capable de gouverner, il montoit sur le trône; s'il étoit mineur, l'oncle ou tout autre parent qui tenoit de près ou de loin à la famille Royale, s'emparoit du sceptre. Ces changemens

demandoient le concours, ou du moins le consentement tacite de la Nation. Tantôt les suffrages des États faisoient un Souverain : tantôt ils reconnoissoient celui qu'ils trouvoient établi. Un petit nombre de Grands & de Chefs conduisoient les événemens. Le peuple acquiesçoit. Ces assemblées Nationales se nommoient Wittenagemot, ou Conseil des Sages : il étoit composé des Prélats, des Abbés, des Aldermans ou Comtes & premiers Nobles, des Juges & sans doute aussi des grands Propriétaires terriers. Lorsqu'un des Chefs avoit exposé le sujet pour lequel on les avoit convoqués, ils applaudissoient par le choc de leurs armes, ou condamnoient par un bruit tumultueux. Tout le monde n'étoit pas admis à ces délibérations, personne ne jouissoit de ce privilége avant d'avoir été solemnellement armé par quelque parent ou parrein, qui, avec l'approbation du Conseil, décoroit le jeune homme du bouclier & de la lance, cérémonie qui paroît avoir été l'origine de la Chevalerie. C'étoit cette espèce d'Aristocratie qui ratifioit les loix & les actes de l'administration publique. Dans un Gouvernement où l'on ne pouvoit guères compter sur la protection des loix, ou sur l'autorité d'un seul, on étoit forcé, dans les dangers, dans les invasions ennemies, de se réunir sous un Patron, sous un Noble puissant : ainsi l'excès de la liberté même conduisoit le peuple dans l'esclavage des Grands, & l'anarchie devenoit la cause nécessaire d'une multitude de tyrannies particulières.

Les Saxons Germains, comme toutes les Nations de ce continent, étoient divisés en trois classes d'hommes : Nobles, Hommes libres & Esclaves. Les Nobles étoient appellés *Thanes*. Deux statuts d'Athelstan sembloient tendre à confondre les rangs. Un Marchand qui avoit fait à ses frais trois voyages de long cours sur Mer ; un homme qui étoit en état d'acquerir cinq cents acres de terre, & qui avoit Chapelle, cuisine, manoir & une cloche,

cloche, pouvoient prétendre au titre de Thane. Mais ces efforts, si rares alors & si difficiles, n'étoient pas assez nombreux pour détruire le préjugé. Les Nobles par le sang affectoient le plus grand mépris pour ces Thanes factices, ces fils de la loi, & de leurs œuvres; & de tout tems le hasard annoblit plus les hommes que leur mérite personnel.

Ces Nobles ou Thanes consumoient, dans de véritables chaumières, leur fortune immense en festins & en actes d'hospitalité; tandis que la Noblesse Françoise & Normande mettoit son orgueil à bâtir de vastes & magnifiques châteaux. Les Arts étoient bien moins avancés en Angleterre qu'en France, ce qui grossissoit le nombre des hommes inutiles & sans emploi, qui s'attachoient à la fortune des Grands, & faisoient leur force.

La deuxième classe étoit celle des hommes libres, ou *Ceorles*; ils cultivoient les fermes & les terres des Nobles, & payoient une certaine redevance. Mais la plus nombreuse multitude étoit celle des Esclaves, qui étant eux-mêmes la propriété de leurs Seigneurs, étoient incapables d'en posséder aucune. Il y en avoit de deux sortes, les Esclaves domestiques, comme chez les Romains, & les Esclaves rustiques, comme chez les Germains: ils étoient à-peu-près ce que sont aujourd'hui les serfs de la Pologne, du Dannemarck, &c.

Dans cette aristocratie, il restoit cependant des monumens considérables de l'ancienne Démocratie; tels que la Cour des *Cent*, celle du Comté. Elles recevoient & jugeoient les appels des Justices inférieures, & réprimoient le pouvoir exorbitant de la Noblesse. Si elles dénioient Justice pendant trois séances consécutives, on appelloit à la Cour du Roi. C'étoit dans ces Cours que se passoient les actes & contrats publics, les testamens, les marchés, les affranchissemens, &c. Et ces actes étoient quelquefois enregistrés dans la bible

Paroiſſiale, eſpèce de regiſtre trop ſacré pour être falſifié.

Les Anglo-Saxons avoient beaucoup plus de coutumes que de loix. Leur code criminel étoit plus martial que civil, & il ſuivit le progrès ordinaire par-tout où le Souverain n'a qu'une autorité précaire & limitée. L'injure ſe vengeoit par le ſang, comme toute autre violence faite à un individu, elle devenoit commune à la famille, aux amis, au canton, & ſouvent s'étendoit encore plus loin, & produiſoit une eſpèce de guerre générale. Enfin le Magiſtrat s'interpoſa dans les querelles particulières, fit un tarif des inſultes & de leur prix, & arrêta par degrés le cours des vengeances & l'effuſion du ſang. Tout fut compenſé par des amendes : le Roi en prit ſa part, & ce ſurcroît de peine diminua l'envie d'attaquer. On remarquera en paſſant qu'il valoit mieux tuer un Roi qu'un Archevêque, dont la tête étoit la première dans l'échelle du tarif.

Leurs moyens de conviction étoient auſſi le jugement de Dieu, c'eſt-à-dire, du haſard ; le duel, l'épreuve par l'eau & par le feu, eſpèce de preuves, qui ne prouvoient rien que l'ignorance des Juges.

Point de loi militaire & féodale, comme dans les Royaumes du Continent. Les Saxons qui avoient expulſé ou égorgé les anciens Bretons, n'avoient pas beſoin d'une armée prête à réprimer le peuple conquis. Dans l'invaſion d'un ennemi étranger, on fourniſſoit un ſoldat équippé à raiſon de ſes poſſeſſions en terres. Leurs armes étoient des boucliers, des lances & des dagues. Les revenus du Roi conſiſtoient dans ſes domaines, qui étoient conſidérables ; & dans les taxes qu'il levoit à diſcrétion & de ſa ſeule autorité ſur les ports de mer & bourgs ſitués dans l'étendue de ſon territoire.

Nous avons parlé de leur Religion dans l'article précédent, & de l'établiſſement du Chriſtianiſme, qui fut long-tems ſans adoucir ſenſiblement les mœurs de cette Nation groſſière,

ignorante, ſans arts & ſans lettres, qui n'avoit point appris à ſe ſoumettre aux Loix & au Gouvernement, & qui étoit livrée à l'intempérance, & aux déſordres de l'ivreſſe & de l'eſprit d'indépendance. Ils avoient tant de paſſion pour les jeux de haſard, qu'après avoir perdu tous leurs effets ils jouoient leur liberté, & ſe vendoient eux-mêmes. Leur meilleure qualité étoit leur bravoure; mais elle étoit ennemie de toute règle & de toute diſcipline. Infidèles à leur Prince, inſenſibles à la voix de l'humanité, ils ne connoiſſoient aucun frein, au point que les Hiſtoriens Normands, chez qui les Arts naiſſoient à peine, les traitent de barbares.

Nous avons préféré ce précis du Gouvernement Anglo-Saxon, au noir tableau des guerres interminables, que ſe livrèrent les Princes de l'Heptarchie, & de leurs cruautés réciproques; un ſeul trait ſuffira bien au Lecteur ſenſible & ſenſé, qui n'a pas beſoin de ces horreurs.

Penda, petit fils de Crida, Fondateur du Royaume de Mercie, éloigné depuis long-tems du trône héréditaire par la crainte qu'inſpiroit ſon caractère turbulent, y monta enfin âgé de cinquante ans, & dévoila bientôt la ſauvage ambition dont il étoit dévoré. Jamais Prince ne fut plus actif pour la cruauté. Son règne fut marqué par le ſang. Fléau terrible de toute l'Heptarchie, dont il fit périr cinq Rois Chrétiens, il faiſoit ſes délices du ſpectacle ſanglant de la guerre. Il refuſa toujours d'embraſſer le Chriſtianiſme & pourtant le toléra dans ſon Royaume.

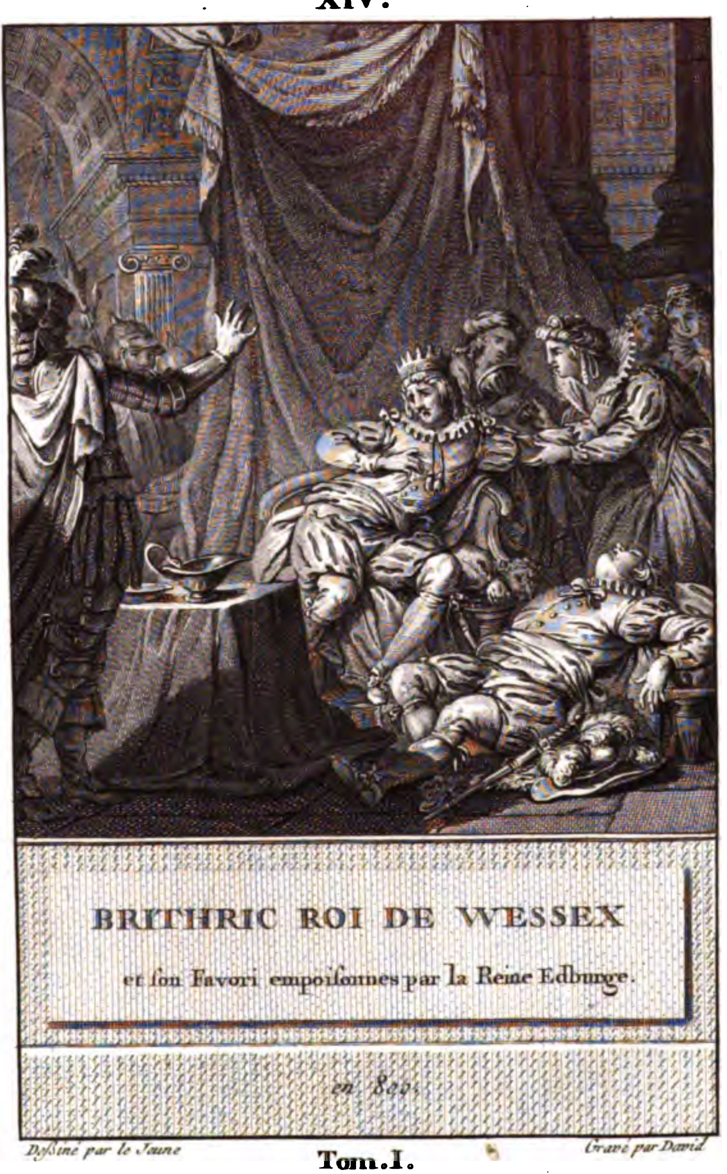
« Près de lui régnoit dans le Northumberland le vertueux « Oſwald, jeune Prince inſtruit à l'école du malheur & qui « avoit déja une fois ſauvé les Northumbriens de deux puiſſans « ennemis, Penda, & Ceadwalla, Roi des Bretons. Chéri de « ſon peuple pour ſes connoiſſances & ſes vertus, il avoit « été nommé par les autres Princes Saxons, Chef de toute la

« Confédération, dignité dont plusieurs Rois de Northumberland, ses prédécesseurs, avoient été honorés. Plus d'une fois on vit Oswald briser l'argenterie, qui servoit à sa table, pour soulager ses sujets indigens. Le jaloux Penda ne put supporter l'éclat de ce règne bienfaisant & glorieux. Il entra dans le Northumberland à main armée, défit Oswald & le tua : il fit couper le corps du Monarque en morceaux & en fit exposer les lambeaux sur des piques au milieu du champ de bataille. — Voilà ce qu'on voudroit effacer de l'histoire.

BRITHRIC, ROI DE WESSEX, & son favori, empoisonnés par la Reine Edburge; crime qui mit fin à l'Heptarchie & par lequel Egbert devint Monarque de toute l'Angleterre (en 800).

APRÈS la mort souhaitée de Penda, dont Oswy, frère du malheureux Oswald, délivra le monde dans une bataille, le plus célèbre Roi qui occupa le trône de Mercie fut Offa. Malmesbury, un des meilleurs Historiens anciens de l'Angleterre, est embarrassé de décider si ses bonnes actions l'emportèrent sur ses crimes. Mais ses crimes sont évidens & ses vertus équivoques. Cet Offa, déja renommé par plusieurs succès militaires, les souilla par une trahison infâme. Le jeune Ethelbert, Roi de l'Est-Anglie, recherchoit en mariage sa fille Elfrida. On l'invite à Hereford avec toute sa Cour pour y venir célébrer les nôces. Au milieu du festin & de la joie de la cérémonie, Offa le fait saisir secrettement & décapiter. Elfrida détesta la lâche cruauté de son père & avertit toute la Noblesse de l'Est-Anglie. Mais Offa, aussi diligent pour le mal, éteignit rapidement toute la Famille Royale, & s'empara du Royaume par

XIV.



BRITHRIC ROI DE WESSEX

et son Favori empoisonnes par la Reine Edburge.

en 800.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

une ſuite de forfaits. Pour rétablir ſa réputation dans le monde, preſſé par les remords, il fit ſa cour au Clergé, donna le dixième de ſes biens à l'Égliſe, fit un pélerinage à Rome & ſe fit abſoudre de ſes crimes. Il s'engagea à payer au Pape un don annuel pour l'entretien d'un Collége Anglois à Rome, & impoſa pour le remplir un ſol ſur chaque famille qui en poſſédoit trente de revenu: cette taxe, d'abord gratuite, fut enſuite exigée comme un droit, & c'eſt ce qu'on appella en Angleterre le denier de Saint-Pierre. Tel eſt le Prince dont le mérite fut un problême pour ſon tems, problême qui n'embarraſſera perſonne dans le nôtre. Peut-être ſon nom reçut-il auſſi du luſtre de ſes liaiſons avec Charlemagne, qui lui demanda le ſavant Alcuyn, pour l'oppoſer à l'héréſie de Félix (*).

Plus puiſſante encore que le Royaume de Mercie, la monarchie de Weſſex, qui engloutit tous les autres, ne s'étoit établie que par les plus violens combats, & cette lutte continuelle fit ſa force. Nous laiſſerons dans l'oubli la foule de ſes Rois, qui n'eurent qu'une valeur féroce, pour nommer le premier vainqueur Saxon qui fut humain & généreux. Ce fut Ina; après avoir réduit les Bretons du Sommerſet, il leur laiſſa leurs terres & leurs loix, encouragea leurs alliances & leur union avec ſes anciens ſujets, & donna un exemple juſqu'alors inconnu à ſa Nation. S'il eut la foibleſſe de faire un pélérinage à Rome & de s'enfermer dans un Cloître pour y mourir, foibleſſe commune à ſon ſiècle, il ne quitta du moins ſon trône & ſes ſujets que ſur le déclin de l'âge & lorſqu'il devenoit plus incapable de les rendre heureux.

Le dernier Prince qui régna dans Weſſex avant l'abolition

(*) Qui, ainſi qu'Elipand de Tolede, vouloit que J. C., du côté de la nature humaine, ne fut que le fils adoptif de Dieu.

de l'Heptarchie, fut Brithric, Prince ami des arts & de la paix. Il avoit épousé Edburge, fille d'Offa, femme méchante & débauchée, également infâme par sa cruauté & par son incontinence. Abusant de l'ascendant qu'elle avoit sur son mari, souvent elle l'excitoit à faire tomber les têtes les plus illustres du Royaume, & quand son époux refusoit d'être l'instrument de sa méchanceté, elle ne se faisoit pas scrupule de se charger elle-même de sa vengeance. Un jeune Noble en s'attirant la faveur de son mari s'attira sa haîne; elle prépara pour lui un breuvage empoisonné. Le favori but la fatale coupe, mais le Roi la partagea; sans le savoir, & tous deux expirèrent un moment après. Cet événement, joint à ses autres crimes, rendit Edburge odieuse à tous les Saxons occidentaux. Ils l'obligèrent à s'enfuir dans le Continent, où elle mourut dans la misère.

Brithric, quoique du sang Royal, remplissoit un trône usurpé sur Egbert, jeune Prince de la plus grande espérance, seul descendant d'Woden & de ces premiers conquérans, qui subjuguèrent la Bretagne. Ses rares qualités & son caractère aimable lui avoient gagné l'affection de tout le peuple. Brithric étoit injuste; il fut jaloux & inquiet. Egbert pénétrant ses dispositions, passa à la Cour d'Offa & de-là en France, où il fut favorablement accueilli par Charlemagne; il apprit pendant douze ans sous cet habile maître l'art de la guerre & celui de gouverner, & il se familiarisa avec les mœurs des François, qui étoient alors la Nation la plus polie, la plus éclairée, & la plus distinguée par sa valeur.

A la mort de Brithric les Saxons occidentaux rappellèrent Egbert, dont l'expérience avoit mûri & fortifié les talens, & lui offrirent la couronne d'Wessex. Placé sur un trône riche & puissant, se voyant à la tête d'une Nation belliqueuse &

qui se croyoit en droit de régner sur ses compatriotes, le nouveau Roi s'attacha au projet qu'il méditoit depuis long-tems de réunir tous les Royaumes Anglo-Saxons en une seule monarchie. Sa première démarche fut d'attaquer les Bretons, habitans de Cornouaille & de Galles, dont il craignoit la haîne invétérée contre toute la race de Woden. Les Rois de Mercie & de Northumberland, les seuls qui pussent mettre obstacle à ses desseins, saisirent le moment de son absence pour fondre à main armée sur ses États; mais après plusieurs victoires remportées sur l'un & sur l'autre, Egbert se vit enfin Monarque absolu de tout le païs. En huit cent vingt-neuf il fut solemnellement couronné Roi de la Bretagne à Winchester, il abolit toute distinction entre les Royaumes Saxons, & donna à l'Heptarchie réunie le nom d'*Angleterre*.

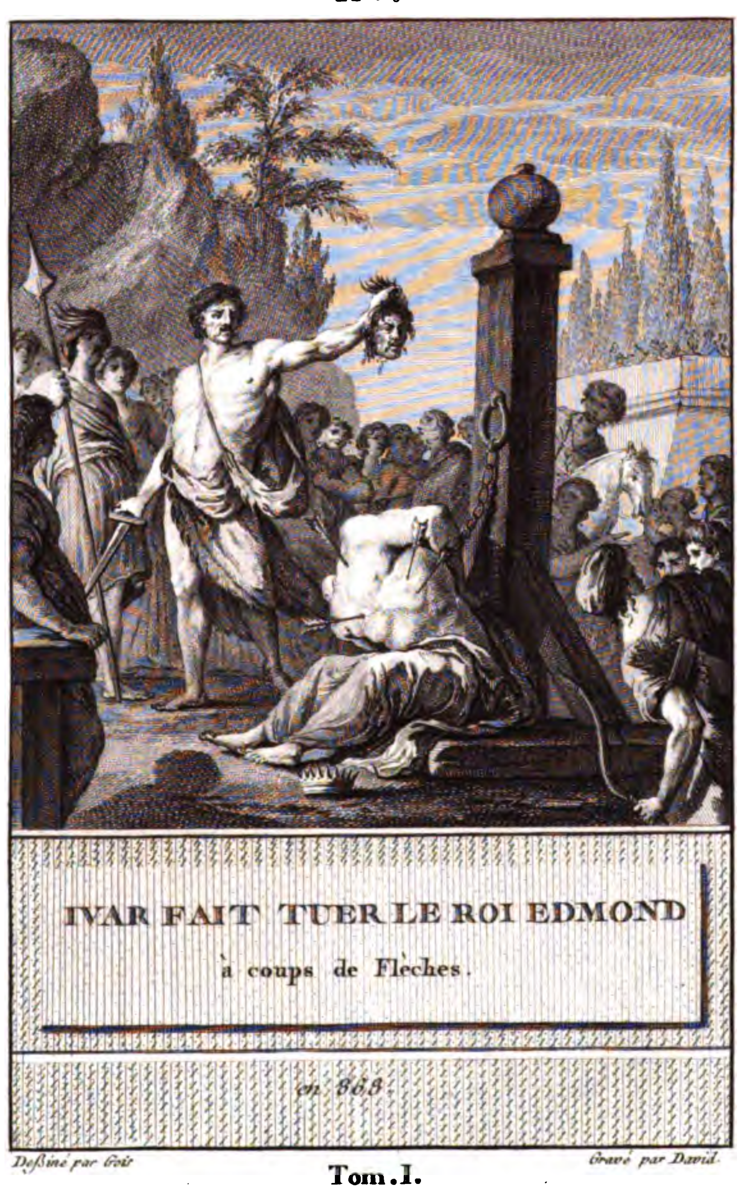
Les Saxons, sous Egbert, n'étoient plus les maîtres de la Mer. Lorsque fatigués de leur vie errante, ils eurent quitté la Piraterie pour l'Agriculture, leurs Vaisseaux pourrirent abandonnés dans leurs ports; cette négligence fut cause des malheurs qui affligèrent la fin du règne d'Egbert. Les principaux furent les premières invasions des Danois, (les Normands), qui dans trois différentes tentatives pillèrent l'île de Sheepy, mirent en déroute l'armée Angloise à Charmouth, & furent enfin taillés en pièces près de la montagne d'Hengsdown en Cornouaille. Depuis cette dernière action, Egbert, déja vieux, revint encore plusieurs fois au champ de bataille, contre les mêmes barbares, & fut encore victorieux: enfin la mort vint mettre sa réputation à l'abri des événemens; il mourut en huit cents trente-neuf, dans le sein de la paix & de la gloire.



INVASION DES DANOIS. IVAR fait tuer le Roi Edmond à coups de flèches (en 868.)

LE fort de la Bretagne étoit d'être livrée successivement à différens Usurpateurs. Conquise en partie & dégénérée sous les Romains, elle fut la proie des Saxons, qui, ayant presque exterminé les anciens habitans, formèrent comme un peuple nouveau dans l'île. Les Saxons à leur tour furent assaillis par une nuée de barbares, sortis du même berceau, avec le même caractère, sauvages, guerriers & cruels, comme ils l'avoient été. Charlemagne égaré par un excès de zèle, abusa une fois de son autorité & voulut convertir de force les Saxons de la Germanie. Sa violence leur fit détester une Religion, que des femmes & la douceur de la persuasion avoient fait adopter à leurs compatriotes en Angleterre. Ils fuirent dans le Jutland, & furent reçus comme des frères par les peuples qui habitoient la Suède, le Dannemark & la Norwege, ayant tous la même langue, les mêmes usages & la même Religion, tous idolâtres & superstitieux, robustes, hardis, méprisant la mort & le danger, familiarisés avec la Mer & exercés à la rapine, supplément nécessaire à la stérilité de leur païs, qui ne produisoit que des forêts. Leur pauvreté, l'excès de leur population, l'exemple & le succès des Saxons Anglois, tout les portoit aux entreprises & à l'invasion. Tel fut l'ennemi qui après avoir désolé la France, s'acharna sur l'Angleterre; ennemi d'autant plus redoutable, qu'il ne suffisoit pas de le vaincre pour s'en délivrer. Pirates déterminés, ils étoient toujours sûrs de leur retraite comme de leur vengeance. Battus dans un lieu, ils se sauvoient dans leurs barques & reparoissoient

XV.



IVAR FAIT TUER LE ROI EDMOND
à coups de Flèches.

en 868.

Dessiné par Goix *Gravé par David.*

Tom. I.

reparoiſſoient dans un autre, remontoient les rivières & ſe trouvoient au centre des États, pillant, brûlant, ravageant tout, ſans qu'on pût prévoir ni prévenir leurs incurſions. Rien n'étoit ſacré pour eux : le fanatiſme irritoit encore leur férocité : le Chriſtianiſme, les Égliſes, les Moines étoient les objets dévoués de leur fureur. Toute l'Angleterre étoit dans une allarme continuelle. Perſonne n'étoit en ſûreté: perſonne n'oſoit ſecourir ſon voiſin. Point de ſaiſon où l'on pût reſpirer : ils bravoient l'hiver & les tempêtes. C'étoit un véritable fléau toujours renaiſſant, & les Anglo-Saxons auroient ſubi d'abord le même joug qu'ils avoient impoſé aux Bretons quelques ſiècles auparavant, s'ils n'euſſent pas été plus aguerris & moins efféminés.

Les Danois commencèrent à paroître ſous Egbert, qui les réprima. Ils triomphèrent ſous ſon fils Éthelwolf, Prince dévot, ame foible, balottée entre deux Moines, dont l'un lui prêchoit le ſalut de ſes Sujets & la défenſe de ſon Royaume, & l'autre les Pratiques Monachales, les Pélérinages à Rome, & la richeſſe du Clergé; il avoit débuté par démembrer ſon Royaume en le partageant avec Athelſtan ſon fils aîné. Les Danois profitèrent de ſa foibleſſe, déſolèrent les Royaumes de Northumberland, d'Eſſex, brûlèrent Londres & Cantorbery; & s'établirent pendant l'Hiver dans l'île de Thanet & dans celle de Sheppey. Éthelwolf les combattit pourtant, les vainquit pluſieurs fois ; Athelſtan eut auſſi ſur eux de grands ſuccès. Mais tous ces avantages ne faiſoient que déplacer l'ennemi, ſans le réduire. Au lieu de défendre ſon Royaume avec courage, avec conſtance, Éthelwolf paſſe un an à Rome, où il vit en Moine plutôt qu'en Roi; épuiſe ſon Royaume par d'énormes préſens prodigués au Pape; enrichit à l'excès le Clergé tant par l'établiſſement de la dixme en faveur des Eccléſiaſtiques, qui, dans ces tems de cupidité, vouloient l'étendre ſur tous les travaux de l'homme, & même

ſur les produits du vice; que par l'exemption univerſelle de leurs biens. A ſon retour de Rome, il épouſa Judith, fille de Charles-le-Chauve, & trouva, en rentrant en Angleterre, tous les apprêts d'une guerre civile. Athelſtan étoit mort. Son ſecond fils Éthelbald ſe préparoit à enlever la Couronne à ſon père. Ce foible Roi la déchira en deux & en céda la meilleure part à ſon fils rebelle. Il mourut deux ans après, laiſſant ſon Royaume partagé entre ſes deux fils Éthelbald & Éthelbert, dont le règne fut court, & toujours troublé par les Danois. Éthéred leur frère monta ſur le trône de Weſſex : tandis qu'il ſignaloit ſa valeur contre les Danois, les Royaumes d'Eſt-Anglie, Mercie & Northumberland, voulurent ſe ſouſtraire à l'autorité des Succeſſeurs d'Egbert. Les Northumbriens ſur-tout, nommèrent Osbert leur Roi : mais il fut bientôt dépoſſédé, faute d'avoir ſçu régner ſur ſes paſſions.

Revenant un jour de la chaſſe, il entra dans la maiſon d'un Seigneur nommé Bruen-Brocard, dont l'épouſe, jeune, belle & vertueuſe, le reçut en l'abſence de ſon mari. Le Roi épris de ſes charmes, l'attira dans une chambre écartée ſous prétexte d'un entretien ſecret, & employa la violence pour en abuſer. A ſon retour, Bruen-Brocard porte ſes plaintes à ſes amis, à ſes parens. Tous les eſprits ſont révoltés, & les Berniciens ſont deſcendre Osbert du trône. Non content de cette vengeance, le ſujet outragé paſſe en Dannemark où régnoit Ivar, l'excite contre ſon Roi, lui repréſente la foibleſſe du Northumberland & la facilité qu'il auroit à s'en rendre maître. Le Roi Danois fait armer une puiſſante flotte, entre dans l'embouchure de l'Humbre ſous la conduite de Brocard, débarque ſans obſtacle, & après deux combats reſte poſſeſſeur d'York qu'il gouverna pendant deux ans.

Établis dans ce Royaume, les Danois vont ravager la Mercie & reviennent après dans le Northumberland, dont en chemin

ils pillent les Monastères (*), brûlent les Villes & Villages, sans autre vue que d'assouvir leur cruauté. Ivar projettoit depuis long-tems une vengeance contre Edmond, Roi tributaire d'Est-Anglie, qu'il accusoit du meurtre de son père. Il entre dans ce Royaume, défait Edmond, offre de lui rendre sa Couronne à condition qu'il lui en feroit hommage & qu'il lui payeroit tribut. Edmond rejetta fièrement ses propositions. Le cruel Danois le fit percer vif à coup de flèches & décapiter après.

Fier de ces avantages, Ivar méditoit la conquête de l'île entière; mais Alfred étoit né. Alfred avant l'âge de 22 ans avoit déja livré dans l'espace d'une année neuf batailles, conjointement avec son frère Éthéred, qui, à la dixième, reçut le coup mortel, & laissa sa Couronne au Prince le plus digne du trône.

ALFRED ABANDONNÉ DE SES SUJETS, s'engage au service de son Vacher, (en 875).

ALFRED monta sur le trône à l'âge de vingt-deux ans, & fut préféré aux enfans de son frère aîné par le Testament de son père, & par le vœu de sa Nation. Jamais Prince n'ambitionna moins & ne mérita plus de régner. Il fut surnommé le Grand, & il le fut en effet. Son règne & son caractère peuvent servir de modèle aux grands comme aux bons Rois. A douze ans il ne sçavoit rien. Les traits d'héroïsme chantés dans les Poëmes Saxons éveillèrent son génie. La Reine qui aimoit

(*) Une Abbesse de Coldingham, dans la Province d'York, engagea, dit-on, ses Religieuses à se couper le nez & les lèvres, pour échapper aux desirs & à la profanation de ces barbares. Les Danois indignés de la précaution les brûlèrent dans leur Monastère.

cette lecture, encouragea son ardeur naissante : il apprit à les lire, & étudia ensuite les Auteurs Latins, plus propres à éclairer son esprit, & à former une ame héroïque. Il quitta à regret ses chères études pour les soins du trône. Mais dès qu'il y fut monté, il en remplit les devoirs. A peine eut-il enterré son frère, qu'il fallut marcher contre les Danois. Les Danois sont battus & s'engagent à ne plus rentrer dans le Royaume. Ces Pyrates tombent sur celui de Mercie, & le désolent : Burrhed, beau-frère d'Alfred, qui en étoit Roi, perd courage, s'enfuit à Rome, & ensevelit dans un Cloître & sa Personne & la Royauté de Mercie, dont le titre fut éteint. L'Angleterre étoit comme partagée entre les Danois & les Anglo-Saxons. Il ne restoit que la puissance du Royaume d'Wessex, pour faire face au torrent de ces barbares, dont un nouvel essaim vient remplir & ravager l'Angleterre sous Gothrun, Oscitel & Amund. Nouvelle victoire d'Alfred; nouveau traité juré sur un bracelet, objet le plus sacré du culte des vaincus, & également violé par leur perfidie. Ils tombent sur l'armée d'Alfred & la mettent en déroute. Alfred rassemble de nouvelles forces, leur livre huit batailles en une année, & les réduit encore à demander la paix. Il leur abandonne la Mercie & le Northumberland, qu'ils se partagent entr'eux. Bientôt une nouvelle troupe de Danois fond sur l'île, & se joint aux premiers; ils inondent comme un déluge le Royaume d'Wessex. Les Saxons las de combattre en vain, & découragés par tant d'efforts inutiles, désertent leur Patrie ravagée & s'enfuyent dans le païs de Galles : ceux qui restent, prêtent serment de fidélité à ces aventuriers, espérant finir leurs maux par la servitude. En vain Alfred les exhorte encore à défendre avec lui leur païs & leur liberté. Sa voix n'est plus écoutée : il est forcé de céder lui-même au torrent qui l'entraîne. Mais descendu du trône, il en paroît plus grand & offre le spectacle, que Senèque jugeoit le plus digne d'arrêter

XVI.



ALFRED ABANDONNÉ DE SES SUJETS,

s'engage au service de son Vacher.

en 878.

Dessiné par Gois *Gravé par David*

Tom. I.

l'attention des Dieux, celui de l'homme vertueux aux priſes avec l'adverſité.

Seul & abandonné de ſon peuple effrayé, il conſerve le courage & l'eſpérance. Il ſe dépouille des marques dangereuſes de la Royauté, confie ſa Famille à des Sujets dont il connoiſſoit la fidélité, ſe cache ſous l'habit d'un ſoldat & va s'engager au ſervice de ſon propre Vacher. C'eſt dans l'abjection de ces ſoins ſerviles que ce grand homme médite & prépare ſa vengeance & la délivrance de ſa Nation. Un jour, occupé à rajuſter ſon arc & ſes flèches, il oublie l'injonction de ſa ruſtique Hôteſſe, qui lui avoit recommandé de veiller ſur quelques gâteaux qui cuiſoient dans le foyer; & les laiſſe brûler. Vertement reprimandé au retour de la Vachère, le Roi ſubit patiemment ſa dure leçon & ne trahit pas ſon ſecret.

Cependant Alfred eſt oublié de ſon ennemi triomphant, & même de ſa Nation, qui le croit mort. Sous l'abri de cette opinion, il raſſemble ſecrettement un nombre d'amis fidèles & s'enfonce avec eux au centre d'un marais du Sommerſet, inacceſſible de toutes parts, excepté par un ſeul ſentier, ſi étroit, que deux hommes n'y pouvoient paſſer de front. Il le nomma Éthelingey, ou l'île des Nobles; & elle a toujours retenu depuis le nom d'île d'Athelney. Là, ſur deux acres de terre ſolide il bâtit un Fort & vécut près d'un an lui & ſa petite troupe des dépouilles de ſes ennemis. Il fondoit à l'improviſte ſur les Danois, qui s'approchoient de ſa retraite, & y rentroit comme inviſible: ils ne pouvoient deviner d'où ſortoit ce brigand redoutable. Ce brigand étoit un Roi plein d'humanité, partageant le ſeul pain qui lui reſtoit avec un mendiant que le haſard conduiſit près de ſon Fort, ſans même être certain que ſes compagnons rapportaſſent une autre ſubſiſtance de leurs excurſions dans un païs ravagé.

Ses Sujets commençoient à se lasser du joug Danois. Un Seigneur du Dévonshire fait un effort vigoureux. Il surprend avec ses Vassaux un Corps de ces barbares, les bat, tue leur Chef, & enlève leur *Reafen*, étendard enchanté, portant la figure d'un corbeau, brodé par les trois sœurs des deux Chefs Hinguar & Hubba, chargé d'emblêmes magiques, & présageant par les différentes manières dont il flottoit dans l'air, le bon ou le mauvais succès de leurs entreprises. A cette nouvelle Alfred conçut qu'il étoit tems de reparoître sur la scène; mais aussi prudent, qu'il étoit intrépide; il voulut assurer son succès. Il sort de sa retraite, se déguise en joueur de harpe, pénètre dans le camp des Danois, les amuse, leur plaît au point qu'il est introduit dans la tente de leur Prince Gothrun, & observe pendant plusieurs jours leur négligence & leur sécurité. Alors assuré de les vaincre, il assigne un rendez-vous aux principaux de ses Sujets. Une foule de braves Soldats se rendent sans bruit au lieu indiqué près de la forêt de Selwood, & revoyent avec transport le Monarque adoré, qu'ils avoient cru mort. Alfred les mène aussi-tôt à l'ennemi, & attaque leur camp par l'endroit qu'il avoit reconnu le plus foible: les Danois étonnés de voir une armée d'Anglois, & Alfred à leur tête, oublient dans leur terreur la supériorité de leur nombre, résistent foiblement, se laissent égorger, ou prennent la fuite. Les restes de leur armée avec leur Prince se retirent dans un camp fortifié, où Alfred les poursuit, les assiége, & les force à implorer sa clémence. Ce généreux Vainqueur leur accorde la vie, & entreprend de changer ces féroces ennemis en Sujets & en Alliés fidèles & tranquilles. Il leur offre un établissement dans l'Est-Anglie & le Northumberland, les exhorte à quitter le pillage pour l'Agriculture, & à défendre ces nouvelles possessions contre les nouveaux Pirates que le Nord pourroit vomir de son sein. Il n'exigea d'eux d'autre

condition, que celle de faire un même peuple avec les Anglois, en embrassant la même Religion. Gothrun & son armée acceptèrent, & reçurent le Baptême. Alfred fut le parrein de Gothrun & l'adopta pour son fils sous le nom d'Athelstan.

Les vues de sa sage politique furent à-peu-près remplies. Les Danois se civilisèrent & vécurent heureux & paisibles dans l'Est-Anglie, la Mercie & autres établissemens. Les plus turbulens suivirent le fameux Hastings, dans la France, (en 880), revinrent ensuite en Angleterre, où ils ne firent que se montrer comme le célèbre Rollon, qui, quelques années auparavant, trouva plus facile de repasser la Mer pour conquérir la Normandie.

Alfred mit à profit ces années de tranquillité pour remédier aux maux passés & garantir son Royaume de nouveaux malheurs. Il n'épargna rien pour naturaliser les nouveaux habitans & les confondre insensiblement avec ses anciens Sujets. Il établit entr'eux l'égalité, les soumit aux mêmes Loix, aux mêmes peines, sans aucune distinction.

Tout prend une nouvelle face sous l'administration de ce grand Roi, qui a été à juste titre appellé le Fondateur & le Père de la Monarchie Angloise. Les Villes détruites sont rebâties. Londres sort de ses ruines, érigée en Capitale du Royaume. Une chaîne de fortifications le défend contre les nouvelles incursions des Pirates du Nord. Une milice régulière & nombreuse, distribuée dans tout le pays, fait face de tous côtés à leurs entreprises. Quiconque est en état de porter les armes, est enrôlé & doit à son tour ou cultiver ou défendre sa Patrie. Tout le Royaume ne formait qu'une grande garnison & présentoit par-tout de petites armées toujours prêtes à agir. Alfred sentit la nécessité d'opposer une marine à un ennemi maritime. Il inventa une sorte de galère à rames qui surpassoit en vîtesse celle des Danois. Cent vingt de ces vaisseaux

nettoyèrent toutes les côtes de ces petites flottes de Corsaires, vaincus ou détruits sur leur propre élément. Il exerça son Peuple à la Navigation, protégea le commerce & ouvrit dès-lors à ses vaisseaux la route des Indes, dont les perles ornèrent sa Couronne. Ami des Arts & des Lettres qu'il cultivoit lui-même avec succès, il fortifia son Peuple en l'éclairant. Il fonda dans Oxford cette Université si célèbre. Une partie de ses Finances étoit assignée aux besoins de l'État, l'autre à ses bienfaits. Son tems étoit aussi distribué en trois portions. Il donnoit la premiere aux affaires de son Royaume, la seconde à l'étude & à ses pieux exercices, le reste aux besoins de la Nature. L'Art de l'Horlogerie n'étoit pas né : son génie y suppléoit, & des flambeaux d'égale longueur mesuroient à ses yeux la succession de ses heures & de ses travaux.

Un nouvel orage vint les interrompre. Le fameux Hastings, (en 893.) quitte la France qu'il avoit désolée, & fond sur l'Angleterre avec 350 vaisseaux. Les Danois d'Est-Anglie & de Northumberland, restés sans Chefs par la mort de leurs Rois, s'unissent à leurs compatriotes, & se révoltent contre Alfred. Alfred rassemble l'élite de ses Troupes, détruit tous les Partis errans de ces Pyrates, & les force à se retirer dans leurs Forts, & à y consumer le butin qu'ils avoient pillé sur la France. Il poursuit une autre armée de Danois, les bat, & les force à fuir sur leurs vaisseaux. Pendant qu'il triomphe dans le Comté de Sussex, une autre armée qu'il avoit laissée à Londres, secondée des Habitans, attaque Hastings dans ses retranchemens, & lui enlève sa famille & ses deux fils : des Soldats les conduisent à leur Roi. Alfred épargne généreusement les Captifs, & rend la femme à son mari, & les enfans à leur père. Hastings bloqué dans Bultington, & réduit à l'extrémité, fait un effort désespéré, pénètre l'armée Angloise aux dépens d'un grand nombre

des

des ſiens, & ſe ſauve en Eſt-Anglie. Il rallie ſes Danois ſur les frontières de la Mercie, & élève ſur la Ley deux Fortereſſes pour couvrir ſes vaiſſeaux. Alfred fait détourner le cours de la rivière, met leur flotte à ſec, & fait pendre les priſonniers, comme des ennemis du genre humain. Les Danois épouvantés abandonnèrent leur Fort, & après trois années de carnage, de famine & de maux de toute eſpèce, ſe jettent dans quelques vaiſſeaux qu'ils s'étoient procurés, & repaſſent en Normandie. Les rebelles d'Eſt-Anglie & du Northumberland rentrèrent dans le devoir; mais au lieu de les laiſſer ſous le Gouvernement d'un Roi dépendant, il ſe chargea lui-même de l'adminiſtration de ces deux Provinces. Alfred tranquille, triomphant, dépoſa les armes pour travailler à affermir le bonheur de ſon Peuple, qui fut toujours fondé ſur le maintien des Loix & de la Juſtice, & ſur l'encouragement des Arts & des Sciences.

Ce qu'on a pu ſaiſir des traits de ce grand caractère dans cette eſquiſſe rapide, ſuffiroit pour juſtifier le nom de Grand que lui a donné l'Hiſtoire. Mais ce n'eſt encore que la moitié de ſa gloire, & le Légiſlateur eſt encore plus étonnant que le Héros, quand l'on conſidère & le ſiècle où il vêcut, & la Nation qu'il avoit à gouverner. Nous ne ferons que parcourir & citer les principales Inſtitutions ſorties de ſa profonde ſageſſe, & de ſa vertueuſe politique.

La guerre avoit ceſſé : mais tous les déſordres reſtoient. Le Royaume n'étoit qu'un champ ravagé, qui ne pouvoit nourrir ſes Habitans. La reſſource la plus prompte & la plus facile étoit la rapine & le pillage. Une foule de Danois épars continuoient leurs brigandages particuliers. Les Anglois dépouillés par eux, dépouillèrent à leur tour leurs voiſins. L'injuſtice & le crime étoient devenus les moyens de ſubſiſtance. Pour couper le mal dans la racine & rétablir l'ordre &

la juſtice, Alfred diviſe l'Angleterre en Comtés, chaque Comté en *Hundreds* ou centaines de Maiſons : les Hundreds en *Tythings*, ou Dixaines. Il falloit être claſſé dans ces petites tribus ; & l'on ne pouvoit changer de demeure ſans un certificat de ſon Chef. Il rendit chaque diviſion reſponſable de la conduite des ſubdiviſions qui lui étoient ſubordonnées : chaque père de famille répondoit de ſes enfans, de ſes eſclaves, & même de ſes hôtes. La juſtice montoit & deſcendoit par ces degrés. Dans les cas d'appels, ou de cauſes importantes, les Hundreds s'aſſembloient; douze Francs-Tenanciers étoient choiſis pour donner leur avis : &, apres avoir prêté ſerment, ils examinoient le crime de l'accuſé : origine des Jurés, qui doivent être nommés au nombre de vingt-quatre, dont l'accuſé en peut recuſer douze. De ces douze un ſeul ſuffit pour abſoudre : tous doivent réunir leurs ſuffrages pour condamner : admirable Loi, ſauve-garde de l'innocence, & ſouverainement juſte, puiſque la ſociété & le pouvoir ont mille moyens pour ſe garantir du coupable échappé à la punition, & qu'ils n'en ont aucun pour rendre la vie à l'innocent injuſtement égorgé ! Cette inſtitution ſeule feroit bénir la mémoire d'Alfred. Il jugea d'abord lui-même tous les appels qu'on lui adreſſoit des Provinces; enſuite il punit ſévèrement l'ignorance ou les prévarications des Juges, & les força de s'inſtruire & d'être juſtes ; choiſit les hommes lettrés, & ſubſtitua l'homme éclairé au noble ignorant. Il fit un corps de Loix, que ſans doute il ne créa pas toutes ; & qui n'étoient en partie que les anciennes Loix & Coutumes, perfectionnées par ſes lumières. Ce Code s'eſt perdu : mais il a été la ſource du Droit commun de l'Angleterre, & par tout le génie de ce grand homme vit & reſpire encore dans le Gouvernement Anglois. La grande Cour, ou les États, s'aſſembloient deux fois l'an ; & ſous les ordres du Roi réformoit les abus de l'adminiſtration civile & de la diſcipline

militaire. L'*Alderman* réunissoit auparavant ces deux pouvoirs. Alfred les divisa en créant dans chaque Comté un *Schériff*, qui étoit chargé du soin de percevoir les impôts, du maintien des droits de la Couronne, & qui renfermoit le pouvoir de l'Alderman ou Comte dans de justes bornes. En peu d'années un seul homme changea cette Nation de brigands en un peuple de citoyens soumis aux Loix : la police du Royaume étoit si exacte, qu'on dit qu'Alfred suspendoit des bracelets d'or aux arbres sur les grands chemins, sans qu'aucun osât y toucher. Au milieu de ces institutions rigoureuses, nécessitées par les circonstances, il eut toujours le plus grand respect pour la liberté de son Peuple ; il établit la faculté de donner caution, pour éviter les emprisonnemens injustes : son testament portoit qu'il étoit juste qu'un Anglois fût aussi libre que ses pensées.

Il avoit trouvé sa Nation barbare, ignorante & superstitieuse : pas un homme, dit-il lui-même, dans tout son Royaume qui pût entendre l'Auteur Latin le plus facile. Tout s'éclaira par ses soins & par son exemple. Il donna les bénéfices & les emplois à l'homme lettré, & en écarta l'ignorance orgueilleuse. Il appella les Savans Étrangers, les Artisans & les Ouvriers des Manufactures. Il inventa lui-même l'Art de bâtir en brique, & de substituer cette matière durable au bois combustible. Toutes ses études avoient pour objet l'instruction de ses Sujets : il composoit pour eux des Poésies, des Apologues, de courtes Histoires, & dans un de ses Ouvrages qu'il écrivit sur la fin de son règne, il s'applaudit lui-même du progrès des Arts & des lumières dans sa Nation.

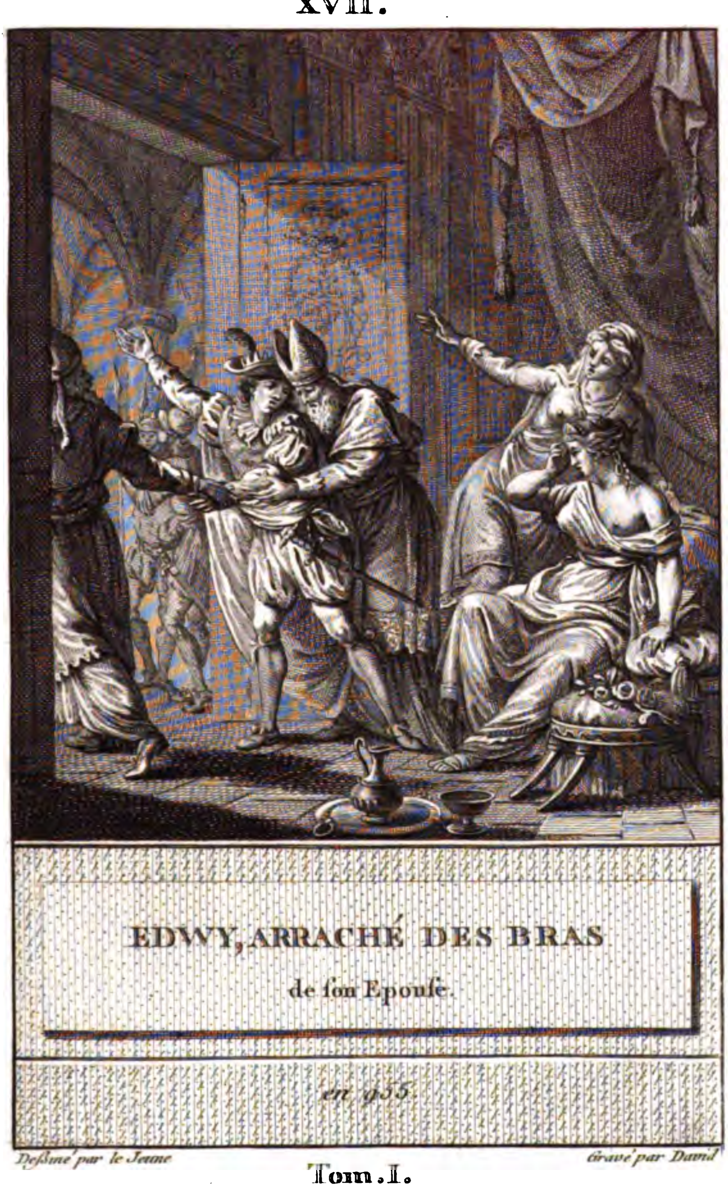
Voilà une partie de ce que fit Alfred, après avoir livré cinquante-six batailles ; & il mourut à 52 ans (en 901) ! Est-il besoin de parler des regrets de son peuple ?

EDWY, ARRACHÉ DES BRAS *de son épouse* (en 955).

LA Russie seroit retombée dans la barbarie, si Pierre-le-Grand n'avoit eu des successeurs aussi grands que lui, & si Catherine II n'étoit venue achever & consolider son ouvrage. Ce bonheur manqua à l'Angleterre. L'édifice élevé si rapidement par Alfred-le-Grand, trop vaste pour être bien affermi en si peu de tems, s'écroula en partie après sa mort. Édouard, surnommé *l'Ancien*, parce qu'il fut le premier de ce nom, ne fut cependant pas tout-à-fait indigne de son père. Mais il ne fut que Guerrier, & rentra dans la classe commune des héros de son tems & de sa Nation. Plein de courage & d'activité, il sçut combattre & vaincre, réduire son frère qui lui disputoit la Couronne, contenir ou dissiper les Danois, dont les mœurs & l'esprit n'avoient point changé, toujours prêts à exciter des troubles ou à en profiter; il soumit les Provinces rebelles, & se fit craindre jusqu'en Écosse. Son règne se passa à rendre ravages pour ravages, & meurtres pour meurtres. Encore faut-il partager sa gloire militaire entre lui & une sœur, Ethelflida, veuve du Comte de Mercie, Princesse née avec les talens & les inclinations d'un autre sexe. Ayant manqué de périr victime de sa première couche, elle refusa tout commerce avec son mari, pour s'occuper toute entière du Gouvernement. Elle livra plusieurs combats pour son frère, qu'elle seconda constamment de son courage & de sa prudence, & mérita par ses exploits & ses mâles penchans d'être nommée le *Roi Éthelflida*.

Édouard mourut en 925, & la Couronne tomba à Athelstan, son fils naturel, alors âgé de 30 ans. Il avoit été armé Chevalier

XVII.



EDWY, ARRACHÉ DES BRAS
de son Epouse.

en 955.

Tom. I.

dans ſon enfance par Alfred, dont il retraça quelques traits. Son règne offre à-peu-près le même tableau que le précédent; mais avec plus d'éclat & de vues. Les Danois furent ſans ceſſe révoltés, & battus, toujours perfides & toujours punis. Conſtantin, Roi d'Écoſſe, toujours ſon ennemi, ou l'allié de ſes ennemis, fut forcé de céder pluſieurs fois, & périt enfin dans une bataille générale & déciſive, avec ſix Rois d'Irlande. L'élection d'Édouard avoit été ſuivie d'une conſpiration en faveur de ſon frère Edwin. L'Auteur, nommé Alfred, fut découvert, ſans pouvoir être convaincu. Il offre d'aller à Rome ſe purger par ſerment devant le Pape. Il meurt en le prononçant, & ſa mort, qui fut peut-être un crime politique, paſſa pour une punition du Ciel: Athelſtan confiſqua ſes biens, qu'il donna à un Monaſtère. Mais Edwin offroit toujours à ſes yeux un Compétiteur dangereux. Il fut aiſé à un Courtiſan perfide d'empoiſonner le cœur du Roi, & de lui faire croire ſon frère complice de la Conjuration dont il avoit été l'objet ou le prétexte. Athelſtan perſuadé par ſes craintes, fait expoſer ſon frère dans une barque, ſans voiles & ſans vivres, accompagné d'un ſeul eſclave. Le malheureux Edwin au déſeſpoir, ſe précipite dans les flots. Dès que le crime eſt commis, le remord naît & la pitié ſuccède. Athelſtan chagrin & troublé, déteſta le traître qui l'avoit pouſſé à ce fratricide. Un jour ce lâche courtiſan fit un faux pas en lui préſentant la coupe, & s'affermiſſant ſur l'autre pied; « voyez, dit-il, comme un » frère ſoutient l'autre ». Athelſtan indigné de ce reproche ou de cette raillerie, le fit ſacrifier à l'inſtant aux mânes d'Edwin, & bâtit enſuite des Monaſtères en expiation de ſa vengeance. D'ailleurs, il fut juſte: c'eſt lui qui fit les deux ſtatuts, dont nous avons parlé, qui accordoient la Nobleſſe au courage du Navigateur de long cours, & au Laboureur enrichi par ſon induſtrie. Il aima les Lettres, & fit traduire la Bible en Saxon.

Il mourut en 942 dans la paix, qui étoit le fruit de ſes victoires.

Edmond, ſon frère, ne fit que paſſer ſur le trône. Il eut à combattre, comme ſes Prédéceſſeurs, les Danois du Northumberland, & l'infatigable Anlaf, toujours à la tête des révoltés. Il fut le premier qui punit de mort le vol, & ſa deſtinée étoit de périr des mains d'un voleur. Un inſigne brigand, nommé *Leoff*, banni par lui du Royaume, eut l'audace de s'aſſeoir à ſa table dans un feſtin. Edmond lui ordonne de ſortir de ſa préſence. Le ſcélérat réſiſte : Edmond furieux ſe lève, s'élance ſur lui, & le terraſſe. Leoff renverſé tire un poignard, & en perce le Roi, qui expire ſur le champ (en 946).

Édred ſon frère lui ſuccède, au lieu de ſes deux fils en bas âge. Il fut le premier qui s'intitula *Roi de la Grande Bretagne* : Prince dévot, dont la foibleſſe fonda le crédit & l'autorité de Dunſtan, qui joua un ſi grand rôle ſous quatre règnes ſucceſſifs. Miniſtre habile, homme pieux & auſtère, Prélat zelé, & grand Réformateur des abus & des mœurs Eccléſiaſtiques, ſi on le juge ſur le témoignage de ſes Panégyriſtes intéreſſés ou prévenus; caractère violent, ambitieux, fanatique & dur; s'il étoit permis à l'Hiſtoire de le dépouiller du manteau ſacré de la Religion; excuſable peut-être par ſes intentions, & par la groſſièreté de ſon ſiècle; mais dont le zèle & ſes excès auroient été déplacés & punis dans un autre. La ſolitude ne fut pour lui qu'un chemin ſouterrein pour arriver plus vîte & plus ſûrement aux Grandeurs : voyant que le début de ſa jeuneſſe à la Cour d'Edmond avoit été malheureux, & qu'il étoit diffamé par ſes mœurs, le regret d'une vertu infructueuſe ou le dépit d'une ambition fruſtrée l'enfonça dans la retraite.

Il ſe bâtit une cellule plus étroite que ſon corps, & mit

ſes membres à la gêne dans ce cachot volontaire. Il s'y livra à toutes les auſtérités les plus outrées. Bientôt il s'acquît la réputation de Sainteté, & une renommée de miracles, trop abſurdes pour n'être pas retranchés de l'Hiſtoire ; dès-lors l'opinion conſacra toutes ſes démarches. Maître des eſprits, il quitta ſa cellule & revint près du trône diriger la conſcience du foible Edred, lui adminiſtrer la diſcipline & diſpoſer de ſes finances. Il commença par réformer la vie monaſtique. Le célibat n'étoit pas encore un vœu rigoureux pour les Religieux. Pluſieurs vivoient mariés ſans en être plus réglés. Cependant l'Ordre de Saint-Benoît répandu dans le midi de l'Europe, faiſoit profeſſion de chaſteté, & cette vertu la plus difficile pour le peuple, étoit à ſes yeux le plus grand ſacrifice qu'on pût faire à la Religion.

Les Religieux Anglois, réformés par Dunſtan, adoptèrent cette perfection du Chriſtianiſme, ſi propre à leur attirer la vénération des peuples. Ils l'euſſent méritée ſans doute, s'ils euſſent pratiqué cette vertu dans le ſilence, & qu'ils l'euſſent ornée d'une charité indulgente pour leurs frères. Mais on eût dit qu'ils ne l'avoient embraſſée qu'en haine du Clergé ſéculier, & pour s'en faire un titre d'accuſation de ſa vie licentieuſe, & un moyen de le dépouiller de ſes poſſeſſions; tant leur déchaînement fut public & violent ! Le Clergé, dépravé dans ſes mœurs, mais puiſſant & riche, leur rendit haine pour haine, injure pour injure; & cette guerre, en quelque ſorte ſacrée, troubla le Royaume, & ébranla le trône. Les Moines triomphèrent, tant que Dunſtan régna ſur Edred : Edwy, ſon ſucceſſeur & ſon neveu, jeune Prince de ſeize ans, d'une figure aimable, d'un cœur ſenſible, qui promettoit des vertus, faute d'avoir connu les excès du zèle & la violence de la ſuperſtition, n'eut qu'un règne court & malheureux. Le jeune Roi épris de la beauté d'une Princeſſe

nommée Elguive, n'écoute que ſon amour, & l'épouſe, quoique ſa parente à un des degrés prohibés par les canons, & malgré l'avis de ſes plus ſages Conſeillers. Cette imprudence cauſa tous ſes malheurs. Les Moines, qui ne le trouvèrent pas favorable à leurs projets d'aggrandiſſement, déclamèrent vivement contre cette union & aigrirent les eſprits. Irrité de leurs clameurs, il ne ſe montra pas diſpoſé à leur abandonner le Clergé ſéculier & ſes poſſeſſions ; mais bientôt il ſe repentit d'avoir provoqué de ſi dangereux ennemis. « Le jour de ſon couronnement, au milieu de la joie & de l'ivreſſe d'un feſtin Saxon, Edwy cédant à l'attrait de plus doux plaiſirs, ſe déroba de la ſalle des convives, & courut dans l'appartement de la Princeſſe qu'il aimoit, & qui étoit ſeule avec ſa mère. Dunſtan ſoupçonna le motif de ſa retraite, & ſecondé d'Odon, Archevêque de Cantorbéry, ils forcèrent tous deux l'appartement où Edwy étoit renfermé, l'accablèrent d'outrages, lui & ſa femme, l'arrachèrent de ſes bras, & le rentraînèrent de force dans la ſalle du feſtin. » Le jeune Roi, indigné au fond du cœur, diſſimula d'abord ; mais excité par ſon reſſentiment, encouragé par quelques Seigneurs de ſa Cour, qui ſupportoient impatiemment les hauteurs de Dunſtan, il ſe détermina à lui demander compte des tréſors du feu Roi. Dunſtan répondit qu'il les avoit employés en œuvres pies. Edwy prit cette réponſe pour un aveu de malverſation, & le bannit de ſon Royaume. Dunſtan ſe retira dans un Monaſtère de Flandres, où il attendit des tems plus favorables. Mais les Moines irrités de ſon exil déclamèrent contre ſa punition, traitèrent le Roi de débauché & d'impie, & ſoulevèrent contre lui ſes Sujets; le Roi ſe vit forcé d'opter entre le trône & ſa femme, qui fut livrée comme une proſtituée à la Juſtice, ou plutôt à la fureur

Eccléſiaſtique,

Eccléſiaſtique. L'Archevêque envoya des ſoldats arracher cette malheureuſe Reine de ſon Palais, lui fit brûler le viſage avec un fer chaud, & la fit reléguer en Irlande. Edwy, trop foible pour réſiſter, fut obligé de conſentir à ſon divorce, dont l'Archevêque Odon prononça la ſentence ; mais leurs cœurs étoient inſéparables. Cette infortunée Princeſſe, auſſitôt que le tems eut guéri ſes plaies, & fait refleurir encore ſa beauté, revoloit, pleine de courage & d'amour, vers l'époux chéri qu'elle n'avoit ceſſé de regarder comme légitime ; mais elle n'évita point la vigilance du Prélat inhumain. Elle fut arrêtée en chemin par ſes émiſſaires : on lui coupa les jarrets, & elle expira quelques jours après à Gloceſter dans des tourmens affreux. Un peuple aveuglé & prévenu, au lieu de crier vengeance, cria juſtice ; ſe révolta contre ſon Souverain ; s'unit aux Danois du Northumberland, appellés par Odon ; élut Edgar, jeune frère d'Edwy, âgé de treize ans, le mit en poſſeſſion de la moitié du Royaume, & chaſſa Edwy dans les provinces méridionales. Dunſtan, toujours prêt à quitter ſa retraite pour la Cour, reparut à celle de l'uſurpateur, occupa ſucceſſivement pluſieurs Siéges, & ſuccéda par la force au fougueux Odon dans l'Archevêché de Cantorbéry ; tandis que le malheureux Edwy, excommunié, & victime du fanatiſme, périt de chagrin & de langueur au bout de deux années. La vengeance des Moines le pourſuivit juſqu'aux Enfers, en débitant ſur le ſort de ſon ame des contes ridicules.



EDGAR TROMPÉ PAR SON FAVORI (en 965.)

EDGAR ſe fit pardonner ſon uſurpation par ſes talens pour gouverner, & ſon règne eſt un des plus fortunés dont ait joui l'ancienne Angleterre. Il ſçut écarter la guerre en ſe tenant toujours prêt à la faire, & fut ſurnommé le *Pacifique*, le plus beau titre d'un Roi, ſi ſa grandeur doit ſe meſurer ſur le bonheur de ſon peuple. Des armées bien diſciplinées, & diſtribuées dans l'étendue de ſes États, une flotte toujours en activité, prévenoient les révoltes domeſtiques & les invaſions étrangères. Deux fléaux opprimoient ſon peuple : les loups, qui deſcendoient des montagnes de Galles & ravageoient les troupeaux, & les Magiſtrats corrompus ou ignorans. En moins de trois ans il parvint à exterminer ces animaux & à détruire leur eſpèce, qui n'a pas reparu dans l'île. Il voyagea dans ſon Royaume, punit par des amendes les Juges ignorans, deſtitua les prévaricateurs, répara leurs injuſtices, & fit en perſonne une guerre utile & glorieuſe aux vices & aux abus. Éclairé par la faute & les malheurs d'Edwy, il ſe déclara en faveur des Moines. Il leur devoit ſon élévation, & il ne fut point ingrat : il partagea avec eux l'adminiſtration des affaires. Dunſtan, tout puiſſant à ſa Cour, exécuta ſes projets de réforme & d'invaſion ſur le Clergé ſéculier, qui fut chaſſé des Égliſes & des Couvents de ſa Juriſdiction. On voyoit Edgar lui-même à la tête des Synodes, déclamer violemment contre leurs mœurs ſcandaleuſes, leurs mariages déclarés, le retréciſſement de leur tonſure, & exhorter Dunſtan à les dépoſſéder, à les perſécuter. Par cette politique, il régna paiſible ; mais il laiſſa à ſes ſucceſſeurs des ſemences

XVIII.


EDGAR TROMPÉ
par son favori.
en 963.
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. I.

de trouble & de calamités, en établiſſant ainſi ſur ſon trône la puiſſance monacale. Ce zèle pour la réforme, ſi vanté par le parti qui en profitoit, n'étoit pas une vertu chez lui. Il ſacrifioit ainſi le Clergé aux Moines, pour acheter leur ſilence & le droit de ſe livrer ſans péril à ſes paſſions déréglées. Pluſieurs traits ſcandaleux de ſa vie diffament ſa réputation de ſainteté. Il enleva & profana une Religieuſe. Paſſant un jour près de la maiſon d'un Noble, il fut épris de la beauté de ſa fille, & comme il ne perdoit pas le tems en ſoins de plaire, il oſa demander à la mère le déshonneur de ſon enfant. La mère qui connoiſſoit la fougue de ſes paſſions, promit ſa fille pour la ſauver, & ſubſtitua dans la nuit une de ſes femmes dans le lit du Roi. Edgar, ſatisfait de ſes jouiſſances, la força d'attendre le jour, qui lui montra ſa mépriſe. Mais content de ſes charmes, il laiſſa à la ſuivante la place qu'elle avoit uſurpée dans ſon cœur. Etflida reſta ſa maitreſſe juſqu'à ſon mariage, fruit d'un autre crime, dont les circonſtances ſont ſingulières.

Elfride étoit la fille & l'héritière du Comte de Devon. Elle n'avoit jamais paru à la Cour : mais la renommée de ſa beauté étoit parvenue juſqu'au Roi. Edgar réſolut auſſi-tôt d'en faire ſon épouſe, ſi ſes charmes méritoient leur réputation. Il charge Athelwold ſon favori d'aller s'en aſſurer par ſes yeux, en viſitant le père, ſous quelque prétexte. Athelwold voit Elfride, & conçoit auſſi-tôt une violente paſſion pour elle, & l'inſenſé projet de l'enlever à ſon maître. A ſon retour, il lui fait un rapport infidèle, qui la fait oublier du Roi. Quelque tems après, il lui inſinue que, ſi la beauté d'Elfride n'étoit pas digne d'un Monarque, ſa fortune accommoderoit fort un Sujet, & qu'il trouvoit ſa dot plus belle que ſa perſonne. Le Roi, déſintéreſſé pour lui-même, ne demanda pas mieux que d'obliger ſon favori, & le mariage

fut bientôt conclu. Le nouvel époux tint ſa femme cachée dans la Province, & ſe flatta que ſa rare beauté reſteroit un ſecret. Mais ou le bruit public, ou quelque ennemi éclaira le Roi ſur ſa perfidie. Edgar indigné, diſſimule, & propoſe à Athelwold un voyage dans ſes terres; voulant connoître ſa fortune & ſon épouſe. Le favori, qui ne put refuſer ce fatal honneur, ſous prétexte de préparer tout pour recevoir ſon Roi, prend les devans. Il arrive, annonce cette redoutable viſite à ſa femme, lui révèle ſon menſonge & la conjure au nom de ſon propre honneur & de la vie de ſon époux, d'employer tous ſes efforts pour déparer ſes attraits, & s'enlaidir, s'il étoit poſſible, aux yeux du Souverain. Ce ſacrifice, difficile même pour une épouſe tendre & généreuſe, ne fut pas goûté d'une femme ambitieuſe, qui ne pardonna pas à ſon mari de l'avoir privée d'un trône. Elle parut devant le Roi dans tout l'éclat de ſes charmes & de ſa parure, & étala à ſes yeux toutes ſes graces & tout l'art de la coquetterie. Edgar, ébloui & furieux, lance un regard ſur Athelwold troublé, & jure ſa mort dans ſon cœur. Le ſoir, dans une partie de chaſſe, il écarte Athelwold dans la forêt, & le poignarde ſans témoin : bientôt après, il épouſe la belle veuve, qui ne s'informa pas du meurtrier de ſon mari.

Ces crimes doivent déplacer Edgar du rang des Saints; mais ils ſont en quelque ſorte couverts par ſes grandes qualités pour le Gouvernement, & par un règne heureux & trop court. Il mourut à l'âge de 33 ans, laiſſant un fils du premier lit, nommé Édouard, & un autre, qu'il avoit eu d'Elfride.



DUNSTAN SACRE ÉDOUARD (en 975.)

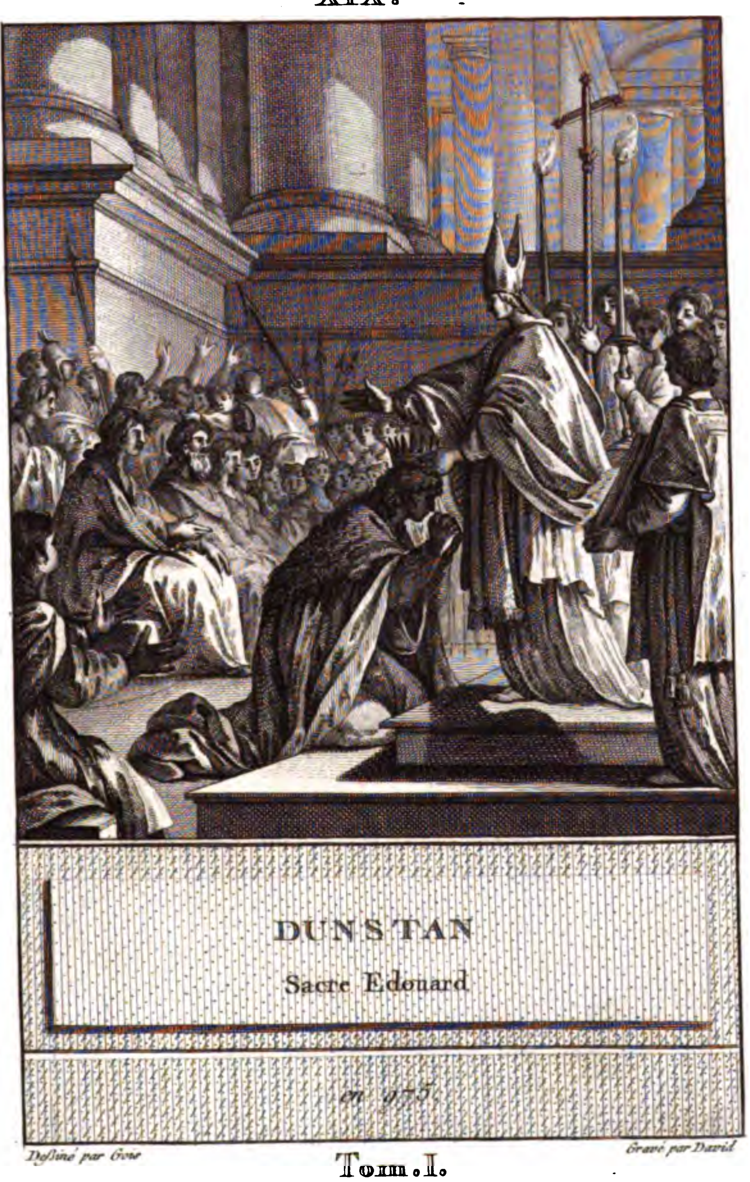
ON a déja vû paſſer trois Rois ; & Dunſtan règne encore. Décoré du titre & des pouvoirs de Légat du Saint Siége, ce fut encore lui qui porta ſur le trône Édouard, âgé de quinze ans. Cette Elfride, qui, pour y arriver auroit paſſé ſur le cadavre de ſon époux, n'étoit pas diſpoſée à le céder au fils d'une première femme. Elle vouloit y placer le ſien, âgé de ſept ans, pour dominer ſous ſon nom. Elle s'étoit formé un parti qui ſoutenoit ſes prétentions, & qui attaquoit le premier mariage d'Edgar. On oppoſoit le teſtament du Roi, qui avoit nommé Édouard pour ſon ſucceſſeur, & la préférence naturelle que méritoit ſon âge ſur un enfant. La Nobleſſe craignoit d'ailleurs l'humeur impérieuſe d'Elfride. • Dunſtan à qui ſa • réputation de Sainteté permettoit de tout oſer, & déja en • poſſeſſion de l'eſprit du jeune Édouard, trouva ſon inté• rêt dans le parti le plus juſte. Il agit dans ſon caractère, • qui étoit de trancher les difficultés par un coup hardi & • déciſif. Il emmène le jeune Prince à Kingſton, le ſacre & • le couronne ; tout le Royaume ſe ſoumit ſans oppoſition, • & la diſpute fut terminée. • Elfride alla cacher ſon reſſentiment dans le Château de *Corſe*, toute prête au crime, ſi un crime peut la venger. Le jeune Édouard n'avoit point hérité des paſſions de ſon père. Il étoit plein d'innocence, du caractère le plus aimable & le plus doux, & ſoumis par ſa piété aux conſeils de Dunſtan, qui pourſuivoit ſans relâche ſa réforme, & ne ceſſoit de perſécuter le Clergé ſéculier. Mais c'étoit toujours un corps puiſſant, & qui luttoit ſouvent, à forces égales, avec le Miniſtre. Les Grands de la Nation, quoique

dominés par l'esprit général, & par la prévention des peuples, voyoient à regret la puissance monacale s'aggrandir à cet excès. Tout le Royaume étoit divisé en deux factions. Pour décider la question, on assembla, on multiplia les Synodes. Les Moines, pour l'emporter dans les assemblées, eurent recours aux miracles. Dunstan eut à propos des révélations du Ciel, qui se déclaroit pour eux; il fit sortir d'un Crucifix une voix menaçante: & il eut le rare bonheur, un jour que le plancher de la salle croula & écrasa nombre des assistans, de rester seul assis & soutenu sur une poutre solide, au milieu de la ruine commune. On remarqua que le Roi ne se trouvoit pas à cette assemblée, & l'on prétendit que Dunstan l'en avoit empêché. Quoi qu'il en soit, il étoit dangereux de résister à de pareilles preuves; & les Moines triomphoient.

MORT TRAGIQUE D'ÉDOUARD (en 979).

LE règne d'Édouard ne dura que quatre ans, & n'eut rien de mémorable que sa mort funeste. Son cœur bon & sans défiance n'avoit conservé aucun ressentiment contre sa belle-mère, qui avoit voulu lui enlever la Couronne. Il lui donna toujours des marques du respect le plus sincère, & à son jeune frère Éthelred des preuves de la plus grande tendresse. Un jour qu'il chassoit dans une forêt du Comté de Dorset, se trouvant auprès du Château où résidoit Elfride, il ne manqua pas cette occasion de la voir, & s'y rendit sans aucune suite. « En remontant à cheval il demanda quelque « rafraîchissement: tandis qu'il portoit la coupe à ses lévres, « un des gens d'Elfride le poignarda par derrière. Le Roi se « sentant frappé, donna de l'éperon à son cheval, qui l'emporta:

XIX.



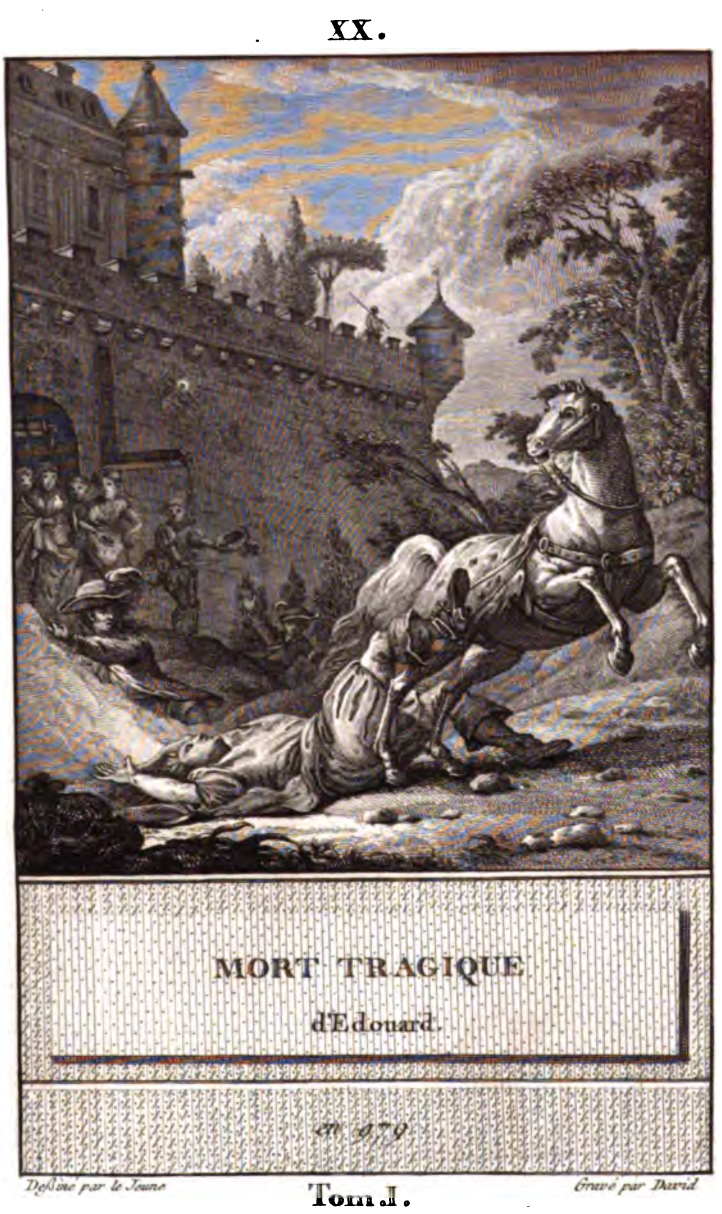
DUNSTAN
Sacre Edouard

en 975.

Dessiné par Gois — *Gravé par David*

Tom. I.

XX.


MORT TRAGIQUE
d'Edouard.
en 979
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. I.

« mais bientôt perdant son sang & ses forces, il s'évanouit, « tomba de sa selle ; & son pied restant engagé dans l'étrier, « son cheval le traîna renversé, & battant de sa tête la pous- « sière & les pierres ; tant qu'à la fin il expira misérablement. L'horrible Elfride avoit envoyé ses gens s'assurer du succès de sa lâche trahison. Ils le trouvèrent mort & défiguré, & le jettèrent dans un puits, où il fut retrouvé, & transféré depuis dans le Monastère de Shaftesbury. Le crime d'Elfride inspira tant d'horreur, & la mort funeste de ce jeune Roi, si bon, si aimable, tant de pitié, qu'on lui donna le titre de *Martyr*, & que le peuple voulut que sa tombe fît des miracles. Elfride ayant enfin obtenu le but de son ambition, & assuré la Couronne à son fils, bâtit deux Monastères, & se renferma dans l'un, pour y faire pénitence; mais cette expiation si méritoire alors, fut sans fruit pour elle : & son hypocrisie ou ses remords ne firent point oublier ni pardonner son exécrable forfait. Dunstan, dit-on, offrit la Couronne à une fille naturelle d'Edgar, Abbesse de Wilton. Épouvantée du sort de son frère, elle refusa les offres du Prélat, qui fut forcé de couronner & de sacrer à Kingston le jeune Ethelred, âgé de douze ans. Il monta sur le trône en pleurant la mort de son frère, dont il étoit innocent; mais ce ne fut guères que pour y expier le crime de sa mère, par un règne malheureux.



MASSACRE DES DANOIS (en 1002).

DEPUIS près de ſoixante ans les Eſſaims du Nord ne venoient plus fondre ſur l'Angleterre. Les Danois trouvant l'île toujours armée contre leurs inſultes, ſous une ſuite de Rois guerriers & prévoyans, cherchoient ailleurs des établiſſemens plus faciles. Rollon, petit Prince du Dannemark, au lieu de ſe venger de la perfidie du Roi Danois qui l'avoit dépouillé, vint menacer l'Angleterre, à la tête d'un corps d'Aventuriers du Nord, qu'il avoit raſſemblés. Mais Alfred régnoit alors. Rollon tourna ſes armes contre la France, & ravagea ſes Provinces maritimes, pendant deux règnes conſécutifs. Charles-le-Simple, hors d'état de ſe défendre contre ce Pirate guerrier, fut obligé à la fin de céder, comme avoit fait Alfred, un établiſſement aux Danois dans une des Provinces déſolées par leurs invaſions ſans ceſſe renouvellées. Les Danois de leur côté, qui avoient de plus en plus groſſi leurs armemens, & qui traînoient alors avec eux leurs femmes & leurs enfans, étoient las de combattre & de piller, & tendoient d'eux-mêmes au repos. Rollon, ſur le déclin de l'âge, ne ſongea plus qu'à aſſurer le nouveau Royaume qu'il venoit d'acquérir dans la Neuſtrie, appellée depuis la *Normandie*. Guillaume I lui ſuccéda, & ſous ſon règne cet amas de Pirates ſe changea en citoyens dociles, qui ſe mêlèrent aux François, apprirent leur langue, & formèrent un État paiſible & ſolide. Richard, quoique mineur, hérita ſans contradiction de la Souveraineté, gouverna pendant 54 ans, & laiſſa la Couronne à ſon fils Richard II, à l'époque où l'Angleterre dégéneroit rapidement ſous le foible Éthelred, & redevenoit

XXI.


MASSACRE
des Danois.
en 1002.
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. I.

redevenoit la proie d'une autre génération de Pirates, sortis des inépuisables flancs du Nord.

Les Danois, après quelques tentatives pour sonder la foiblesse du Gouvernement, enhardis par le succès, vinrent plus nombreux & plus redoutables hasarder une bataille générale. Leur victoire entraîna la désolation de plusieurs Provinces. L'indolent Éthelred, sans ressource & sans courage, *jamais prêt* (*unready*), titre que lui valut son inertie, crut le lâche conseil de Siric, Archevêque de Cantorbéry, & acheta la paix à prix d'argent. C'étoit le moyen sûr d'attirer sans cesse la guerre dans ses États. Aussi ce ne fut plus qu'une suite de traités honteux, aussi-tôt violés que payés; & les avides Danois, qui n'avoient plus qu'à exiger pour obtenir, enfloient de jour en jour leurs prétentions. Ainsi un seul Roi sans ame & sans génie avilit & énerva la Nation, & la précipita honteusement vers sa ruine. Le sentiment de leurs maux, sans cesse renaissans, réveilla pourtant le courage des Anglois; voyant que l'or ne les sauvoit pas, ils reprirent le fer pour se défendre. Mais cet effort ne fit qu'augmenter leur épuisement. Tous les liens, qui font la force d'une Nation, étoient rompus. Plus d'union, plus de concert dans les opérations; plus de discipline dans les armées, ni d'accord dans les Chefs; plus de flottes, on avoit laissé périr les vaisseaux dans les Ports. Les Gouverneurs des Comtés s'étoient rendus indépendans & héréditaires. Sous ce fantôme de Roi, l'anarchie & l'insubordination avoient tout désuni. On ne vit plus que des trahisons éclatantes & impunies, & les sujets fidèles versoient leur sang inutilement & sans fruit pour la Patrie. Dunstan vivoit encore; mais il n'avoit pas la confiance d'Éthelred, Prince incapable de s'attacher à aucun parti, & d'avoir une volonté stable. Dunstan & les Moines avoient perdu tout leur crédit. La guerre, les calamités & une mortalité terminèrent les

disputes de Religion. D'abord ce ne furent que des partis d'Aventuriers, qui attaquèrent & pillèrent l'Angleterre. Mais bientôt suivis d'une invasion plus formidable sous la conduite de deux Guerriers renommés, Sweyn, Roi de Dannemark, & Olave, Roi de Norvége. Les Anglois se défendirent cette fois; mais la trahison de leurs Chefs les livra à leurs ennemis. Éthelred en revint à son lâche expédient, & paya le traité 60 mille livres. Olave, Prince Religieux, tint sa parole par conscience, & Sweyn par nécessité. Mais à peine l'Angleterre avoit respiré deux ans, qu'une autre nuée de Pirates vint la ravager de toutes parts par le fer & la flamme. Il fallut de nouveau presser la Nation, & en exprimer encore 240 mille livres, pour la délivrer de ce fléau; l'on établit pour y satisfaire le *danegelt*, impôt d'un schelling par *hyde*, quantité de terre qu'une charrue peut labourer en un jour. Encore, si les Danois évacuèrent le Royaume, ce fut moins par respect pour leur traité, que pour passer en Normandie, où leurs compatriotes pressés par les armes de Robert, les appelloient à leur secours. Éthelred profita de cet intervalle, pour tenter une alliance avec ce peuple, qu'il ne savoit pas vaincre. Il demanda & obtint la sœur de Richard II; mais ce Prince inconséquent détruisit lui-même son ouvrage par une lâche barbarie, qui justifia tous les outrages passés & futurs de ses ennemis.

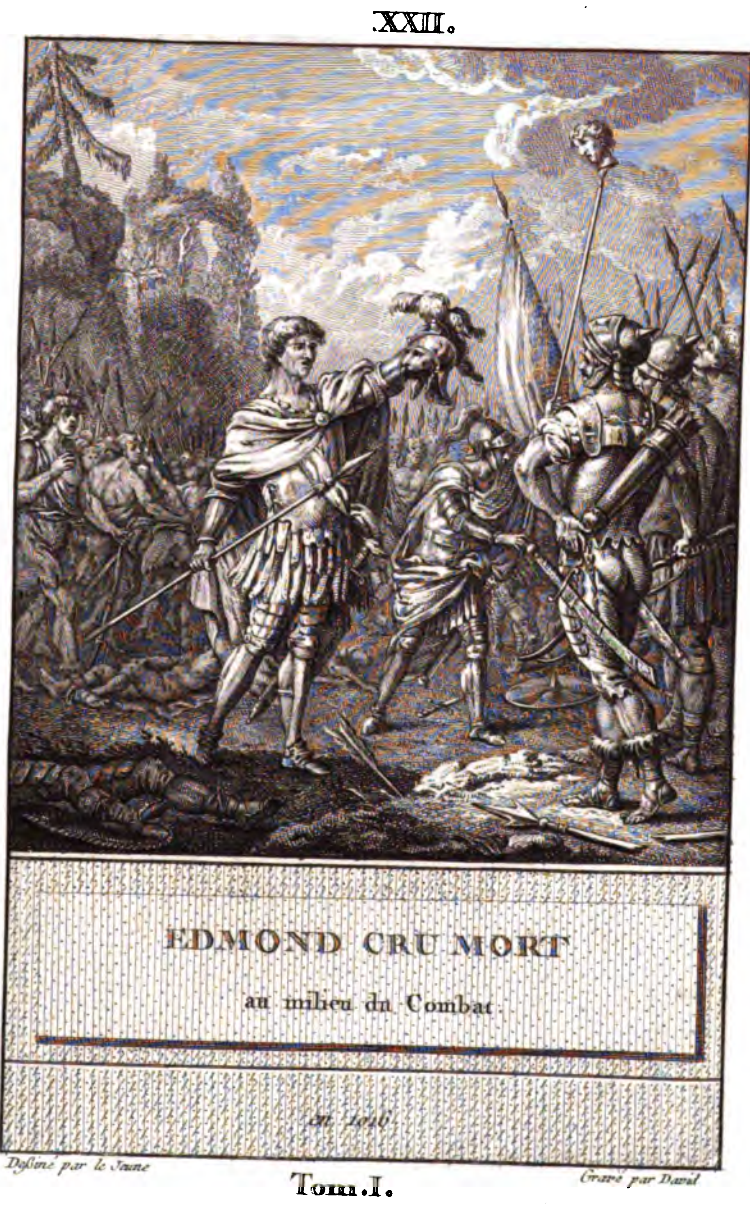
Les Danois, établis en Angleterre, trouvant un peuple presque aussi grossier qu'eux-mêmes, n'avoient pas, comme en France, adouci leurs mœurs. Ils avoient conservé leur férocité guerrière, & ne connoissoient d'autre vertu, que la force & la valeur. Les Rois Anglois en tiroient parti, & entretenoient un corps militaire de cette Nation, distribué dans les différens cantons du Royaume. Mais sous un Roi tel qu'Éthelred, ces défenseurs mercenaires de la Nation, en

étoient devenus les tyrans. Ils traitoient les habitans avec un profond mépris, ils débauchoient leurs femmes & leurs filles, & déshonoroient les familles. Les Anglois leur reprochoient un luxe insupportable, qui, suivant eux, alloit jusqu'à peigner leurs cheveux une fois le jour, se baigner une fois la semaine, & changer souvent d'habits: propreté qui, jointe à leur caractère militaire, les rendoit plus agréables au beau sexe. Mais ce qui aigrit le plus contr'eux la haine Nationale, c'étoient leurs perfidies dans la guerre. Au lieu de défendre le peuple qui les payoit, ils l'abandonnoient dans les combats, & se rangeoient du parti des Danois étrangers qui venoient l'assaillir. L'animosité mutuelle étoit au comble. Le traître Édric, Duc de Mercie, proposa à Éthelred de les massacrer tous en un jour; & ce foible Roi adopta ce conseil sanguinaire. « Des ordres secrets furent envoyés par-tout le » Royaume, pour commencer cette horrible exécution à la » même heure. On choisit la fête de Saint-Brice, qui tomboit » un Dimanche, jour où les Danois prenoient le bain. A quoi » bon étendre le tableau de ces horreurs, qui nous rappelle- » roit à nous-mêmes un jour plus sanglant & plus exécrable » encore dans nos annales? On conçoit assez à quels excès » se porta une populace appuyée de l'autorité, animée par » la vengeance. Elle ne distingua ni âge ni sexe. La mort » des victimes ne suffisoit pas à sa rage. Elle y ajouta les » tortures. Gunilda même, la sœur du Roi de Dannemark, » qui avoit embrassé le Christianisme, & épousé un Comte » Anglois, ne fut pas épargnée par l'imbécile Éthelred, qui » la condamna à périr. Cette Princesse infortunée, après » avoir vu couler sous ses yeux le sang de son époux & de ses » enfans, percée elle-même de quatre lances, soutint avec » intrépidité les cruautés de ses bourreaux, & prédit au » tyran la vengeance prochaine de cette affreuse & inutile » barbarie.

EDMOND CRU MORT AU MILIEU du combat, ſe montre à ſes ſoldats (en 1016).

SWEYN accourut venger ſa ſœur & ſes compatriotes. Exeter fut la première Ville immolée à leur fureur. Les Anglois s'armoient de toutes parts, & ne manquoient pas de courage. Mais la trahiſon de leurs Chefs leur étoit plus funeſte que les efforts de l'ennemi. Au traître Alfric, ſuccéda Édric, plus traître encore. Époux de la fille du Roi, il avoit ſur lui l'aſcendant d'un méchant ſur une ame timide & lâche, & il fut auſſi fatal à l'Angleterre, que la famine qui vint alors mettre le comble à ſes calamités. En vain pendant une paix achetée 30 mille livres, la Nation fit les plus grands efforts, & équipa une flotte en état de repouſſer l'ennemi. La diſcorde & Édric ruinèrent conſtamment tous les plans de défenſe. Tout le Royaume ne fut plus qu'une vaſte ſcène de diſſentions, de pillages, d'incendies & de meurtres; & l'Angleterre s'épuiſoit ſans ceſſe d'or & de ſang, ſans obtenir ſa rançon & ſans aſſouvir l'inſatiable ennemi attaché à ſes entrailles. Enfin la Nobleſſe Angloiſe ne vit plus d'autre reſſource que de ſe ſoumettre au Monarque Danois : Éthelred continuellement preſſé entre la pourſuite de l'ennemi, & la trahiſon de ſes ſujets, s'enfuit effrayé de ſon Royaume, & courut chercher un aſyle en Normandie, où il avoit déja envoyé ſa Reine Emma & ſes deux fils Alfred & Edward. Richard s'honora en accueillant ces Hôtes malheureux. Sweyn ne ſurvêcut que ſix mois à ſa conquête. Les Prélats & la Nobleſſe invitèrent Éthelred à rentrer dans ſes États, eſpérant que le malheur l'auroit corrigé & inſtruit à mieux régner. Éthelred revint dans ſa Patrie avec ſes vices, & le malheur y rentra avec lui. Canut, fils & ſucceſſeur de

XXII.



EDMOND CRU MORT
au milieu du Combat

en 1016

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

Sweyn, fit autant de maux à l'Angleterre que ſon père. Édric continua ſes trahiſons, & finit par ſe livrer ouvertement à Canut, avec 40 vaiſſeaux; après avoir tenté inutilement de lui livrer auſſi le fils aîné du Roi, Edmond, Prince vaillant, qui, par ſon courage & ſes efforts, ſuſpendit quelque tems la ruine de ſa Patrie. Son père, plus malheureux que le dernier de ſes ſujets, enfermé dans Londres, où il craignoit à chaque inſtant d'être livré par leurs mains à ſes ennemis pour prix de quelques momens de paix & de repos, refuſa de ſe mettre à la tête d'une armée qui appelloit ſon Souverain, & demandoit à marcher contre les Danois. Il n'oſa ſortir de Londres, & ſon fils après quelques inutiles expéditions, vint s'y renfermer avec lui, réſolu de défendre juſqu'à la dernière extrémité, ſon père, ſes droits & ſa Nation. Bientôt ſon père y termina ſa vie & ſon malheureux règne de 35 ans, laiſſant à ſon fils les triſtes débris d'un trône aſſiégé de traîtres & d'ennemis. Edmond, ſurnommé Côte-de-Fer, à cauſe de la force de ſa conſtitution, proclamé Roi par une partie de ſes ſujets, méconnu par le plus grand nombre, courut auſſi-tôt aux armes. Quelques ſuccès le mirent bientôt en état d'offrir une bataille déciſive aux Danois.

Jamais bataille ne fut plus opiniâtre. La nuit ſépara les combattans, & le lendemain la vit recommencer avec la même fureur. « Enfin Edmond étoit près de triompher, « lorſque le perfide Édric ayant coupé la tête à un *Oſmer*, « qui avoit beaucoup de reſſemblance avec Edmond, la fixa « ſur la pointe de ſa lance, & la porta dans les rangs, en « criant aux Anglois: « fuyez; voilà la tête de votre Roi ». « Déja les Anglois conſternés fuyoient de toutes parts. Edmond « lève auſſi-tôt ſon caſque, & ſe montre vivant à ſes ſoldats: « il s'avance vers Édric, & lui lance une javeline, qui manqua « le traître, & alla percer deux ſoldats à la ſuite l'un de

« l'autre, qui tombèrent tous deux ſans vie ; mais tout ce « qu'il put faire par ſon activité & ſa valeur, fut de rendre la « victoire indéciſe & de prolonger le combat juſqu'à la nuit, « qui vint encore ſéparer les deux armées. Le lendemain, les Danois ſe retirèrent, pour remonter la Tamiſe, & aſſiéger Londres.

SURPRISE DE CANUT, en voyant ſon Camp vuide, & le moment d'après ſes ſoldats revenir victorieux (en 1020).

EDMOND crut ou fut forcé de paroître croire au repentir d'Édric, qui revint à lui les remords ſur le viſage, & la trahiſon dans le cœur, & de lui donner le Commandement d'une portion de ſon armée. Il marche à la rencontre de Canut, & lui livre bataille près d'Aſſington dans l'Eſſex. Il fit des prodiges de valeur, & la victoire alloit les couronner, lorſque l'infâme Édric s'enfuit avec toute l'aîle qu'il commandoit. Le déſordre du reſte de l'armée ſuivit ſa retraite : les plus braves de la Nobleſſe Angloiſe reſtèrent ſur le champ de bataille, & l'intrépide Edmond fut contraint de céder. Il ſe retira preſque ſeul à Gloceſter : mais ſon courage infatigable trouvoit des reſſources, & la confiance de ſes ſujets en offroit toujours de nouvelles à un Prince intrépide, genéreux, & toujours prêt à ſe dévouer pour eux. Canut, qui le pourſuivoit, le retrouva en chemin à la tête d'une nouvelle armée. Redoutables l'un pour l'autre, & craignant également l'iſſue d'un nouveau combat, ils en vinrent à un accommodement. Le Royaume fut partagé. Edmond eut Londres, les païs ſitués au midi de la Tamiſe, & une partie de l'ancien Royaume d'Eſſex. Et Canut le reſte de l'Angleterre, où il ſe retira,

XXIII.

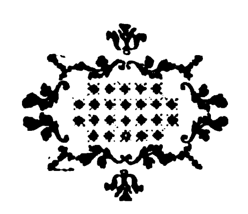


SURPRISE DE CANUT
en voyant son Camp vuide.

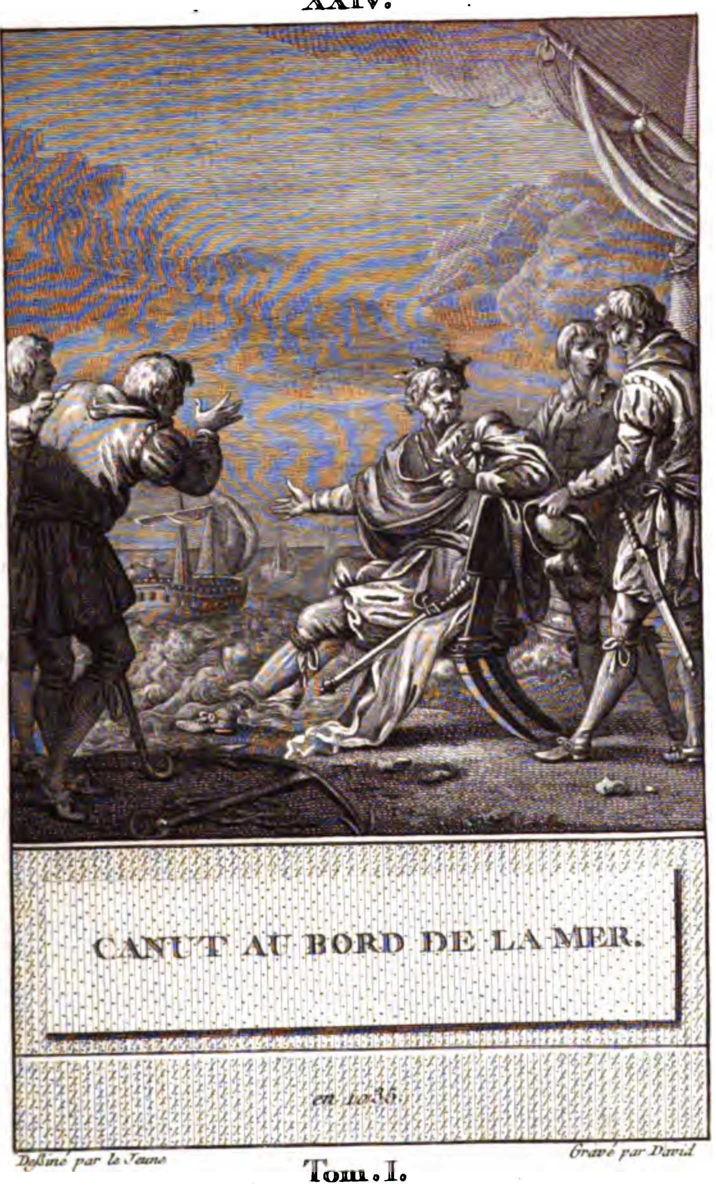
Tom. I.

Edmond ne furvécut qu'un mois à ce traité. L'exécrable Édric avoit juré sa perte. Il le fit aslassiner à Oxford par deux de ses domestiques, qu'il avoit subornés ; demanda son salaire à Canut, qui, détestant dans le cœur le forfait dont il profitoit, lui promit par une réponse équivoque de l'*élever au-dessus* d toute la Noblesse Angloise. Ainsi périt le brave Edmond, qui en moins d'une année de règne, avoit montré à sa Nation tout ce qu'elle devoit attendre de son courage & de sa fermeté, & avec lui périt le dernier des Rois Saxons. Il laissoit deux fils en bas âge: mais Canut, vainqueur & tout-puissant, déja Roi de la meilleure portion de l'Angleterre, écarta aisément ces foibles compétiteurs. Cependant, dans son usurpation même, il voulut paroître respecter la justice, parce qu'il étoit sûr de la plier à ses intérêts: il assembla les États du Royaume, suborna quelques Nobles qui attestèrent que l'héritage de cette moitié de la Couronne lui étoit donné par le traité de Glocester après la mort d'Edmond. Tels étoient les procédés d'un Roi du Nord, honoré du titre de *Grand*: mais souvent ce titre s'acquiert sur le trône, sans qu'il soit besoin de vertu. Canut eut de grandes qualités, comme guerrier, ou comme politique; mais ses vertus ne furent que les modifications de son ambition & de son intérêt. Il fut cruel tant qu'il eut besoin de l'être : il fut juste & généreux, quand il crut y gagner, & pour légitimer & assurer son usurpation. Tandis qu'il envoyoit au Roi de Suède son allié les deux jeunes enfans du feu Roi, en sollicitant de son amitié un double assassinat, qu'il n'osoit alors exécuter lui-même, il multiplioit les sacrifices envers la Noblesse Angloise, pour l'attacher à sa nouvelle souveraineté, bien résolu de leur reprendre ses dons, dès qu'il pourroit le faire sans danger. Ses deux jeunes victimes échappèrent. Son allié eut horreur de verser leur sang, & Salomon, Roi de Hongrie, les accueillit. Cependant

tout lui fut pardonné. Il vêcut heureux & tranquille, considéré de l'Europe, chéri de son nouveau peuple, qui, dès que le loup daigna se faire berger, oublia son origine & ses anciens forfaits. « Un Monarque si fortuné ne pouvoit être sans flatteurs, espèce sans pudeur, qui travaille à dépouiller les Rois de leur raison, pour abuser de leur démence. Il plut un jour à Canut de les confondre, sur ce qu'ils lui répétoient, dans l'admiration de sa puissance, que rien n'étoit impossible à leur auguste Maître. Il se fit porter un siége au bord de la Mer, à l'heure du reflux. Là, le Souverain assis en avant de ses courtisans, commanda aux flots, qui commençoient à lui baigner les pieds, de se retirer. S'il ne se fut retiré lui-même, les flots alloient engloutir Sa Majesté. Se tournant alors vers ses courtisans, il leur fit remarquer l'excès de leur mensonge, & le néant de la force des Rois devant l'Être-Suprême, seul maître dont l'Océan & l'Univers connoissent la voix. » Canut ne reprit plus les armes que pour forcer Malcolm, Roi d'Écosse, à se reconnoître vassal de l'Angleterre pour le Duché de Cumberland. Il acheva son règne en paix, & mourut regretté, laissant un fils d'Emma, Hardi-Canut, déja en possession du Dannemark, & deux fils d'un autre mariage, Sweyn, qui prit la Couronne de Norvège, & Harold, près du trône d'Angleterre, qui lui fut d'abord disputé.

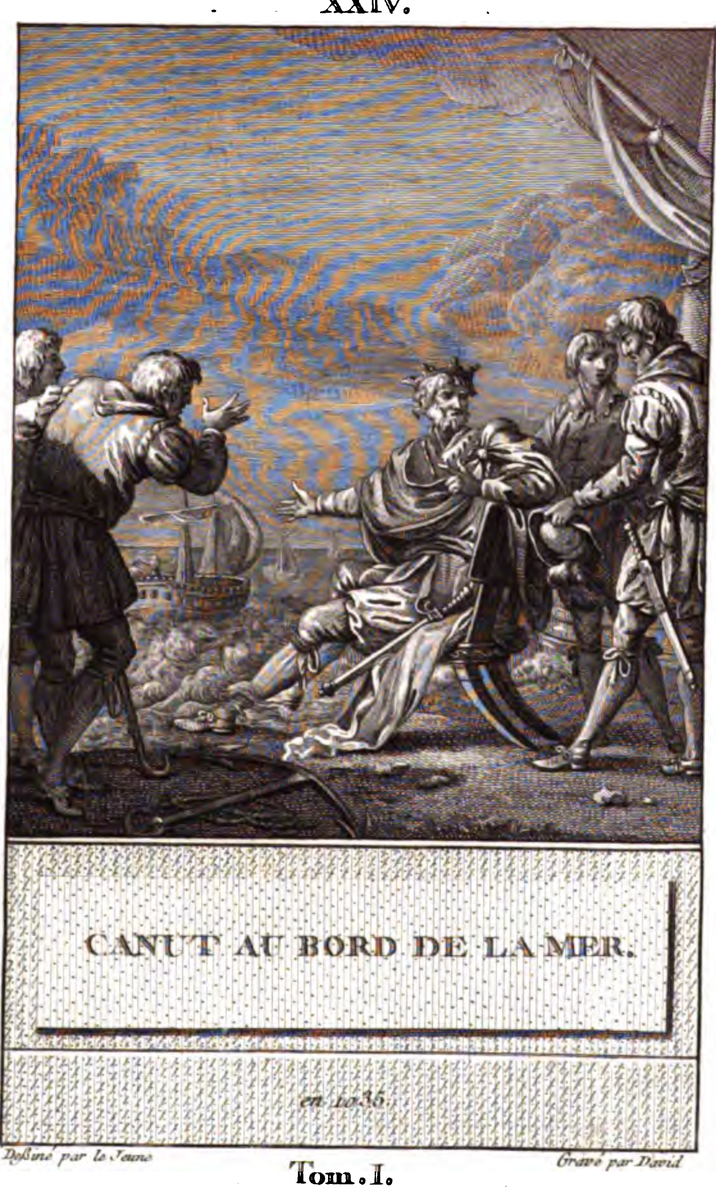


XXIV.


CANUT AU BORD DE LA MER.
en 1035.
Dessiné par le Jeune
Gravé par David

Tom. I.

XXIV.



CANUT AU BORD DE LA MER.

en 1036.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

WORCESTER BRULÉ PAR SON ROI (l'an 1040).

HAROLD, nommé par le teſtament de ſon père, avoit contre lui les Anglo-Danois, qui ſe déclarèrent pour Hardi-Canut. Le partage du Royaume entre les deux Compétiteurs, fait par la Nation même, prévint une guerre civile. Harold eut les Provinces au Nord de la Tamiſe. Bientôt profitant de l'éloignement & de l'abſence du Roi de Dannemark, il envahit ſa portion; mais il ne parut ſur le trône que pour s'y déshonorer. Quand un Roi veut un crime, il ſe trouve toujours quelque Grand qui le conſeille ou qui l'exécute. Godwin, le Chef de la Nobleſſe Angloiſe, le plus puiſſant de ſes propriétaires, trompe indignement la mère d'Alfred & d'Édouard, jeunes fils d'Éthelred. Il préſente à l'ambition, à la tendreſſe d'Emma, l'eſpérance de revoir ſes fils recouvrer leur héritage; tandis qu'il médite leur aſſaſſinat. Emma, trompée, les appelle à Londres. Le lâche Godwin ſaiſit Alfred, & lui fait crever les yeux: Édouard échappe; & Harold, qui vouloit s'aſſurer le trône par un double meurtre, n'a que la honte d'un crime inutile à ſes vues. Cependant Hardi-Canut reſpirant la vengeance, s'avançoit avec une flotte de ſoixante voiles pour punir l'Uſurpateur de ſon lot, & le meurtrier d'Alfred, qui étoit auſſi ſon frère : mais la mort avant lui fit juſtice d'Harold, & l'Angleterre reçut le Danois avec joie, & ſe ſoumit à lui ſans partage.

Le premier acte de ſon Gouvernement décela une ame féroce. Deux fois ſa vengeance voulut s'exercer ſur un mort, & fit exhumer le corps d'Harold, pour le jetter dans la Tamiſe; deux fois l'humanité trompant le tyran, reſſaiſit le cadavre & le rendit à la terre; &

à la vue de cet acharnement, la Nation ſe repentit de ſon accueil. Sa clémence fut auſſi inſenſée que ſa fureur : le ſervile & inſolent Godwin, qui avoit prêté ſa main à la cruauté brutale du nouveau Roi, comme il l'avoit offerte au précédent contre le jeune Alfred, fut accuſé de ce meurtre par Édouard devant ſon frère. Hardi-Canut alloit le punir comme coupable : il le trouva innocent, par reconnoiſſance du préſent d'une ſuperbe Galère ſculptée & dorée, conduite par quatre-vingt ſoldats couverts d'une riche armure, & dont chacun portoit au bras un bracelet d'or du poids de ſeize onces. Bientôt ſon avarice impoſa le tribut du *danegelt*, impôt déteſté de la Nation Angloiſe; & dont on lui avoit fait tant de fois payer ſa ſervitude : & il l'impoſa au moment où la famine menaçoit l'Angleterre. Les murmures éclatèrent : l'émeute ſuivit, & deux de ſes Collecteurs furent tués par la populace de Worceſter.
« Ce crime, dont il eut dû ſe punir lui-même, puiſqu'il l'avoit
« occaſionné par ſon injuſte exaction, excita ſa rage. Il jura
« de le faire expier par la deſtruction de la Ville entière, &
« de brûler tous les habitans pour le crime de deux Particuliers.
« Trois Seigneurs ſont chargés de cette exécution, digne de
« Néron; la pitié entra dans leur cœur : tandis que la Ville eſt en
« flamme & livrée au pillage des ſoldats, ils en font ſortir les
« malheureux habitans, avec ordre d'aller ſe cacher dans une
« petite Iſle de la Séverne, en attendant qu'on pût faire rentrer
« une lueur de raiſon & de calme dans l'ame de ce Roi forcené.

Son intempérance délivra la Nation des terreurs qu'inſpiroit ce début. Il mourut d'indigeſtion à la nôce d'un Lord Danois; & ſon règne de deux ans parut long aux Anglois.

XXV.



Dessiné par le Jeune — Tom. I. — *Gravé par David*

SERMENT DE HAROLD, de renoncer à la Couronne d'Angleterre (en 1056).

LASSÉS du joug Danois, les Anglois tournèrent les yeux vers les deſcendans de la famille de Cerdic, & les héritiers de leurs anciens Chefs Saxons. Les deux derniers Rois Danois étoient morts ſans poſtérité. Le frère de Canut II, Suweyn, Roi de Norvége, étoit éloigné; & la Couronne d'Angleterre ſe prêtoit moins qu'une autre aux délais & aux lenteurs du retour des abſens. Les vrais héritiers, deſcendans d'Edmond, Côte-de-Fer, étoient en Hongrie; & la Nation accoutumée au changement continuel de ſes Monarques, également opprimée & par ſes Conquérans & par ſes Maîtres légitimes, ne ſembloit jamais occupée que de ſe pourvoir, au beſoin preſſant, d'un Chef qui pût la défendre, ſans attachement conſtant à l'ordre héréditaire. Édouard étoit préſent aux yeux des Anglois, & n'avoit d'autre obſtacle au trône vacant, que la haine d'un Sujet, devenu auſſi puiſſant qu'un Roi. Ce Sujet étoit le Comte Godwin, dont Édouard avoit demandé la mort à Hardi-Canut. Les amis s'interpoſèrent; il falloit un Roi: Édouard avoit des droits & le vœu des Anglois: Godwin, malgré ſa puiſſance, n'oſoit envahir le trône: l'intérêt commun étouffa ou ſuſpendit les animoſités perſonnelles. Édouard promit d'épouſer la fille du Comte, & le père immola ſa haine pour régner encore près du Roi qu'il auroit daigné ſouffrir. Édouard fut couronné ſans oppoſition.

La paix de ce règne ne fut point troublée par les Danois ni au-dehors ni au-dedans. Les diſſentions du Dannemark firent oublier à ſon Roi ſes prétentions ſur l'Angleterre, & les Anglo-Danois, que nul ſecours étranger n'excitoit à la révolte,

s'accoutumèrent aisément à la douceur du Monarque Anglois. Les deux Nations s'unissoient insensiblement par le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes Loix; & tout vestige de différence entr'eux va bientôt disparoître sous le Gouvernement de Guillaume, qui, en introduisant un peuple étranger, acheva d'effacer l'ancienne distinction sous la nouvelle.

Édouard prépara en quelque sorte lui-même par sa foiblesse & par son défaut de politique cette révolution prochaine. Élevé en Normandie, il tenoit à ses anciens amis, aux liaisons de sa jeunesse; il en avoit pris le langage & les mœurs. La Cour du nouveau Roi se remplit de Normands; l'ascendant de la politesse & de la langue françoise, qui avoit déja poli les Normands, assez pour leur faire traiter les Anglois de barbares, se faisoit déja sentir; & les Anglois qui espéroient devenir enfin les premiers citoyens de leur Patrie, virent encore leur espérance trompée, & en conçurent une juste jalousie. Ils possédoient les emplois civils & militaires; mais les dignités Ecclésiastiques étoient conférées aux Normands: & la confiance du Monarque imprudent penchoit pour eux & se montroit sans réserve. Le Normand Robert occupoit le siége de Cantorbéry, & dominoit à la Cour l'esprit d'Édouard.

Godwin ne pardonna pas cette préférence à un Roi qu'il ne pouvoit aimer, & qui ne cessa de le haïr. Le mariage de sa fille, premier lien de leur réconciliation apparente, ne servit qu'à nourrir leurs ressentimens : Édithe, avec tout ce qui pouvoit gagner un cœur, ne put jamais gagner la confiance de son mari, qui ne vit jamais en elle que la fille d'un sujet odieux & redoutable pour lui; & ces dispositions secondèrent puissamment son ridicule vœu de virginité, tant vanté par les Moines de son tems. Un incident qui survint, manifesta la haine secrette & réciproque du Comte & du Monarque. Eustache, Comte de Boulogne, retournant de la

XXVI.



SERMENT DE HAROLD

de renoncer a la Couronne d'Angleterre.

en 1056

Dessiné par Le Jeune | Gravé par David

Tom. I.

Cour d'Angleterre, pour repaſſer dans ſes États, eſt inſulté à Douvres par la populace. Il revient à Londres demander ſatisfaction : Édouard ordonne à Godwin de marcher & de punir les habitans. Godwin oſe déſobéir, & jette tout le blâme de cette émeute ſur Euſtache. Menacé du courroux du Roi, il ſonge à l'en punir lui-même : il quitte la Cour ſous un prétexte ; lève une armée dans ſes propres États ; & revient ſurprendre à Gloceſter Édouard ſans ſoupçons & ſans défenſe. Mais tandis qu'il négocie & qu'il s'occupe à dicter des conditions, Édouard trouve des amis & des défenſeurs dans les Ducs de Northumberland & de Mercie, jaloux de la puiſſance du rebelle, & plus attachés à leur maître. Godwin eſt ſurpris à ſon tour par une armée qui l'environne, & forcé de fuir avec ſes enfans chez Baudouin, Comte de Flandres. Ses vaſtes domaines ſont confiſqués, ſa fille eſt reléguée dans un Monaſtère ; & ſa famille & ſa puiſſance ſemblent en un moment rentrées dans le néant.

Mais ſes reſſources étoient nombreuſes : bientôt il reparoît avec une flotte, ſe rend maître de la Mer, arrive devant Londres, où il jette la terreur & le trouble ; & demande à main armée & ſa grace & l'expulſion des Normands. Édouard trouvant du courage dans ſon averſion, voulut ſe défendre ; mais les Seigneurs Anglois le forcèrent à pardonner, à chaſſer les Normands de la Cour & Robert du ſiége de Cantorbéry, & à recevoir des ôtages de ſon ſujet, qui impoſa les conditions, plutôt qu'il ne les reçut. Édouard ſentit alors ſa foibleſſe, & la puiſſance de ſon ennemi, dont cependant la mort le délivra bientôt. Godwin mourut à la table du Roi, qui ne fit que changer de maître.

Son fils Harold, héritier de ſa puiſſance & de ſon ambition, fut plus dangereux que ſon père ; parce qu'il eut de grandes qualités, des vertus, & le talent de gagner les cœurs. Plus inſinuant, plus politique, il marche en ſilence & plus

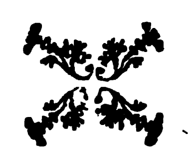
fûrement vers ſon but. Tant de mérite & le ſuffrage de la Nation parurent adoucir la haine d'Édouard, ou intimidèrent encore plus ſon inſuffiſance; mais il ne put ſe réſoudre à laiſſer ſon trône au fils de Godwin. Il chercha pour balancer ſa puiſſance à lui oppoſer un rival dans Algar, fils du Duc de Mercie; mais Harold, ſupérieur à l'autre en mérite & en adreſſe, eut bientôt renverſé la fortune du Concurrent ſuſcité par le Monarque; il ſe montra même généreux envers lui. Un évènement vint encore augmenter ſon influence & ſon autorité. Siward, le vengeur de Duncan, le vainqueur de Macbeth (*), qu'il précipita de ſon trône uſurpé, pour y rétablir Malcolme, l'héritier légitime de l'Écoſſe; le célèbre Siward (**) venoit de mourir, & Harold en faiſant donner ſon Duché à ſon frère Toſti, accrut ſa puiſſance, & s'éleva de plus en plus à la hauteur du trône.

Édouard vieilliſſant & déja infirme ſongeoit de plus en plus à écarter du trône ce ſucceſſeur importun à ſes yeux. Il appella du fond de la Hongrie les reſtes de la Famille Royale. Son neveu meurt à ſon arrivée, & ne laiſſe qu'un fils trop jeune pour ſoutenir ſes droits. Dans ce nouvel embarras, Édouard jette les yeux ſur le Duc de Normandie; Robert eſt chargé d'aller lui confier en ſecret cette offre flatteuſe. Cette première étincelle jettée dans l'ame de l'ambitieux Guillaume, y fermenta de plus en plus & occupa déſormais toutes ſes penſées. Cependant Harold inquiet du ſort de ſon frère & de ſon neveu,

(*) On connoît l'Hiſtoire de Macbeth par la Tragédie de Shakeſpéar, & par celle de M. Ducis.

(**) Siward eſt encore célèbre par deux circonſtances qui prouvent ſon caractère martial. Inconſolable à la première nouvelle de la mort de ſon fils Osbern, dès qu'il apprit qu'il avoit péri en combattant d'une bleſſure reçue à la poitrine, il ſécha ſes larmes; & lui-même, près de ſa fin, le fit revêtir de toute ſon armure; & dreſſé ſur ſon ſéant dans ſon lit, il attendit dans cette poſture le moment fatal

donnés en ôtage de la fidélité de ſon père & gardés en Normandie, ſéduit ou perſuade Édouard, & obtient ou extorque ſon conſentement à leur liberté. Il s'embarque pour aller les retirer : la tempête le jette ſur les côtes du Comte de Ponthieu, qui le retient & veut rançonner une ſi riche proie. Harold inſtruit Guillaume de ſon ſort, qui le redemande, & le Comte n'oſe le refuſer. Harold arrive enfin en Normandie : Guillaume le reçoit avec diſtinction, cherche à le mettre dans ſes intérêts ; & lui fait part des intentions d'Édouard. Harold, étonné de la confidence, renferme ſa ſurpriſe ; & pour obtenir ſon frère & ſon neveu, promet tout & renonce à la Couronne. Guillaume, qui ſavoit que les ambitieux ne ſont pas eſclaves de leur parole, quand il s'agit d'un trône, ſonge à l'enchaîner de liens plus forts. Il lui offre ſa fille en mariage, & veut d'un marché tout profane, en faire un contrat religieux & ſacré. « Il exige que Harold jure ſur les autels. Harold jure ſans ſcrupule : & après le ſerment prononcé, Guillaume lui montre avec un ſourire malin des reliques qu'il avoit eu la ruſe, ou plutôt la ſimplicité de faire cacher ſous l'autel, comme des témoins redoutables qui devoient rendre ce ſerment plus inviolable. Harold diſſimule encore & renouvelle ſa promeſſe, & Guillaume croit à la ſûreté du piége & à la bonne-foi de celui qu'il vient de tromper lui-même. »

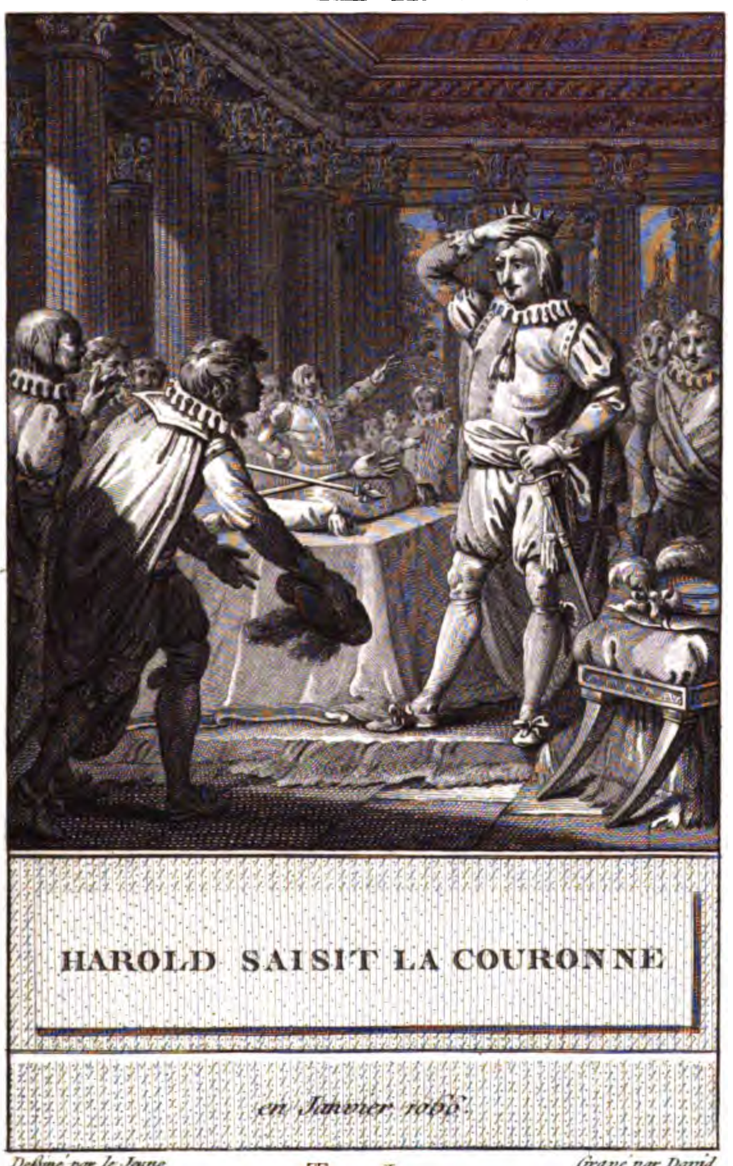


HAROLD SAISIT LA COURONNE (en 1066).

Dès qu'Harold fut libre avec ses otages, il se promit d'être parjure, & plût au Ciel que l'ambition n'eut jamais violé que de pareils sermens ! Il oublia Guillaume & sa fille, & ses prétentions, & s'occupa des siennes. Deux évènemens achevèrent de lui applanir les degrés du trône où il aspiroit. Sa valeur soumet les Gallois, peuple indompté, inaccessible dans ses montagnes, & fléau continuel des Provinces voisines : il les réduit à trancher eux-mêmes la tête de leur Prince, qui est envoyée comme un gage de leur soumission; & à recevoir deux Souverains de sa main.

Ce triomphe est suivi d'un autre plus difficile & plus rare. Tosti, son frère, qu'il avoit créé Duc de Northumberland, opprimoit ses Sujets, qui se révoltent & chassent leur tyran. Morcar & Edwin s'avancent à la tête d'une armée, à la rencontre de Harold, envoyé par le Roi pour châtier & réduire les rebelles. Avant de les combattre, Harold écoute leurs plaintes, approuve leur conduite, & revient les justifier auprès du Roi. Il méconnoît & abandonne son frère, le dépouille, & donne son Duché à Morcar, qu'il adopte pour frère en épousant sa sœur, & il fait donner la Mercie à son jeune frère. Ce bel acte de justice acheva de lui gagner la Nation, & promit aux Anglois, que s'il étoit jamais Roi, il seroit juste. Tosti fuit, la rage dans le cœur, & trouve un asyle chez Baudouin, Comte de Flandres, son beau-père. Alors Harold chéri de ses compatriotes, maître des Gouvernemens de Sussex, d'Wessex, de Kent & d'Essex, sans compter la puissance de ses amis dévoués ne daigna plus dissimuler ses desseins, & se montra ouvertement

XXVII.



HAROLD SAISIT LA COURONNE

en Janvier 1066.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

pour le successeur prochain d'Édouard, sans que la Nation en fût ni surprise, ni mécontente. Édouard accablé par les années & plus encore par les infirmités, ne songeoit plus qu'à mourir. Il mourut âgé de 66 ans en 1066. Ce fut un Prince doux & foible : mais sa foiblesse fit le bonheur & la paix de l'Angleterre, qui sous un Prince plus violent ou plus ferme n'auroit pu éviter de se diviser entre Godwin & le Monarque. Il aima la justice, fit un Code de Loix sages, qui s'est perdu & qui est cher encore à la mémoire des Anglois. Ses vertus paisibles l'ont fait mettre au rang, non des Héros; mais des Saints (*).

« Dès que le trône fut vacant, Harold s'y assit presque sans « opposition, comme l'héritier légitime. A peine songea-t-on « qu'Edgar existoit. D'autres prétendent qu'il y eut une assem- « blée des Grands, & qu'au milieu des débats sur la succession, « Harold décida la question en saisissant la Couronne, & la « posant lui-même sur sa tête (**). »

(*) Édouard fut le premier qui s'avisa de toucher les écrouelles, & le peuple crut que le trône donnoit le don des Miracles. Ces préjugés s'évanouissent d'eux-mêmes, quand la raison luit; & la famille régnante a renoncé à cette prétention, sans même que le peuple s'en soit apperçu.

(**) Ce fait est contredit par une ancienne Tapisserie conservée à Bayeux, Ouvrage fait par les ordres de Mathilde. On y voit un Officier présentant la Couronne à Harold avec ces mots au-dessus: *Hic dederunt Coronam Haroldo Regi.*



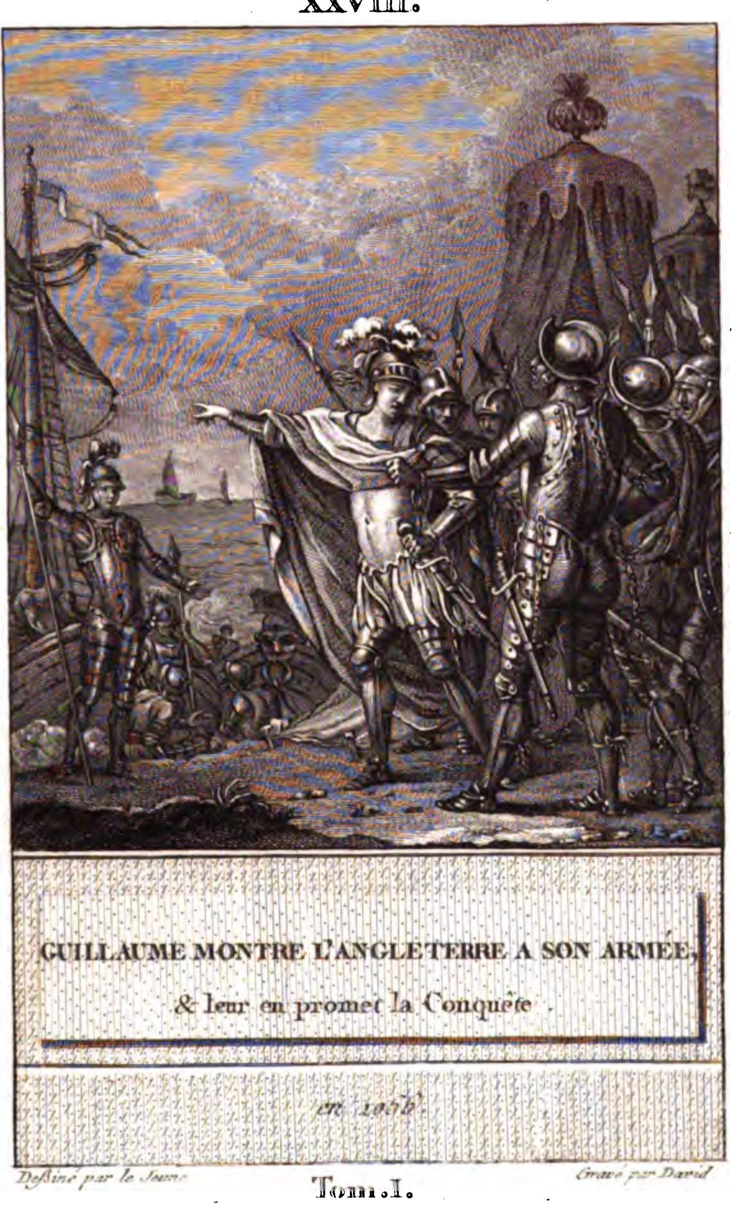
GUILLAUME MONTRE DU PORT de Dive l'Angleterre à son armée, & leur en promet la conquête (en 1066).

TOSTI dans l'exil & dépouillé de son Gouvernement, ne peut souffrir son frère sur un trône. Il intéresse le Comte qui lui donnoit un asyle, il excite en secret les mécontens du Royaume; il va lui-même en Normandie dénoncer son frère comme parjure, & presser Guillaume d'unir leurs vengeances.

Guillaume accepta avec joie ce nouvel ennemi d'Harold; mais il ne l'avoit pas attendu pour former, pour colorer ses plaintes, & légitimer, sous des apparences de droit & de justice, l'invasion qu'il méditoit. Déja il avoit envoyé redemander la Couronne à Harold, comme usurpée à son préjudice par un parjure. Harold ne se sentit pas de remords d'un pareil crime, & répondit fièrement au Duc, qu'il la tenoit de la Nation, & qu'il ne la céderoit qu'avec la vie.

Le Duc, qui s'attendoit bien à ce refus, se préparoit sérieusement à cette entreprise, mesurant l'opinion de ses forces au sentiment de son ambition & de son courage, bien plus qu'à la difficulté, à l'invraisemblance même du succès. Il osa compter sur la foiblesse des Anglois énervés par le long & paisible règne d'Édouard, & sur les suites d'une bataille décisive, où l'avantage devoit rester à ses vieux soldats accoutumés à vaincre avec lui, & qu'il se proposoit de placer entre la victoire & la mort. L'esprit du siècle & les circonstances favorisèrent heureusement son projet. Les Normands aguerris par leur lutte continuelle avec la France, étoient alors au comble de leur réputation militaire. Une poignée d'Aventuriers fondoit des Royaumes dans l'Italie & la Sicile: l'esprit de conquête & de Chevalerie

XXVIII.



GUILLAUME MONTRE L'ANGLETERRE A SON ARMÉE,
& leur en promet la Conquête.

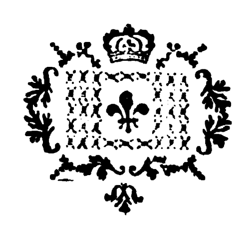
en 1066.

Deßiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

répandu dans toute l'Europe, par les Croisades, animoit toute la Noblesse, tous les petits Souverains indépendans, que l'amour de la gloire & du merveilleux entraînoit sans cesse aux dangers & dans les entreprises les plus difficiles. Au bruit de l'expédition de Guillaume, à son invitation, tout ce qu'il y avoit de Guerriers renommés, de Seigneurs puissans accoururent en foule en Normandie avec leurs Vassaux armés, & vinrent avec joie se ranger sous les étendarts d'un Chef connu d'eux; & qui étoit un de leurs premiers Héros. Guillaume n'eut que l'embarras de choisir ses soldats parmi les plus braves, & se composa une armée d'élite. Si son espérance pouvoit paroître téméraire, sa conduite ne l'étoit pas. Il songea & pourvut à tout, il ne négligea rien de ce qui pouvoit échauffer les esprits, justifier à leurs yeux son invasion; & intéresser la Religion & le Ciel même à cette grande injustice. Il mit son Duché sous la protection de l'Empereur, qui se chargea de le défendre de toute insulte pendant son absence. C'étoit la France qu'il avoit le plus à redouter; & tandis que la France désaprouve hautement ses desseins, le Régent, son parent, le seconde en secret, & lui fournit des levées de soldats. Il avoit fait épouser sa cause au Pape, comme celle de Dieu. Alexandre II, prévenu par lui, flatté de son hommage, & d'avoir été choisi pour arbitre de cette grande querelle, disposa sur le champ de la Couronne d'Angleterre en sa faveur, déclara Harold usurpateur & parjure, & excommunia le Roi qu'avoit avoué la Nation, pour la forcer de la part de Dieu à se donner à un Étranger. Il lui envoya une bannière bénite, changea cette querelle toute profane en guerre sacrée, & tous ces Guerriers également superstitieux & braves crurent combattre pour la Religion en se sacrifiant pour un ambitieux.

Enfin Guillaume n'éprouva d'obſtacle que de la part de ſes Sujets. Dans l'aſſemblée qu'il convoqua pour lever les contributions néceſſaires à cette expédition, tous les Seigneurs refuſèrent de ſe prêter à un ſubſide auſſi exceſſif pour le tems, & déclarèrent qu'ils n'étoient pas obligés à ſervir hors de leur pays. Guillaume trop adroit pour lutter de front contre les obſtacles, s'adreſſa à la bourſe de ſes amis particuliers. Ceux-ci en gagnèrent d'autres, & bientôt les États mêmes lui accordèrent tout ce qu'il voulut, ſans tirer à conſéquence pour l'avenir. Ainſi partie par l'éclat de ſa renommée, partie par ſon adreſſe, partie par l'eſprit du ſiècle, Guillaume vit la chimère de ſon ambition prête à ſe réaliſer, & étayée ſur des moyens puiſſans & vraiſemblables : trois mille Vaiſſeaux grands & petits ſont équipés & prêts à recevoir une armée formidable de ſoixante mille hommes d'élite raſſemblée ſur les rivages de Dive. « De ce Port, Guillaume leur montre le « rivage oppoſé, & leur offre l'Angleterre, comme la con- « quête certaine dont ils vont ſe partager les dépouilles, & « comme le champ de leur gloire & de leurs trophées. « Toute l'armée s'enflamme de l'ardeur & de la confiance de « ſon Général, & s'embarque avec tranſport. »



PROCESSION DE SAINT VALERY, (en 1066).

TANDIS que Guillaume & ſa flotte attendoient les vents, Toſti facilitoit déja ſa conquête en ſuivant ſa haine perſonnelle. Parti des côtes de Flandres , il rencontre dans le Northumberland un armement conſidérable du Roi de Norvège, Halfage attiré par l'eſpoir de profiter des diviſions du Royaume. Ces deux brigands s'uniſſent & déja leurs ravages gagnent le ſein de l'Angleterre. Edwin & Morcar raſſemblent des Troupes à la hâte, & courent s'oppoſer à ce torrent; mais les forces manquoient à leur zèle : ils perdent la bataille. Harold apprend leur défaite, & vole avec une armée au ſecours de ſon Royaume. Son adminiſtration pleine de ſageſſe & de douceur lui avoit déja aſſuré l'affection de ſes nouveaux Sujets. Tous accoururent ſous les étendards de leur Roi, & ſecondèrent unanimement ſa valeur. Le combat fut opiniâtre, Toſti ſe battit en frère implacable & déſeſpéré : Halfage & ſes Danois déployèrent toute la férocité de leur courage; mais tous deux furent tués, & les Danois mis en déroute : Harold, en vainqueur généreux, rendit la liberté au fils d'Halfage, & des Vaiſſeaux pour remmener les reſtes de ſa Nation. Après cette grande victoire, il ſe crut plus que jamais affermi ſur le trône; mais elle lui avoit coûté une foule de braves, qui lui auroient été néceſſaires contre ſon nouvel ennemi, qu'il redoutoit le moins.

Cependant Guillaume ſéchoit d'impatience dans le Port de Dive. Il eut beſoin d'employer toute ſon autorité, & toutes les reſſources de ſon activité, pour contenir les Matelots & les Soldats. Il réuſſit à prévenir le déſordre en entretenant l'abondance

dans sa flotte. Enfin les vents paroissent se re
vœux : les voiles sont enflées, & toute l'armée
Port de Saint-Valery, en perdant néanmoins plus
seaux dans ce court trajet.

Au moment où il comptoit cingler directement
côtes d'Angleterre, un nouveau contre-tems vint
sa constance, & semer la défiance dans les espri
multitude de têtes ardentes & fanatiques, aussi supe
que braves, s'imaginèrent que le Ciel se déclaroi
l'entreprise de leur Chef, & prenoit la défense de
terre. Une foule de Guerriers commencent à se mut
déserter leurs drapeaux. « Dans cet embarras, où la
» ne peut rien, Guillaume chercha un expédient a
» à leurs craintes imaginaires ; il ordonna une Pro
» solemnelle de son armée, où l'on porta en pom
» Reliques de Saint-Valery. Son bonheur voulut q
» vents changeâssent aussi-tôt, & les esprits, aussi m
» que les vents, se retournèrent comme eux vers l'A
» terre, & l'espérance de sa conquête. C'étoit aussi la
» de la Fête de Saint-Michel, le Patron de la Norma
» Nouvelle raison de croire que le Ciel étoit pour eu
Guillaume saisit l'instant & presse le départ; toute son a
arrive heureusement à Pevensey sur la côte de Sussex. Ha
sur un faux avis du retard ou du découragement de Guillau
avoit licentié sa flotte ; toute la côte étoit déserte &
ennemi débarque sans opposition.



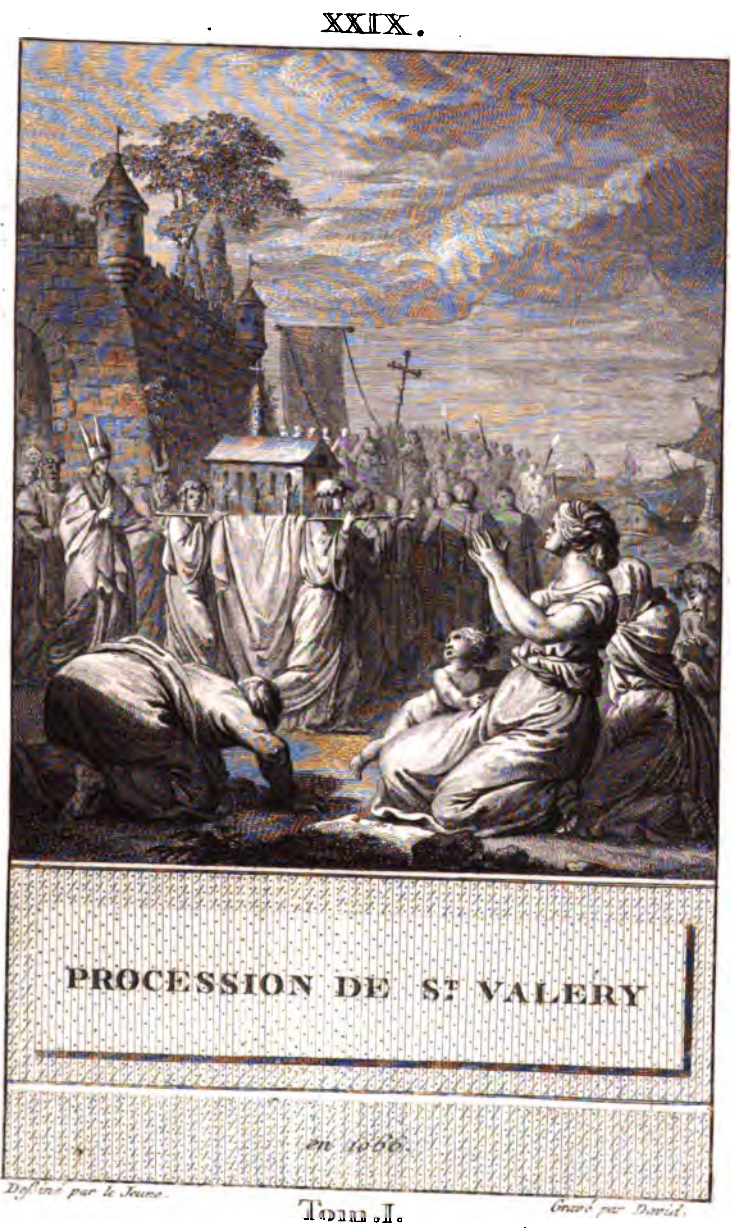
CHUT

dans sa flotte. Enfin les vents paroissent se rendre à ses vœux : les voiles sont enflées, & toute l'armée arrive au Port de Saint-Valery, en perdant néanmoins plusieurs Vaisseaux dans ce court trajet.

Au moment où il comptoit cingler directement vers les côtes d'Angleterre, un nouveau contre-tems vint éprouver sa constance, & semer la défiance dans les esprits. Cette multitude de têtes ardentes & fanatiques, aussi superstitieuses que braves, s'imaginèrent que le Ciel se déclaroit contre l'entreprise de leur Chef, & prenoit la défense de l'Angleterre. Une foule de Guerriers commencent à se mutiner, à déserter leurs drapeaux. « Dans cet embarras, où la valeur ne peut rien, Guillaume chercha un expédient analogue à leurs craintes imaginaires ; il ordonna une Procession solemnelle de son armée, où l'on porta en pompe les Reliques de Saint-Valery. Son bonheur voulut que les vents changeâssent aussi-tôt, & les esprits, aussi mobiles que les vents, se retournèrent comme eux vers l'Angleterre, & l'espérance de sa conquête. C'étoit aussi la veille de la Fête de Saint-Michel, le Patron de la Normandie. Nouvelle raison de croire que le Ciel étoit pour eux : » Guillaume saisit l'instant & presse le départ ; toute son armée arrive heureusement à Pevensey sur la côte de Sussex. Harold, sur un faux avis du retard ou du découragement de Guillaume, avoit licentié sa flotte ; toute la côte étoit déserte & son ennemi débarque sans opposition.



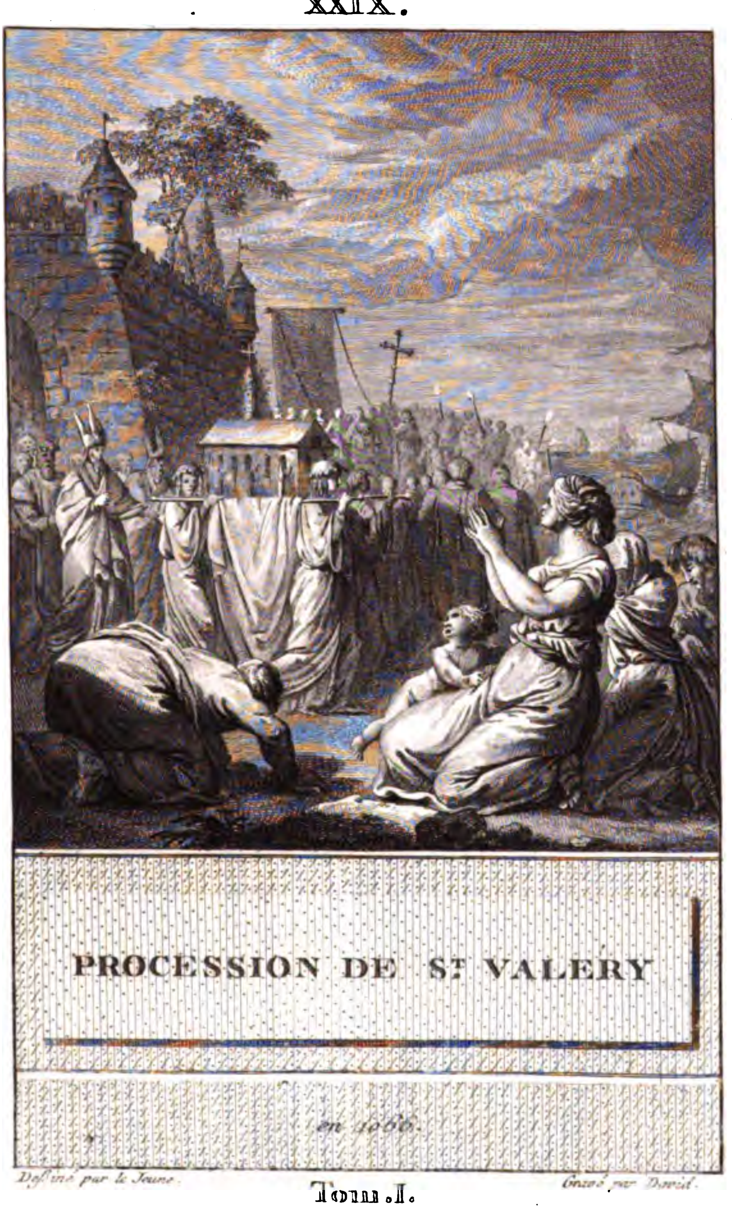
XXIX.



PROCESSION DE S.t VALERY

en 1066.

Dessiné par le Jeune. Gravé par David.


PROCESSION DE St VALERY
en 1066.
Dessiné par le Jeune.
Gravé par David.

Tom. I.

CHUTE DE GUILLAUME (en 1066.)

« Guillaume sortant de sa chaloupe s'élance & tombe « sur le sable. Cette chûte au premier pas pouvoit être mal « interpretée par une multitude disposée à tourner tout en « présages : il le sentit à l'instant & eut la présence d'esprit « de crier en se relevant : « J'ai pris possession de cette terre ». « Un Soldat court aussi-tôt à une cabane voisine, en arrache « une poignée de chaume, & revient l'offrir au Général, « comme en signe d'investiture du Royaume. » Tous les Soldats d'applaudir : la joie & l'espoir du butin remplissent leurs cœurs. Ils apprennent la victoire récente de Harold, & n'en sont point émus ; ils n'aspirent qu'à combattre un ennemi déja vaincu dans leur imagination. Ainsi tiennent souvent aux plus vaines minuties les plus grands évènemens, & l'opinion des hommes à tout.

DÉPUTATION DE MOINES *redemandant la Couronne à Harold.*

Harold s'avançoit à grandes journées & se flattoit d'ajouter une seconde victoire à la première; mais la première lui fut fatale, & fut une des principales causes de sa ruine. Il l'avoit payée du sang de ses plus braves Guerriers. Il avoit mécontenté les autres, en leur refusant le partage des dépouilles des Danois. S'il étoit avare envers son armée, c'étoit pour épargner son peuple ; il se proposoit d'employer ce butin aux frais de sa défense contre les Normands, sans lever de nouvel impôt ; mais il falloit dans ce moment critique oublier son

peuple pour contenter le Soldat, dont il avoit besoin. Ses Vétérans abandonnent en route son armée, que recrutent des Troupes fraîches, mais qui ne les valoient pas. Gurth, son frère, conçoit des pressentimens sinistres sur l'évènement. Il donne à son frère le sage conseil d'éviter une bataille décisive, lui expose la situation des Normands, forcés de vaincre ou de périr, & n'ayant plus de flotte pour leur retraite; la résolution désespérée de Guillaume, qui avoit lui-même renvoyé ses Vaisseaux pour ne laisser de ressource à ses Troupes que dans la victoire; son impuissance de faire subsister une si grande multitude, si on le consumoit par de simples escarmouches & par une sage lenteur; l'avantage de Harold, qui dans le sein de son Royaume, & au milieu de ses Sujets affectionnés, étoit assuré de trouver tout ce qui manqueroit à Guillaume. Gurth, voyant son frère inflexible, lui conseilla du moins de se retirer, de ne pas hasarder sa personne & sa vie dans cette première action, & de se ménager pour un revers, sans risquer en un seul jour la liberté & l'indépendance de son peuple.

Harold trop brave pour céder à un autre le danger & l'honneur de cette première journée, & fier de son premier succès, fut sourd à ces remontrances, & voulut combattre Guillaume en personne. Il arrive auprès du Camp ennemi, établi près de Hastings, & compte si bien sur la victoire, qu'il envoie proposer au Duc une somme d'argent, s'il veut évacuer le Royaume sans effusion de sang. Guillaume rejette son offre & lui députe quelques Moines, qu'il charge à son tour de ses propositions. « Ces Moines, en présence du Camp d'Harold, le « somment au nom du Duc de lui résigner une Couronne « qui lui a été transmise par Édouard, usurpée par un par- « jure, confirmée par le Chef de l'Église; & lui laissant le « choix ou de la tenir du Duc, à hommage, ou de remettre « leur querelle à la décision du Pape, ou bien à celle de leur

XXX.



CHUTE DE GUILLAUME

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom. I.

XXXI.



DÉPUTATION DE MOINES

redemandant la Couronne a Harold.

en 1066.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

» épée dans un combat singulier. Harold répondit que le
» Dieu des batailles alloit en être l'arbitre, & que lui seul
» décideroit entre le Duc & lui. »

GUILLAUME REND LE CORPS de Harold sans rançon à sa mère, (le 15 Octobre 1066).

HAROLD suit de près sa réponse, fait lever le Camp, & se flatte de surprendre l'ennemi; mais Guillaume l'attendoit, prêt à le recevoir. Harold s'établit dès le soir même sur la croupe d'une colline, ayant un bois épais derrière lui. La nuit vient & enveloppe de ses ténèbres les deux armées & leurs destins; mais les deux Camps présentoient un spectacle bien différent. Les Anglois se livrent aux festins, aux bruyans excès de l'ivresse & de la débauche. Les Normands & leur Chef passent la nuit dans le silence & les prières, & se préparent à cette grande journée par les actes de religion les plus sérieux. Le jour paroît: Guillaume assemble & harangue les Chefs de son armée. Il leur montre leur position, derrière eux la Mer & la flotte ennemie, la nécessité de vaincre, l'impossibilité de fuir: il leur rappelle le courage de leur Nation, leur habitude de vaincre avec lui, la justice de leur cause, les anathêmes de la religion contre un parjure déja troublé par ses remords, & l'alternative d'un Royaume à conquérir en un jour, ou d'une mort ignominieuse. Tous répondent, la victoire. Il range son armée sur trois lignes. L'Infanterie légère à la première, & Mongomery à sa tête: à la seconde, de gros bataillons armés de pied en cap, commandés par Martel; & à la troisième, sa Cavalerie étendue & couvrant de ses deux aîles les deux premières lignes; & lui au milieu, le sabre à la main, à la

tête d'un Efcadron de Chevaliers choifis, fur un lieu plus élevé, d'où il peut voir & ordonner.

Harold fent l'avantage de fon pofte, & y refte ; il fait mettre pied à terre à fa Cavalerie peu nombreufe & inutile fur fa colline : il place en tête fes Soldats de Kent, qui depuis l'Heptarchie jouiffoient du privilége de ce premier pofte de péril & d'honneur : il forme de toutes fes Troupes un vafte front compofé de gros bataillons ferrés & formés en *tortuë Romaine*, toute couverte de boucliers en tous fens; il fe place à pied auprès du grand étendard, & fes deux frères Gurth & Leofwin à fes côtés, & déclare fa réfolution de vaincre ou de périr.

Les deux armées reftent quelque tems en préfence fans fe mouvoir. Guillaume vit bien que l'ennemi ne quitteroit pas fon pofte, & qu'il falloit l'y forcer. Il fait fonner la charge; fon armée s'ébranle & marche à la colline en chantant un air militaire du fameux Rolland. L'attaque eft furieufe : après la décharge des flèches on en vient au fabre & à la hache. La réfiftance eft égale, les Anglois en foutiennent le choc: leurs bataillons s'ouvrent, & font pleuvoir par les intervalles des décharges de pierres. Les Normands font étonnés & flottans. Harold voit fon avantage & fait avancer de nouvelles Troupes: le Duc oppofe quelques efcadrons qui plient, déja l'aîle gauche fléchit, déja elle fuit: le Duc lui-même paffe pour mort, & le défordre menace de gagner toute fon armée. A ce danger preffant, il accourt avec une foule de Seigneurs, ôte fon cafque, fe montre aux fuyards, les arrête, les rallie & revient avec eux, le fabre à la main, fur les Anglois, qui font pouffés à leur tour jufqu'à leur colline, & la plûpart coupés & taillés en pièces. La phalange Angloife eft pénétrée en plufieurs endroits; mais fans être enfoncée ni rompue : l'aîle droite combattoit fans relâche, fans perdre ni gagner un feul

XXXII.



GUILLAUME REND LE CORPS DE HAROLD

ſans rançon a ſa mere.

15. 8.bre 1066

Deſſiné par Binet — *Gravé par David*

Tom. I.

poûce de terrein ; & le combat se soutenoit ainsi dans une indécision parfaite depuis sept heures du matin jusqu'à l'après-midi. Guillaume désespérant de forcer l'ennemi, & voyant que ses Troupes souffroient du désavantage du terrein, eut recours à un mouvement délicat & dangereux, mais décisif; il envoie ordre à ses Généraux d'arrêter leurs Troupes, de se battre en retraite, & d'attirer par un désordre apparent l'ennemi à leur poursuite. Les Anglois donnèrent dans le piége : ils s'engagent dans la plaine, & la Cavalerie Normande se repliant sur eux, les enveloppe & les taille en pièces : deux fois il employa cette ruse, & deux fois les Anglois emportés par leur ardeur, en furent victimes; il restoit un corps nombreux d'Anglois serrés, impénétrables, & déterminés à disputer la victoire jusqu'à la dernière extrémité. Le Duc ordonne à sa grosse Infanterie d'avancer sur eux, tandis que ses Archers les prendroient par derrière. Alors les Anglois percés d'un côté par les flèches, de l'autre ayant en face les sabres des Normands, tombent de toutes parts. Harold tombe lui-même percé d'une flèche & ses deux frères avec lui : découragés par la chûte de leurs Princes, & lassés de combattre, les Anglois cèdent & bientôt tous sont en fuite. La nuit vient & met en sûreté & le reste des vaincus & la fortune de Guillaume.

Cette fameuse bataille de Hastings, qui dura tout le jour, méritoit, dit Hume, de décider le sort d'un grand Royaume. Soldats & Chefs montrèrent la même valeur, la même opiniâtreté. Guillaume eut trois chevaux tués sous lui : Harold fit tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine. Les morts étoient amoncelés autour de lui, & lui-même, avec ses deux frères, confondu dans leur foule étoit si méconnoissable de ses blessures, qu'on eut peine à distinguer son corps glorieusement défiguré. Il perdit la Couronne, le

à qui rien ne manquoit d'ailleurs, pour apprécier & faire valoir ces grands moyens. La consternation du grand évènement de Hastings, le défaut d'un Chef à opposer au Vainqueur, l'indifférence de la Nation à changer de joug & de maître, ces causes livrèrent presque sans résistance au Normand ce même Anglois, qui, avant de céder aux Danois une portion de son Isle, l'avoit cent fois arrosée de leur sang. L'influence du Clergé sur les esprits, d'un Clergé presque tout composé des compatriotes de Guillaume, qui espéra de dominer sous un Roi de sa Nation, qui s'unit naturellement aux vues du Pape, protecteur déclaré de cette invasion, conspira encore pour l'ambition & le succès de Guillaume, qui de son côté se conduisit en habile Guerrier & en politique adroit.

Cependant Edwin & Morcar, Seigneurs puissans en forces & en Vassaux, recueillent les débris de l'armée voisine, proclament Roi le foible Edgar; mais ce n'étoit qu'un fantôme, qui peut bien représenter un Roi dans les tems paisibles; mais qu'un souffle renverse dans les tems orageux. Guillaume vole à Douvres pour s'assurer au moins une retraite & une communication avec la Normandie. La garnison, qui valoit une armée, cède à l'impulsion du moment, à la terreur générale, & se donne à Guillaume. Ses Soldats abusent de leurs succès: il les punit sévèrement & mêle ainsi la justice à la violence. Il marche vers Londres, bat quelques Partis; & son approche achève de décider les esprits déja ébranlés par la persuasion des Évêques. Edwin & Morcar ont déja disparu; Edgar, lui-même, va prier Guillaume de lui ôter une Couronne qu'il étoit incapable de garder; & l'Usurpateur semble déja le Roi légitime de la Nation. Lui seul paroît en douter, & balance un moment à accepter la Couronne. Ce scrupule ne fut pas long, & il est sacré & couronné dans l'Abbaye de Westminster, après le serment ordinaire des

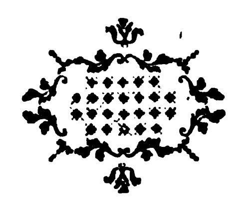
Rois, qu'il exécuta ou viola ensuite suivant ses vues & ses passions. La scène de son sacre manqua d'être ensanglantée : les Gardes Normandes répandues autour de l'Église, prirent le bruit intérieur & les folles acclamations des Anglois pour un cri de révolte, & fondirent les armes à la main sur la populace. Guillaume pouvoit périr obscurément dans cette confusion ; il eut bien de la peine à appaiser le tumulte. Déja tout paroît tranquille & soumis au nouveau maître, qui va déployer tour-à-tour les qualités contraires qu'il avoit à ses ordres, & qu'il faisoit agir à son gré. Il distribue les trésors de Harold : récompense ses Troupes : comble de bienfaits les Ecclésiastiques qui avoient si bien secondé ses armes, fonde sur le champ de sa victoire l'*Abbaye de la bataille*, où des Moines mêlent bisarrement leurs prières pour Harold & pour Guillaume. Il traite Edgar avec bonté, & le fait Comte d'Oxford : il établit la même police, la même discipline rigoureuse, qu'on voyoit briller dans le Gouvernement de son Duché ; en un mot il prit tous les moyens qui pouvoient hâter & cimenter l'union du peuple vaincu à ses vainqueurs. Mais tandis qu'il montre un Roi dans l'administration civile, dit le célèbre Hume, il n'offre qu'un tyran dans l'administration militaire. Il confisque les titres de Harold & des Seigneurs qui avoient combattu contre lui, il remet tout le pouvoir, tous les grands emplois dans les mains de ses Normands ; désarme les habitans de Londres ; élève en plusieurs endroits du Royaume des forteresses menaçantes, remparts de tyrannie ; ne laisse nulle part aucune force à redouter, & distribue dans toutes les Villes des garnisons Normandes. Après ces différentes mesures, qui inspirent d'un côté l'espérance, & de l'autre la crainte, il songe déja à quitter son nouveau Royaume pour aller revisiter son Duché. On s'est tourmenté sur le vrai motif d'un voyage aussi imprudent dans une révolution si récente ; où sous l'apparence d'une paix extérieure,

extérieure, une sourde agitation fermentoit encore dans les esprits. Pour absoudre Guillaume d'imprudence, & de la foiblesse de montrer à sa Nation le Conquérant des Anglois, on lui a prêté une prévoyance & des combinaisons tyranniques pour l'avenir ; mais pourquoi vouloir motiver toutes les actions des hommes célèbres, comme si toutes les actions de l'homme avoient un motif réfléchi ?

Quoiqu'il en soit, Guillaume part d'Angleterre, traînant prudemment à sa suite, & comme en triomphe, tous les Seigneurs Anglois qu'il pouvoit craindre & Edgar à leur tête. Cette Cour si politiquement composée suffisoit pour rassurer sur les dangers de son absence, un homme dont les étonnans succès avoient d'ailleurs augmenté la confiance dans ses forces & ses ressources ; son absence troubla bientôt l'Angleterre. Les Vainqueurs traitèrent avec mépris un peuple subjugué. Les Vaincus étoient encore sensibles à l'outrage. La haine s'enflamma & l'on courut aux armes. Guillaume revient, hâte, châtie les mutins, & appesantit le joug des Anglois, rétablit l'impôt détesté du *danegelt;* & profitant du prétexte de la révolte, il opprime & dépouille la Nation, anéantit les anciennes familles, établit le Gouvernement féodal, donne les grands fiefs à ses partisans, & en exclut les Anglois, qu'il fait descendre au second ordre. Mais tandis qu'il affermit sa puissance en despote irrité, une conspiration se forme parmi les Normands eux-mêmes, & menace de le détrôner. Le Comte Waltheof, époux de la nièce de Guillaume, & le seul Anglois qui eut conservé quelque part dans sa confiance, approuve d'abord le complot, échauffé par le spectacle du malheur de ses compatriotes, & par les discours des Conjurés. Mais bientôt, redevenu de sang-froid, il sent les conséquences de cette entreprise, & l'incertitude du succès. Tourmenté de ces réflexions, il soulage son ame en déposant

ſa peine & le projet dans le ſein de ſon épouſe Judith. Cette épouſe perfide, qui avoit livré ſon cœur à un autre objet, ſaiſit avidement cette occaſion de perdre ſon mari ; elle écrit au Roi, lui révèle toute la conſpiration, & l'aigrit contre Walthеof. « Cependant cet infortuné Seigneur, perſuadé par « les conſeils de l'Archevêque Lanfranc, part pour la Nor- « mandie, où étoit alors Guillaume ; & croit avoir le premier « le mérite du repentir, celui d'informer ſon maître de la « trahiſon qui ſe trame. Mais Guillaume étoit prévenu par ſa « nièce : il le remercia cependant de ſa fidélité ; mais en « méditant ſa mort. »

Le départ de Waltheof allarme les Conjurés, qui courent aux armes. Ils ſont à moitié réduits par les partiſans du Roi, qui, à ſon retour, ne trouve preſque plus rien à faire qu'à punir. Waltheof, qui méritoit le plus ſa clémence, eſt puni avec le plus de rigueur ; parce qu'il étoit Anglois, & riche ; & ſa femme étoit des premières à demander ſa tête. Il fut jugé, condamné à mort, & exécuté. L'infâme Judith tomba bientôt après dans la diſgrace du Roi, abandonnée, mépriſée ; elle paſſa le reſte de ſa vie dans l'opprobre & dans la miſère, ſans trouver de pitié nulle part.



GUILLAUME ET ROBERT, son fils, se combattent sans se connoître ; le cri du père blessé avertit le fils de sa méprise (en 1079).

ON peut bien, par des scènes d'horreurs, intimider un peuple nouvellement conquis, & le contenir dans l'obéissance. Le succès de cette politique sanguinaire, consignée dans les fastes de tant de Conquérans, a de l'éclat & du poids. Elle éblouit les hommes par le plus grand appareil de la puissance; mais les peuples, sur lesquels elle pèse, deviennent comme un ressort comprimé, qui toujours tend à se rétablir avec violence. Guillaume l'avoit éprouvé dans la conspiration de l'Isle d'Ély, qu'il n'avoit étouffée qu'en dépouillant plusieurs des rebelles, & en mutilant les autres dans la conjuration du Comte de Waltheof, dont le repentir ne put désarmer sa colère; mais les traces de la vengeance du Monarque couvroient encore partout les germes de la révolte. De toutes parts elle eut éclaté, si d'un côté sa réputation de piété & de bienfaisance n'eut mis le Haut-Clergé dans ses intérêts; & si de l'autre l'inquiétude & l'état encore chancellant de Grégoire VII qu'allarmoit un Compétiteur, n'eut empêché ce Pape de se joindre aux ennemis de l'Usurpateur.

Les Seigneurs & les Princes, qui pouvoient revenir contre l'enthousiasme qui avoit couronné le Vainqueur d'Hastings, & lui faire acheter chèrement la possession tranquille de son nouveau sceptre, furent divisés & arrêtés plus d'une fois par l'ascendant du sacerdoce dont on s'étoit servi pour consacrer l'hommage du peuple.

Aussi Guillaume, soit reconnoissance, soit politique, prêta, dans des momens de calme, au Clergé d'Angleterre cette même

authorité qui avoit enchaîné la Nation, pour rappeller les Ecclésiastiques à la vigueur & à la pureté de la discipline.

Cette adresse ne put écarter tous les orages. Le génie des conquêtes reçoit difficilement un frein. Guillaume, heureux jusqu'alors, trouva un nouvel aiguillon dans la résistance qu'opposoient les Bretons à l'hommage qu'il en exigeoit. Il y vit une nouvelle occasion d'étendre ses domaines. Mais la France veilloit sur lui avec cette inquiétude, que donne toujours le voisinage d'un Prince entreprenant. Philippe vole à la défense des Bretons, & chasse loin de Dol le Monarque Anglois. Une retraite forcée & une perte évaluée à quinze mille livres *sterlings* n'eurent rien pour ce Prince d'aussi funeste que le malheur d'avoir aliéné la France, déja trop allarmée de la première conquête.

Cette puissance, la ressource dans tous les tems des Princes opprimés, devient celle de Robert, Duc de Normandie, qui reclame la possession de ce Duché, dont Guillaume lui avoit donné l'investiture, à son départ pour conquérir l'Angleterre. Soit la mauvaise foi du père dans la donation de cette Province, soit que Guillaume se sentit assez fort pour révoquer une démarche qu'il avoit cru devoir accorder à la politique & aux circonstances, Robert trouve dans son père une roideur inflexible sur l'exécution de ses engagemens; & toutes les sommations du premier n'obtinrent de celui-ci d'autre réponse, sinon, *qu'il ne falloit pas se déshabiller avant l'heure de se mettre au lit.*

Cette résistance contrarioit trop ouvertement les vues & les intérêts de Philippe, pour qu'il refusât son assistance à Robert; & Guillaume eut à se repentir de n'avoir point assez ménagé un voisin si puissant.

Que d'évènemens d'un grand poids ou d'une issue tragique ont leur cause dans les incidens les plus légers! Robert se

XXXIV.



GUILLAUME ET ROBERT

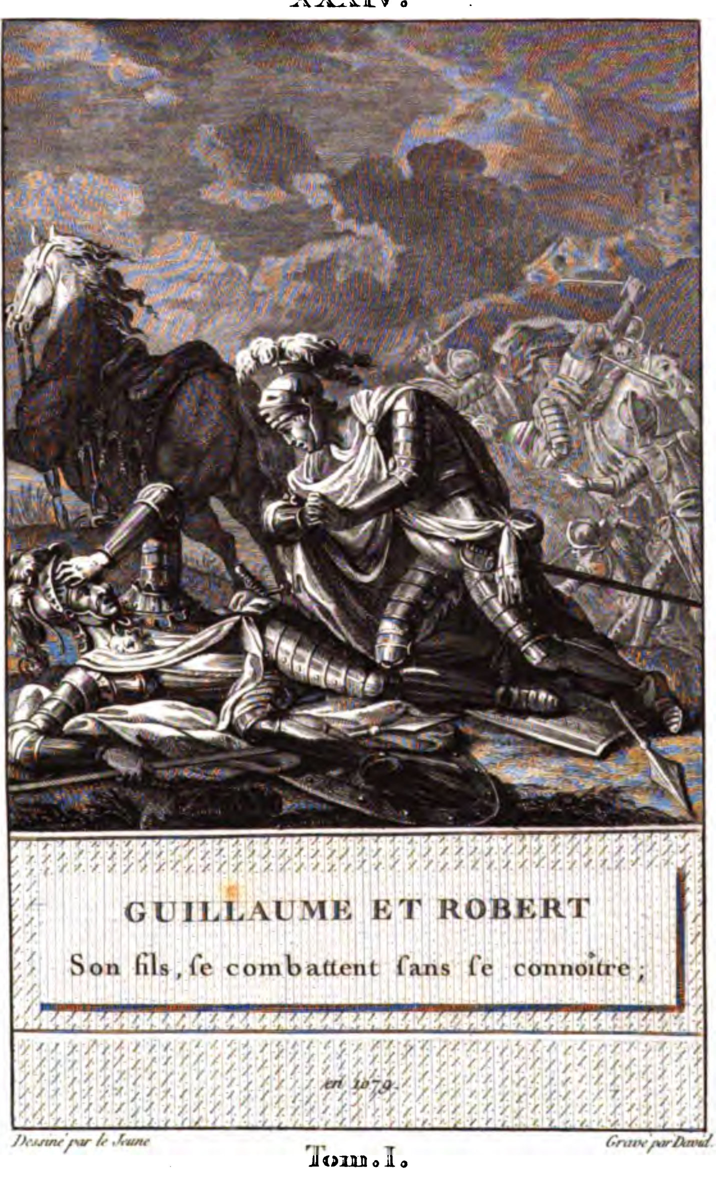
Son fils, ſe combattent ſans ſe connoitre;

en 1079.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

Tom. I.

XXXIV.



GUILLAUME ET ROBERT

Son fils, se combattent sans se connoître ;

en 1079.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

Tom. I.

divertit avec ſes deux frères puînés : ceux-ci lui jettent quelques goutes d'eau. Cette plaiſanterie innocente, envenimée par un Seigneur mécontent, enflamme le courroux de Robert ; l'épée à la main, il pourſuit ſes frères, pour les immoler à ſon reſſentiment. Guillaume arrête le bras égaré de ſon fils, & ſemble prendre parti pour ſes deux autres enfans ; c'en eſt fait : la jalouſie a diſtillé ſon poiſon ; Robert, déja irrité du refus de ſon père, ne garde plus avec lui de ménagement; il le quitte. La jeune Nobleſſe de Normandie, du Maine & même de l'Angleterre, s'attache à ſes drapeaux ; le voilà cantonné à main armée chez un des plus puiſſans Barons de Normandie, prêt à défendre ſes droits ſur cette Province contre ſon propre père. Guillaume ne marche point encore en perſonne ; mais une armée de vieilles troupes Angloiſes, envoyée par ce Prince, a bientôt mis en fuite le parti de Robert, à qui la Normandie n'offre plus d'aſyle. Robert en cherche un, & le trouve auprès de Philippe, qui ne laiſſe point échapper une occaſion ſi belle d'inquiéter ou d'humilier même dans Guillaume un rival dangereux.

Gerberoi, petite Ville du Beauvoiſis, Terre & Château qui depuis ont paſſé aux Évêques de Beauvais, eſt le lieu de ſûreté, où Robert, ſous la protection de la France, attend avec intrépidité le parti que prendra ſon père. Cette fois Guillaume ſe montre, & ne croit point au-deſſous de lui de meſurer ſes forces avec celles de ſon fils. L'attaque eſt prompte & ſerrée, la réſiſtance eſt vigoureuſe, ſans qu'un des deux partis prenne ſur l'autre un avantage déciſif. Cette place peu fameuſe juſqu'alors, le devient par ce ſiége, où les traits de bravoure ſe multiplient de part & d'autre, & ſe varient au point que le champ de bataille préſente plutôt l'image d'un Tournois & un aſſaut de Chevalerie, que le ſpectacle de deux armées en préſence, pour s'entrégorger.

Un évènement, que quelques momens de plus eussent rendu fort tragique, attira l'attention de toute l'armée, & faillit à remplir d'une égale consternation les deux partis.

« Dans une sortie des Assiégeans, deux Guerriers se ren-
« contrent sur l'Arène : l'un s'avance avec l'impétuosité & la
« confiance de la jeunesse, qui n'attend qu'un ennemi ou
« un rival pour se signaler; l'autre avec la fierté & l'air impo-
« sant d'un Héros plein de lui-même, fortifié de tous ses
« avantages & de ses titres : le premier emporté par le feu
« de son âge & le ressentiment d'une injustice, dont la répa-
« ration lui semble au-dessus de tous les devoirs; & le
« second, peu accoutumé à rencontrer des résistances, trou-
« vant ses droits dans son pouvoir, semble croire que tout
« doit plier à sa rencontre & céder à sa volonté. Tous deux,
« sans se connoître, tous deux cachés par leur armure, en
« viennent aux mains, & montrent une valeur assurée. La
« Nature n'avertit point Robert, son bras s'égare & porte
« au Roi son père un coup violent qui le renverse de cheval.
« Robert est prêt à consommer sur sa victime le crime d'Œdipe,
« Guillaume à terre jette un cri, ôte son casque; ce cri retentit
« au cœur de Robert & y réveille la Nature. Le Vainqueur
« tombe lui-même à l'instant aux pieds du Vaincu, implore
« sa miséricorde, & le rend maître absolu des conditions du
« pardon. »

Qui doute que les droits de la Nature ne dispensent pas un père de sa parole à l'égard de son fils! Sans doute Guillaume étoit coupable en refusant à Robert les domaines dont il l'avoit investi avant de passer la Mer. Sa parole étoit aussi sacrée que le serment de fidélité qu'il avoit exigé des Barons pour leur nouveau Duc; mais la cause de Robert devoit être portée au tribunal de la Nation, à celui du Suzerain; & le vangeur naturel devoit être Philippe.

Mais le Duc de Normandie trouva, comme Abſalom, ſon Achitophel dans le Seigneur de Grentemeſnil, qui fomenta ſon reſſentiment contre Guillaume. Les jeunes Princes n'ont que trop à leur Cour de ces Conſeillers intéreſſés à fournir un aliment continuel aux paſſions d'un âge inconſidéré, & à ſubſtituer aux plus ſacrés des liens les nœuds de leur intrigue.

L'Hiſtoire accuſe la Reine Mathilde d'avoir entretenu Robert dans ſa révolte; elle l'aimoit plus qu'aucun de ſes frères. De-là ce manége ſecret pour lui faire paſſer des ſecours, pour lui donner par ſa protection des partiſans dans ſa cauſe & des Guerriers pour ſeconder ſes efforts. Ce rôle, tout odieux, tout dangereux qu'il eſt dans les femmes, n'étoit point nouveau dans les Cours.

Cependant Guillaume ne devoit point avoir d'ennemis à redouter dans un ſexe, dont il s'étoit déclaré ſi hautement le Vengeur, qu'il avoit condamné par une de ſes Loix à la perte de ſon ſexe; quiconque violeroit une femme honnête.

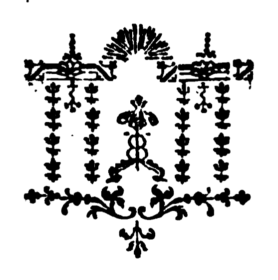
La poſtérité jugeroit mal Guillaume, ſi elle réduiſoit à ſon titre de *Conquérant* toute l'opinion qu'elle en doit avoir. L'Uſurpateur qui ſubordonne la juſtice à l'intérêt de ſon ambition, n'a garde de la dépouiller de tout ſon empire. Il la fait taire toutes les fois qu'elle peut lui nuire; mais bientôt il lui rend ſes droits, lorſqu'elle peut conſacrer & ſoutenir ſon ouvrage.

Guillaume, en Normandie, avoit fait admirer à toute l'Europe l'adminiſtration intérieure de ſes États. Rendu au repos, après les ſecouſſes de la révolution qui fit paſſer dans ſa main le ſceptre de l'Angleterre, il fit jouir ſes nouveaux ſujets de la Légiſlation d'un Gouvernement équitable, d'une excellente diſcipline dans l'ordre civil & militaire. Les détails qu'en ont conſervé les faſtes de cette Nation, honorent ſon Gouvernement; & l'on dût voir alors avec quelque ſurpriſe ce que plus de cinq ſiècles après on retrouva avec horreur dans la même

Nation: un Usurpateur assez habile pour donner aux Monarques légitimes un modèle dans l'art de régner. Cet exemple se renouvella dans un monstre que la Nation appella son *Protecteur.*

La suite de l'Histoire nous entraîne vers les malheurs de Guillaume; mais il les dût presque tous à la violence de son caractère, à ce despotisme qui écrasa ses nouveaux sujets: le goût de la chasse, qui, dans un Prince occupé de son Gouvernement, ami de l'ordre & de son peuple, est un délassement nécessaire des travaux pénibles de la Royauté, devient, dans un Monarque de la trempe de Guillaume, une passion violente, qui ne connoît plus aucun frein. Il se trouve trop circonscrit dans ses plaisirs, il veut planter une forêt nouvelle; trente milles de terreins d'une belle contrée sont dévastés au premier ordre avec plus d'inhumanité, que n'est saccagée une Ville prise d'assaut. Les Propriétaires sont expulsés, les maisons rasées, les jardins, les vergers, les moissons culbutés par la charrue, les Monastères démolis, & trente-six Églises principales sont, au rapport de Cambden, détruites de fond en comble.

Quelle inconséquence dans un Prince, qui se déclare ailleurs partisan si zélé de la justice! Mais tout s'explique dans le caractère de Guillaume, & sa conduite envers son fils Robert achève de dévoiler son caractère.



MALÉDICTION

MALÉDICTION PRONONCÉE par Guillaume le Conquérant contre son fils Robert, Duc de Normandie (en 1079).

GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

CETTE voix de la Nature, qui dicte aux pères tant d'attentions & de soins pour leurs fils en bas-âge, qui leur fait oublier alors toute supériorité & toute distance, qui ne met dans leur bouche que les expressions de la tendresse, pour encourager la timidité de l'enfance & pour s'attacher un jeune cœur, qui n'étend leurs bras que pour enchaîner les enfans par des caresses, pourquoi cette voix si touchante perd-t-elle son accent & son charme, sitôt que ces enfans deviennent des hommes, peuvent élever des prétentions & faire valoir des droits légitimes? Le voici. L'enfant très-jeune, n'annonce point encore un héritier; & son état de foiblesse & d'ignorance ne le rend redoutable ni à l'esprit de propriété, ni à l'ambition qui si souvent maîtrisent les pères.

C'est dans des passions contrariées qu'est la cause unique de la révolution qui s'opère alors dans la Nature.

Parmi les Princes, des intérêts plus puissans la font taire plus impérieusement encore. Le personnage d'un héritier ou d'un successeur présomptif ne peut s'y soutenir qu'à la faveur d'une modestie inaltérable, & que par les mesures de la circonspection la plus attentive & souvent la plus épineuse.

C'eut été demander beaucoup à un jeune Prince, brave comme ses ancêtres, altier & indépendant par position, quoique doux & humain par caractère; mais éloigné de cette dissimulation froide, qui n'abandonna jamais Guillaume, & consolida en Angleterre les succès de sa valeur. Robert avoit d'ailleurs à la Normandie un droit acquis & reconnu, il pouvoit la

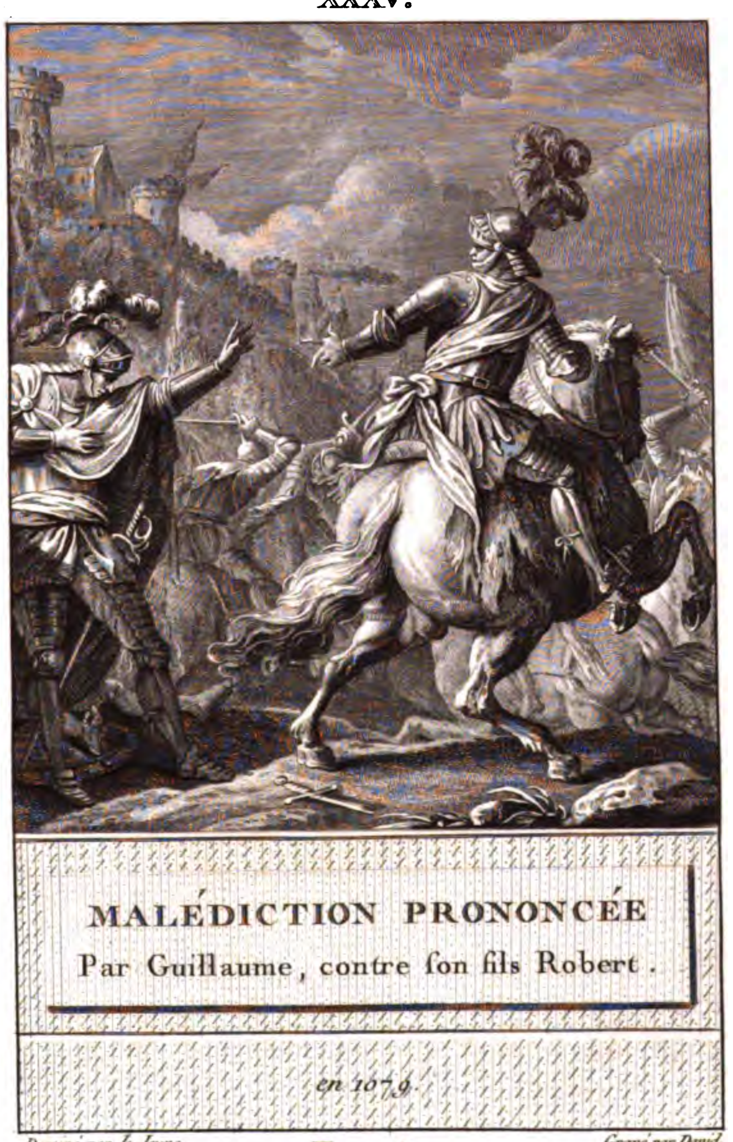
demander à son père, sans anticiper ces jouissances, que tout fils doit attendre au moins patiemment du cours de la Nature. Sa demande n'étoit qu'une réclamation.

« Cependant c'est avec ces avantages que Robert se présente « aux pieds de son père qu'il a terrassé, sollicitant avec larmes « le pardon de sa méprise & plus encore du soulèvement qui « l'a occasionnée. Le premier moment fut sans doute pour « Guillaume celui du dépit & de la honte. Mais bientôt ce « sentiment fait place à toute la fierté du Conquérant. Ses « yeux étincellent de colère, son visage s'enflamme : pressé « d'aller cacher sa confusion, il ne s'apperçoit pas que ce « Robert, son Vainqueur, lui prête son cheval & lui sert « d'Écuyer pour le monter. Un regard féroce, un bras mena- « çant annonce dans Guillaume une ame palpitante de fureur; & « c'est avec toute cette expression de la vengeance, qu'en acca- « blant de malédictions son fils, il désespère son repentir & « sa soumission. »

Mezerai se trompe, en précipitant la réconciliation du père & du fils que les Historiens anciens & modernes n'amènent qu'à la suite de cette malédiction prononcée, & que l'on dût à l'entremise des Seigneurs Normands de la Cour de Guillaume, & aux bons offices de la Reine Mathilde, dont apparemment le Roi n'avoit garde de soupçonner les intelligences avec son fils.

Mais qu'on ne s'y trompe point, le ressentiment du père a bien pu se refroidir, sans que le cœur du Monarque ait abjuré son ambition & son avarice. Une dissimulation profonde couvre la conduite de Guillaume, dans ce pardon simulé; il n'est pas sûr pour lui de demeurer brouillé avec un fils, qui, par ses droits & l'ascendant qu'il a pris sur les Normands, peut à son gré soulever ce peuple & se faire un parti considérable. La politique veut qu'il flatte l'ardeur guerrière du jeune Prince,

XXXV.



MALÉDICTION PRONONCÉE

Par Guillaume, contre son fils Robert.

en 1079.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. I.

par quelque expédition importante. Malcom, Roi d'Écosse, lui en fournit l'occasion.

Guillaume étoit devenu un Prince trop puissant pour ne pas allarmer tous ses voisins. Le Monarque Écossois devoit souffrir impatiemment le voisinage d'un homme, qui, presqu'au sortir de son Vaisseau, s'étoit rendu le maître de la plus grande partie des Insulaires, & la terreur de tous; & que quelques succès de plus pouvoient amener dans ses États. Il est pénible d'ailleurs d'être obligé de trembler devant un ennemi que l'on méprise. Quelle idée le maître d'un peuple, où le dernier des mendians ne sollicitoit alors une aumône, qu'au nom du sang royal, dont il se disoit issu, devoit-il avoir d'un Étranger, d'un bâtard, qu'il ne pouvoit regarder que comme un heureux Aventurier, un Général de fortune?

Malcom croyoit devoir inquiéter Guillaume par des invasions, pour n'en être point inquiété lui-même. Ce fut au-devant de ce Prince que Guillaume envoya son fils Robert. On ne voit point qu'il s'y soit passé d'action sanglante; mais le Roi d'Écosse fut obligé de se retirer aux approches de l'armée de Robert, de lui demander la paix & de la cimenter par un traité. Les Gallois donnèrent aussi de l'occupation au jeune Prince, qui marcha contre eux, & les ramena si bien à leur devoir, qu'ils se soumirent à un tribut annuel envers l'Angleterre.

On doit croire que la terreur devançoit tous les pas du Duc de Normandie, s'il est vrai qu'il eut déja reçu le nom de *Robert-le-Diable*. Du Verdier prétend qu'il le dût à l'action qui se passa entre son père & lui au siége de Gerberoi; & que de-là vint le *Roman de Robert-le-Diable*. Ce Roman connu a été écrit en Vers par Jacques de la Hogue; il est resté manuscrit. A l'égard de la vie de ce Prince, elle est

imprimée en Profe. On fent combien l'Hiftoire s'y trouve défigurée par toutes les fictions de la Poéfie.

Guillaume ne pouvoit pas toujours occuper Robert, & celui-ci, qui fe fentoit foutenu de la France, vacillant dans fa foumiffion, ne ceffoit de porter ombrage à fon père. Un autre évènement domeftique attira l'attention du Monarque.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT arrête Odon, fon frère, Évêque de Bayeux, quittant fes États, dans le deffein d'aller en Italie cabaler pour la Papauté (en 1082)

GUILLAUME régnoit au tems où le génie des Princes offroit dans leur conduite & dans leurs goûts mille contradictions étonnantes pour nos mœurs. On étoit cruel & hofpitalier; on étoit réligieux dans les pratiques & barbare dans la vengeance, équitable dans fes arrêts, injufte dans fes procédés. On étoit avare envers fes enfans & libéral pour les Églifes. Guillaume fur-tout offrit plus d'un contrafte de ce genre. Mais tout ce qui n'étoit point chez lui l'ouvrage des paffions, préfentoit le caractère du grand homme.

Le fameux *Livre, du jour du Jugement*, Doom's Day-Book, qu'on retrouve encore dans l'Échiquier, annonce l'Adminiftrateur attentif, qui pèfe dans une jufte balance la force des Provinces, la valeur des terres, les fortunes des Particuliers, pour établir fes reffources dans une fage proportion. Auffi fe montra-t-il libéral, fans ceffer d'être économe.

Politique habile, ce Monarque eut defiré que fa conquête opérât fur les peuples vaincus la même révolution qu'autrefois les Saxons avoient produite dans toute la Bretagne, en lui faifant

XXXVI.



GUILLAUME LE CONQUÉRANT
Arrête Odon, ſon frere, Evêque de Bayeux.

en 1082.

Dessiné par le Jeune. Tom. I. *Gravé par David.*

recevoir leurs inſtitutions & leurs loix ; ainſi que leur langage. Alexandre, qui de ſon tems, avoit adopté, dans le cours de ſes conquêtes, les mœurs des Nations ſoumiſes, bleſſoit la fierté de Guillaume. Il étoit encore plus près de cette époque, où les barbares ſortis du Nord vinrent donner des maîtres aux Gaules & en recevoir les loix & la civiliſation. Cet aſcendant des Vaincus ne devoit pas moins révolter le génie altier du Monarque Anglois. Mais le Prince s'apperçut bientôt qu'il eſt dans le caractère des peuples un écueil, où vient ſe briſer tout le pouvoir du Conquérant. L'Anglois-Saxon fut opprimé & ne fut point détruit, il put plier ſous le poids des armes; mais on ne put l'aſſervir aux inſtitutions Normandes. La puiſſance du Conquérant ne s'étendit point au-delà des modes & du langage. Les peuples vaincus & Vainqueurs ſe mélèrent; mais les loix Normandes, loix tyranniques & odieuſes, s'effacèrent par l'impreſſion des conſtitutions Saxones, dont l'Angleterre offre encore aujourd'hui des traces.

De-là, néceſſité pour Guillaume de contenir par la force & par l'oppreſſion même, une Nation qu'il ne pouvoit ſe flatter de régénérer par ſon génie. Toute eſpèce de grandeur, tant ſoit peu rivale, lui parût un monſtre, même aux pieds de ſon trône : les priviléges furent abolis, les propriétés envahies, les richeſſes diviſées ; Anglois, Saxons, Bretons anciens, tout ſubît le même eſclavage; & le pouvoir du glaive répara l'impuiſſance du ſceptre. L'Angleterre fut en peu de tems hériſſée de citadelles, & Londres vit s'élever au-deſſus de ſes mûrs, cette *Tour* célèbre, l'épouvantail de ſes habitans.

Nul Monarque ne fut à la fois plus puiſſant & plus riche que Guillaume. Prince vigilant & ſévère, Capitaine brave & hardi, Politique adroit, Héros fortuné dans ſes conquêtes, il marqua à l'Angleterre la première époque de ſa grandeur; il lui donna cette puiſſante influence qu'a conſervé depuis ſa

postérité dans le systême de l'Europe, sur ce trône où elle s'est maintenue.

Nous devions à nos Lecteurs ce précis des mœurs & du génie de Guillaume, pour qu'ils pussent saisir la force de son caractère dans le trait de sévérité qu'il fit voir à l'égard de son propre frère.

Singulièrement ami de l'ordre, Guillaume crut que la police & la discipline Ecclésiastique étoient dignes de son attention & de son zèle. Il trouva de grands abus en Angleterre, dont l'ignorance & la simonie avoient corrompu le Clergé. Il eut à répéter dans ce Royaume ce qu'il avoit si glorieusement opéré dans son Duché de Normandie, qui étoit devenu pour la France la pépinière de Savans & de vertueux Prélats.

Persuadé des suites malheureuses de l'ignorance dans un ordre de citoyens destinés à propager avec la lumière de la Religion, la perfection de la raison & de la morale, il crut qu'en rendant les Ministres de l'Église plus savans & plus appliqués, il les rendroit plus vertueux, plus exemplaires & plus efficaces. Ce fut le fruit de ses différentes Écoles.

Mais le choix des Prélats, cette charge si délicate pour un Prince qui regarde les hommes revêtus de la Prélature ou du simple Sacerdoce, comme les Officiers publics de la Morale, ce choix fit la gloire de l'administration de Guillaume. Chaque époque de vacance, qui, d'ordinaire, produit au tour du trône une explosion sourde de passions qui se disputent les prééminences & les richesses de l'Église, dont à coup sûr, les plus empressés sont les moins dignes, ce moment ne voyoit rien que de calme auprès de Guillaume. Un Conseil formé des hommes les plus sages, écartoit toute faveur, pesoit, balançoit tout mérite ; &, d'après leur suffrage, le Monarque ne donnoit à la Religion que des Ministres religieux. On sent

qu'ainsi combattue, la simonie, ce vice si accrédité dans ce siècle de corruption & d'ignorance, ne soutint pas long-tems les regards du Monarque Anglois. Un exemple éclatant, pris dans sa famille même, annoncera toute l'infléxibilité de son zèle.

Guillaume avoit deux frères uterins, que lui avoit donné sa mère d'un second mariage qu'elle avoit fait avec un simple Gentilhomme nommé Herluin. Il en avoit eu aussi une sœur. Robert, l'un des deux frères, fut pourvu du Comté de Mortain; il fit l'autre Évêque de Bayeux, puis Comte de Kent en Angleterre. Odon, son second frère, plus propre par son génie à soutenir cette dernière qualité que la première, rendit à Guillaume d'importans services. On le vit un jour armé de sa massue, dans un moment critique, où l'armée du Monarque plioit sous les coups de l'ennemi & menaçoit d'une désertion prochaine, s'avancer vers les soldats, le bras lévé sur leur tête, les effrayer d'une voix tonnante, avertir Guillaume, qui, levant son casque & se faisant reconnoître, rallia bientôt les fuyards.

Odon fut le Ministre de confiance auquel Guillaume confia le Gouvernement de l'Angleterre, pendant son voyage de Normandie; & qui par la sagesse de son administration, justifia le choix du Prince. Aussi jouit-il à la Cour de la plus haute faveur. C'est à lui que la Reine Mathilde donna cette Tapisserie précieuse, ouvrage de sa main, qui représente la conquête de l'Angleterre; cette autre pièce qu'on nomme encore aujourd'hui *toilette du Duc Guillaume*, où l'on voit les habits que ce Prince & sa femme portèrent au jour de leur mariage, deux morceaux curieux qui sont encore partie de la décoration de l'Église de Bayeux, aux jours des grandes solemnités.

Moins Prélat, nous l'avons dit, que militaire dans ses

maximes & sa conduite, Odon puisoit dans les honneurs une
cupidité dévorante. « La Papauté lui parut le seul objet
« digne de ses poursuites ; & cette idée ayant exalté son ame
« avide à la fois d'honneur & d'argent, il avoit amassé des
« trésors qu'il devoit semer à profit pour son ambition ; &
« rassemblé des Troupes qu'il alloit conduire en Italie, croyant
« pouvoir marcher à la conquête du premier trône de l'Église,
« comme Guillaume avoit préparé celle d'Angleterre. Des
« prédictions appuyoient sa confiance, quoique les Astrologues
« qui l'avoient appellé en Italie, eussent anticipé de plus de
« trois années la mort de Grégoire VII. Plusieurs Barons &
« le Comte de Chester devoient être du voyage.

« L'œil pénétrant de Guillaume, qu'on n'avoit point mis
« dans la confidence, déconcerta toute cette trame qu'il
« découvrit, & dont il résolut de venger le Sacerdoce &
« l'honneur même de son sang. Des Officiers furent envoyés
« pour se saisir de l'Évêque : un ancien préjugé sur les immu-
« nités Ecclésiastiques, arrêta leur bras. Guillaume l'apprend, &
« vient les rassurer en personne, sans décider la question.
« *Sachez*, dit-il, en leur ordonnant de l'arrêter, *que je punis*
« *ici le Comte de Kent, mon Sujet, & non l'Évêque de Bayeux.*
« Distinction, qui, comme on le voit, prouve le peu de
« progrès qu'avoient fait les vrais principes. L'Évêque fut
« emmené en Normandie, où Guillaume le retint prisonnier
« jusqu'à la fin de son règne. »

On voit tout ce que ce Monarque eut fait de plus grand encore, dans un siècle plus éclairé. Mais la carrière de Guillaume s'avançoit, & le tombeau alloit réduire au plus petit espace le maître glorieux de tant de Provinces. La passion des armes, qui chez lui s'étoit assoupie quelques années, se réveilla tout-à-coup, pour la dernière fois, par un accès de vengeance. Une plaisanterie froide de Philippe, Monarque François, sur l'embonpoint

l'embonpoint de Guillaume, mit à celui-ci les armes à la main. *Quand ce gros homme fera-t-il ſes couches*, dit Philippe, en raillant de Guillaume qui menoit à Rouen une vie ſédentaire. *Allez lui dire*, répondit l'Anglois, *que ce ſera en allant lui offrir à Notre-Dame de Paris dix mille lances au lieu de cierges, que j'irai faire auprès de lui mes relevailles.* Il ne tint que trop ſa parole.

La Ville de Mantes fut la première victime de ſon reſſentiment, un ſeul jour la vit réduire en cendres; Égliſes, Monaſtères, rien ne fut épargné. Lui-même il commanda cette ſcène d'horreur. Mais bientôt froiſſé par un ſaut que fit ſon cheval, il ſe vit à ſa dernière heure; & après s'être occupé de réparer ſes cruautés & ſes déprédations, il termina ſa vie à Rouen, le 26 Août 1088. De ſes trois fils, Henri fut le ſeul qui accompagna ſes obſèques, dans l'Abbaye de Saint Étienne de Caen, que ce Monarque avoit fondée. Gilbert, Évêque de Liſieux, prononça ſon éloge funèbre. D'autres ſoins, comme on le verra, occupoient ailleurs ſes deux autres fils.

Mais, avant que d'entrer dans le tombeau, il fallut que le cadavre de Guillaume expiât par un affront public une de ſes uſurpations. *Haro!* s'écria Aſcelin, fils d'un certain Arthur, en arrêtant la pompe funèbre. Il eut été dangereux de paſſer outre, ſans payer la portion du terrein qu'alloit occuper le corps du Monarque, & qu'il avoit envahie ſur ce Gentilhomme Normand. Henri ſavoit qu'une pareille reclamation étoit un ordre aux Magiſtrats de réprimer la violence ou de la punir. Soixante écus donnés ſur le champ par Henri, & la promeſſe d'en payer ſoixante autres, appaiſèrent Aſcelin. Étrange deſtinée d'un des plus puiſſans Rois, à qui l'on conteſte après ſa mort ſix pieds de terre pour le couvrir. Heureux ce Monarque, ſi ſon repentir put également couvrir ſes autres injuſtices.

GUILLAUME II.

HENRI, FRERE DE GUILLAUME II & de Robert, *se saisit de Conon, Chef des révoltés de la Ville de Rouen, & le précipite du haut d'une Tour* (en 1088).

LES Loix se taisoient encore au seul nom de celui qui, pendant sa vie, les avoit souvent violées. Guillaume, du fonds de son tombeau dictoit à l'Angleterre des Arrêts qu'elle n'osoit enfrein're; & Robert, victime de la foiblesse des Anglois, qui crurent devoir servir les anciennes vengeances de Guillaume contre le Duc de Normandie, qui avoit osé résister aux usurpations de son père, l'infortuné Robert se voyoit enlever par son cadet le droit de sa primogéniture.

Celui-ci avoit pour lui l'Arrêt d'un partage inique porté par le feu Roi. Les dernières volontés des Souverains n'ont pas toujours été le moment brillant de leur règne, & plus d'une fois les Sujets, après la mort de leur Prince, se sont vengés sur ce dernier acte de leur despotisme, de ceux qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir de réprimer.

Guillaume, *le Roux*, ainsi nommé de la couleur de ses cheveux, étoit bien éloigné de produire par son caractère & ses mœurs, dans les Seigneurs & dans le peuple cette fermentation qui peut quelquefois forcer les hommages & courber la Loi sous l'empire de l'opinion. Pepin & Hugues Capet avoient eu chez les François cet avantage, qu'ils durent à l'impression de leur piété, de leur prudence & de leur valeur. La cause de Guillaume n'avoit point de pareils appuis. Farouche & brutal, sans religion comme sans honneur, tout en lui repoussoit le cœur des peuples. Mais les dernières volontés de son père; mais plus encore le poids de la haute considération,





HENRI, FRERE DE GUILLAUME.

Se saisit de Conan et le précipite du haut d'une Tour

XXXVII.



HENRI, FRERE DE GUILLAUME II.

Se saisit de Conon et le précipite du haut d'une Tour.

en 1088.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. I.

de la vénération même, dont jouiſſoit chez les Anglois le vertueux Lanfranc, Archevêque de Cantorbéry, inſtituteur de ce jeune Prince, auquel il avoit conféré lui-même la Chevalerie; peut-être auſſi la célérité des démarches, entraînèrent la Nation; & la pure faveur donna à Guillaume II une Couronne, qu'il ne pouvoit tenir de la Loi, ni de ſon mérite.

Le crédit de Lanfranc, ſon mentor & ſon bienfaiteur, arrêtèrent quelque tems l'impétuoſité des paſſions du nouveau Monarque. Il eut même l'habileté de ſe faire des créatures, en verſant dans le ſein des pauvres, dans les Abbayes & les Égliſes, les tréſors que ſon père avoit amaſſés dans Wincheſter. Mais on dût s'attendre qu'un ſi grand coup d'éclat retentiroit au loin, & qu'une pareille voie de fait en amèneroit bien d'autres.

Robert avoit pour lui la Loi; il avoit de plus, dans un caractère franc & généreux, doux & facile, les qualités les plus faites pour contraſter avec les vices de Guillaume. Tout en lui préſageoit aux Seigneurs d'Angleterre le Gouvernement le plus favorable à leurs vues ambitieuſes, tandis qu'ils ne voyoient dans la main de Guillaume, qu'une verge de fer, telle qu'ils l'avoient ſentie dans celle de ſon père.

Auſſi l'orage ſe forma-t-il bientôt & de la colère de Robert, & des paſſions des différens Seigneurs, qui s'empreſſèrent de lui donner un appui. L'Évêque de Bayeux, l'ambitieux Odon, dont nous avons vu réprimer par Guillaume la cupidité ſimoniaque, quoique rappellé par ſon neveu de la priſon où il avoit langui, couvoit une haine ſecrette contre le pieux Archevêque de Cantorbéry, dont le zèle avoit provoqué ſa diſgrace, & dont les vertus lui faiſoient redouter à la Cour un Cenſeur ſévère. La fortune de Guillaume-le-Roux étoit l'ouvrage de ce Pontife, qui l'avoit conſacré de ſa main. Odon devoit à ce Prince ſa liberté; mais le reſſentiment

parla plus haut dans ſon cœur que la reconnoiſſance. Énergique dans ſes tableaux, il peignit aux Seigneurs Anglois tout ce qu'ils avoient à redouter du caractère ſombre & deſpotique de Guillaume ; & toujours hardi dans ſa réſolution, il lui en couta peu pour les ſéduire & pour les rendre parjures. Guillaume ſentit bientôt que ce n'étoit pas le moment de bruſquer l'orage : il lui convenoit de louvoyer. Il le fit avec prudence, & l'homme le plus entier de ſon Royaume ne parla que de déférences & de ſacrifices. *Juſqu'à ma Couronne*, diſoit-il à Roger de Montgommery, *je donnerois tout pour avoir l'amitié des braves Seigneurs, auxquels mon père a confié ma défenſe.*

Les paſſions raiſonnent peu. Les Grands ſaiſirent avec avidité dans les poſſeſſions & les richeſſes l'appas que leur offroit le Prince; mais aucun d'eux ne parut approfondir ces démarches que la néceſſité ſeule arrachoit à ſon caractère. La conſpiration fut bientôt diſſipée. Deux fois priſonnier, l'Évêque de Bayeux renonça enfin à l'eſprit de faction, & tout rentra dans l'ordre.

Heureux ce Monarque, ſi les leçons du vertueux Lanfranc euſſent continué de germer utilement dans ſon ame. Mais déja Guillaume avoit rebuté ſon zèle & ſa morale ; &, pour le malheur de cet empire, le Prélat ſurvécut peu à cette diſgrace. L'Égliſe d'Angleterre perdit en lui un de ſes plus grands Pontifes & l'État une de ſes colomnes. Reſtaurateur de la diſcipline & des dignités Eccléſiaſtiques, qui s'étoient avilies; ſavant controverſiſte, célèbre par la réfutation des erreurs de l'Archidiacre Bérenger, régulier dans ſes mœurs; Miniſtre & ami de ſon Prince, ſupérieur à toute conſidération étrangère au bien de l'État & à la gloire de ſon Maître, Lanfranc fut mort irréprochable, s'il n'eut point dépouillé le fils aîné de Guillaume le Conquérant de ſon droit à la Couronne. Un génie dominant, au milieu d'une Cour, eſt Roi par mérite; &

tout, juſqu'à l'autorité ſuprême, ſubit naturellement ſon impulſion. Mais, ſitôt qu'il diſparoît, la médiocrité ſe relève, chaque paſſion reprend ſon poſte & ſes prétentions; le Prince ſur-tout, qui a eu de plus grands ſacrifices à faire, ſe venge bientôt des entraves qu'il a reçues.

Tel fut le malheur de Guillaume, qu'à la mort de Lanfranc, toutes ſes paſſions ſe déchaînèrent à la fois. Il envahit l'Archevêché de Cantorbéry, & ſa cupidité ne fit grace à aucun des bénéfices qu'il put engloutir.

Mais une autre amorce plus puiſſante encore ſe préſentoit à ſon ambition. Il ne falloit rien moins que deux Couronnes pour l'aſſouvir. Le projet eſt déja formé de paſſer en Normandie; &, s'il n'éprouve pas plus de revers que de remords, bientôt il aura dépouillé l'infortuné Robert. Spectatrice de ces diviſions, qui aſſuroient ſon repos, la France n'avoit garde de prendre parti dans ces querelles. Robert reclame envain ſon ſecours; Philippe a déja cédé aux intrigues & aux préſens de Guillaume. Il falloit, pour ſauver Robert, que Henri ſon frère, oubliant ſes torts, n'écoutât plus que la pitié & la tendreſſe fraternelle.

« Déja Guillaume arrachoit à la fidélité de leurs ſermens les principaux ſujets de Robert. Deux Barons factieux avoient livré au Monarque les places de Saint-Valery & d'Albermale (*). Rouen étoit au moment de lui ouvrir ſes portes. Un Bourgeois, nommé *Conon*, y entretenoit pour le Roi un parti puiſſant. Tantôt il faiſoit valoir les libéralités de Guillaume & ſes promeſſes; tantôt il préparoit la défection du peuple, en le dégoûtant d'un Prince, dont la foibleſſe & le caractère efféminé lui annonçoient peu de reſſources. Henri voit ſon frère à deux doigts de ſa perte, il entre dans Rouen, ſe ſaiſit du factieux *Conon*; &, de la force de

(*) Duchêne nomme d'Aumale.

son bras, le précipite du haut d'une tour. Ce coup de parti fut décisif, & la Ville rentra bientôt dans l'obéissance.

L'union des Seigneurs des deux Nations fit encore plus pour le salut du Duc de Normandie. On se mit pour ainsi dire entre les deux frères, Guillaume & Robert, on les rapprocha par un traité qui leur partagea l'héritage de leur père à l'exclusion de Henri, de ce Prince qui venoit de signaler si hautement & son équité & son amour fraternel. Douze Barons de part & d'autre osèrent jurer & garantir un traité qui réunissoit sur la tête du survivant des deux Princes les deux Couronnes d'Angleterre & de Normandie, & dépouilloit entièrement leur frère.

GUILLAUME II.

LE ROI GUILLAUME, attaqué par deux Cavaliers, & prêt à perdre la vie, s'écrie d'une voix menaçante : Arrête malheureux! Je suis le Roi d'Angleterre (en 1090).

HENRI, comme on le voit, ne marchoit qu'à pas lents vers ses hautes destinées; mais la force des évènemens l'y portoit en dépit des passions de ses frères, & des factions diverses, en dépit même de ses malheurs. Henri ne pouvoit forcer Guillaume dans son Isle, & l'épée à la main, lui demander justice du traité de Rouen. Il trouva qu'il lui étoit plus facile de s'en venger sur Robert. Il choisit le Mont-Saint-Michel pour retraite, &, de cette place forte, il se met à ravager les domaines du Duc de Normandie. Guillaume, qui sent que cette querelle lui est commune avec ce Prince, vole à son secours; le Fort est assiégé dans les règles : la valeur de Henri, l'attachement des Assiégés, la nature de la place pouvoient fatiguer les Assiégeans, quand la disette d'eau réduisit au désespoir l'infortuné Henri.

XXXVIIII.



LE ROI GUILLAUME, II. ATTAQUÉ PAR deux Cavaliers et prêt à perdre la vie.

en 1090.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

Deux traits que nous trouvons ici dans les deux Princes assiégeans offrent à l'Histoire deux tableaux bien différens. Au milieu de cette scène d'horreur, que présentent de semblables hostilités entre deux frères, on est touché de voir Robert s'attendrir sur l'état de son frère, lui envoyer une provision d'eau, & même plusieurs pièces de vin pour sa table. On voit que Robert se rappelle dans ce moment le service essentiel que Henri lui avoit rendu, pendant le Siége de sa Capitale. Mais ce n'est qu'avec le pinceau de la fureur la plus sombre qu'on peut rendre la colère du farouche Guillaume, qu'irrita ce procédé généreux, au point de s'emporter contre Robert & de l'abandonner tout à coup.

« Sans doute que le cœur de Guillaume s'ouvroit difficilement à la pitié. Mais il y eut un moment dans ce Siége, » où son danger personnel lui arracha un procédé d'une sensibilité louable. Ce moment alloit terminer au Mont-Saint-Michel la carrière de Guillaume. Il s'avançoit seul, avec » cette hardiesse de bravoure qu'il montra par-tout, pour » observer à cheval les endroits foibles de la forteresse. » Deux soldats des Assiégés fondent sur lui à l'improviste & » le renversent, sans le reconnoître. Un d'eux avoit déja le » bras levé, pour lui plonger son épée dans le corps. *Arrête, malheureux !* lui cria Guillaume, *je suis le Roi d'Angleterre, le frère de ton Maître!* Ce cri fut comme un coup de foudre, » qui fit tomber l'épée de la main du soldat. Le respect le » saisit, & à l'instant il relève le Prince, & lui sert d'Écuyer » pour remonter sur son cheval. Guillaume n'oublia point » cette action, &, après avoir récompensé le soldat, il se » l'attacha pour toujours. » Il faut que ce Prince ait laissé une mémoire bien odieuse, pour que ses Historiens relèvent une action aussi simple, comme un grand effort de vertu.

Enfin la fortune de Henri cède encore à celle de Robert.

Chaſſé du Mont-Saint-Michel, il ſe retire à Domfront. Othon, nous dit Tacite, après avoir perdu une bataille importante, n'en voulut point tenter une ſeconde à laquelle l'engageoient les cohortes Prétoriennes. *Il ſemble*, leur dit-il, *que la fortune & moi nous nous ſommes aſſez meſurés.* Henri crut auſſi en avoir aſſez fait alors pour cette Déeſſe aveugle. On ne le trouve plus que comme auxiliaire dans l'armée du Roi; c'eſt auprès de ce Monarque qu'il penſa qu'en ſage politique, il lui convenoit d'obſerver les évènemens; & Henri ne ſe trompa point.

Du caractère dont étoit Guillaume II, Guerrier dans l'ame, toujours entreprenant, toujours dur & quelquefois barbare, il étoit difficile qu'il eut la paix avec ſes voiſins. Macolm III, Roi d'Écoſſe, ne s'endormit point dans ſon abſence. Le ſachant en Normandie, il voulut recouvrer des Provinces envahiës par Guillaume-le-Bâtard. Le Roi, qui apprend que Macolm arrive dans le Northumberland, appelle à lui Robert, moins encore comme Général auxiliaire, que comme un ennemi ſecret, dont il ne peut s'aſſurer qu'en le retenant dans ſon armée. Une tempête maltraite les Troupes des deux Princes. Macolm, qui ne crut pas devoir ſe compromettre, avec eux, demanda à négocier. Ce fut le terme de cette guerre; mais le traité qui la finit ne fut pas de longue durée. Un autre évènement pouvoit changer la face des choſes. Guillaume, dans une maladie grave, crut toucher au moment de ſa mort. Il donna aux frayeurs de l'avenir ce que juſqu'alors il avoit refuſé à l'équité & à la conſcience. Il ſe dépouilla des biens qu'il avoit pris au Clergé. Protection, bonté, juſtice, humanité, il promit tout à ſes Sujets & à ſes Vaſſaux. Autant de promeſſes qui diſparurent avec ſes allarmes, comme le vœu du Matelot s'évanouit & ſe perd avec l'orage.

Tant

Tant de vices avoient beſoin d'être couverts de la réputation de ſa bravoure. L'Écoſſe le revit encore les armes à la main; mais triomphant cette fois avec éclat. Malcom & Guillaume ſe brouillèrent de nouveau pour un hommage, que celui-ci voulut recevoir dans Glocefter, & non ſur la frontière, ainſi que l'offroit Malcom. L'Écoſſois fut l'aggreſſeur, parce qu'il ſe crut lézé dans la dernière négociation. Mais Guillaume n'avoit point encore paru, que déja Mowbray, Comte de Northumberland, l'avoit délivré de ſon ennemi au ſiége d'Annik, en le perçant de ſa lance. L'Écoſſe perdit, dans le même jour, ſon Roi Malcom & Édouard, fils de ce malheureux Prince, qui mourut ce jour-là de ſes bleſſures; & trois jours après la Reine Mathilde, qui ne put ſurvivre à ſa douleur. Guillaume laiſſa l'Écoſſe s'affoiblir par les diviſions que cauſa la minorité des enfans de Malcom, qui ne portèrent cette Couronne, qu'après avoir vu leur oncle & un bâtard de leur père ſe l'arracher ſucceſſivement. C'eſt dans cette guerre qu'un Général du Roi d'Écoſſe, nommé Gautier, fut récompenſé de la charge de *Stuart*, ou Lieutenant général du Royaume, titre dont il fit le ſurnom de ſa famille, & où nous trouvons l'origine de l'illuſtre maiſon, qui régna long-tems en Écoſſe & un ſiècle entier ſur toute la Grande-Bretagne.

Une action auſſi importante que celle du Comte Mowbray, a ſans doute des droits à la reconnoiſſance d'un Prince; mais jamais elle n'a celui de combler la diſtance du Sujet à ſon Maître. Mowbray ſe crut en quelque ſorte l'égal de Guillaume, après l'avoir délivré de ſon ennemi; il trancha du Souverain. Le Roi, qui bientôt eut lieu de ſuſpecter ſa fidélité, marcha pour le punir. Le Comte, voyant ſe décider une guerre dans les règles, s'élever même un nouveau Fort, pour menacer celui qu'il avoit choiſi pour ſa retraite, ne chercha plus ſon ſalut que dans la fuite; il y trouva des fers, dans leſquels il

languit trente années & mourut ainsi victime de son orgueil.

Enhardi par ce succès, Guillaume crut qu'il étoit tems d'en imposer aux habitans du païs de Galles, voisins fâcheux, le fléau de toute la contrée, sujets indociles, que la terreur avoit contenus sous Guillaume le Conquérant; mais qui ne croyoient pas devoir également respecter la puissance de son fils. Le Monarque avoit tout ce qu'il falloit de bravoure pour les réduire; mais la Nature, toujours plus maitresse que les Souverains, avoit cantonné les Gallois derrière des rochers inaccessibles, d'où ils n'échappoient qu'à travers d'épaisses forêts, dont eux seuls connoissoient les défilés. Les Généraux en avoient tué un grand nombre, en les chassant comme des bêtes farouches; mais Guillaume, qui les vit se reproduire en quelque sorte de leur destruction, pensa qu'il étoit plus sûr de les contenir dans leurs antres, que de prétendre les exterminer. Toute cette expédition se borna à élever de nouvelles forteresses.

C'est ainsi qu'il avoit échoué dans une nouvelle tentative contre son frère Robert. Les Barons, qui avoient garanti l'exécution du partage, se présentèrent pour la maintenir. Guillaume eut beau en appeller à son épée & à vingt mille Anglois qu'il devoit armer pour soutenir ses prétentions. Cependant c'en étoit fait de Robert, si la France eut secondé ce Monarque; mais un nouveau refus de la part de cette Puissance, intéressée à le contenir dans ses bornes, apprit à ce Prince que sa politique étoit peu réfléchie & sa cupidité trop entreprenante.

Au surplus, Guillaume avoit choisi le personnage qui lui convenoit, en se montrant presque toujours les armes à la main. Ardent & impétueux comme son père, il avoit hérité de lui la bravoure, & le génie des conquêtes. Son talent lui donnoit en ce genre un rôle distingué parmi les plus grands

Princes de l'Europe; mais oppreſſeur de ſes Sujets, & mille fois plus odieux que ſon père dans ſes exactions, il n'eut pas comme lui l'art de ſe faire pardonner la dureté de ſon Gouvernement. L'intérieur de ſes États fut preſque toujours l'écueil de ſa gloire. Les Religieux eurent à lui reprocher d'avoir traité leurs Monaſtères, comme des bourgades livrées au pillage. Les Évêques durent cenſurer un Prince qui laiſſoit vaquer les Siéges, pour en engloutir les richeſſes; mais ſon peuple, ſi ſouvent trompé par ſes artifices, tous les jours victimes de déprédations nouvelles, n'eut qu'un cri pour le dénoncer à la poſtérité, comme le fléau de l'Angleterre.

Quand le Prince n'oppoſe aux gémiſſemens de ſon peuple, qu'un cœur de bronze, tout n'eſt pas encore perdu pour les malheureux, s'il eſt un honnête homme en crédit à la Cour du Monarque; ſi ſur-tout dans les Pontifes qui l'approchent, la Religion a formé de ces caractères fermes & intrépides, auxquels elle ait donné de prévaloir ſur les paſſions & de les enchaîner, par l'aſcendant du zèle & de la ſageſſe. Telle étoit Anſelme, ce reſpectable Abbé du Bec, que Guillaume avoit fait Archevêque de Cantorbéry, digne élève de Lanfranc, dont il rappelloit les vertus, & qui avoit oppoſé au choix du Prince une forte réſiſtance. Anſelme voulut rappeller Guillaume à ſes ſermens, ſur la protection & la juſtice qu'il devoit à ſon peuple, ſur ſon reſpect pour les biens de l'Égliſe. C'étoit attaquer trop de paſſions à la fois, pour n'être point coupable aux yeux du Monarque. Dès ce moment, Guillaume ne chercha plus qu'à l'éloigner. Bientôt Anſelme lui en fournit plus d'un prétexte.

Rome étoit alors en proie à l'un de ces malheureux ſchiſmes, où ſans doute la Religion n'avoit rien à perdre en elle-même, parce que toujours elle plane ſur les paſſions des hommes; mais où les Chrétiens perdoient néceſſairement de leur vénération

pour la perfonne de fes Miniftres, quand ils y voyoient des Agens ferviles de la politique des Cours. Anfelme, Abbé du Bec, avoit reconnu l'obédience d'Urbain; devenu Primat de l'Angleterre; il ne varia point dans fon hommage, & propofa aux Anglois de le reconnoître. Ce trait feul, qui dans un homme annonce du caractère & des principes, fert à le faire connoître. Guillaume, qui dans la fuite le reconnut lui-même, trouva mauvais pour lors qu'Anfelme eut prononcé avant lui; il travailla fur le champ à le faire dépofer dans un Synode, qu'il convoqua à Rockingham; mais les Suffragans du Primat ne fe laifsèrent point corrompre. Guillaume changea de politique à l'égard d'Urbain, dont il permit que le Primat reçut le *Pallium*.

Une autre querelle acheva de brouiller pour toujours le Roi & Anfelme. Qui connoît ce Prince, d'après fes Hiftoriens, voit que le tourment de fon avarice a prefque toujours faifi les momens de repos que lui laiffoit fon ardeur martiale. On imagine bien que fa haine ne dut jamais être plus irréconciliable que lorfqu'il vit fruftrer fa cupidité. C'étoit un parti bien violent pour Guillaume, que d'avoir laiffé échapper de fes mains une grande portion des biens de l'Archevêque de Cantorbéry, en donnant à ce Siége un Primat. Son avidité protefta bientôt contre un pareil facrifice. Il ne demanda rien d'abord à force ouverte; mais il exigea de l'Archevêque un don de mille livres d'argent, comme tribut de fa reconnoiffance; &, quand celui-ci, bien loin de plier fa confcience à cette fimonie déguifée, reclama du Prince la reftitution des domaines de fon Siége, qui reftoient entre les mains du Monarque, la colère de Guillaume ne garda plus de mefure; & le Saint Prélat, qui en prévit tous les orages, quitta l'Angleterre, pour fe rendre en Italie, d'où il vint fixer fon féjour à Lyon, jufqu'à la mort du Roi.

Cependant on cite de Guillaume II un trait de sagesse & de respect pour la Religion, dont s'honoreroit une administration vertueuse. Deux Moines viennent lui demander une Abbaye vacante, après lui avoir fait offrir en secret de riches présens. Un autre Religieux se tenoit à l'écart, sans rien avoir de commun avec leurs démarches. *Qu'offrez-vous*, dit Guillaume à ce troisième, *pour ce bénéfice? Rien, Sire*, répondit-il au Roi, *mon état ne me laisse rien à offrir, comme en ce genre il ne m'a rien permis de desirer. Eh bien*, dit le Monarque, *je vous donne cette dignité que vous ne desirez point, & dont les autres se sont rendus indignes en la demandant.*

Il est tel siècle où ce seul acte donneroit une couleur morale à toute la vie d'un grand personnage. Mais l'Histoire, qui plus anciennement a jugé Guillaume, n'a pas cru que ce trait put adoucir l'horreur du tableau de son avarice, à laquelle une dernière époque va mettre le comble.

GUILLAUME II, APPRENANT QU'HÉLIE, Comte de la Flèche, assiégeoit le Mans, entre en fureur, & court à toute bride, jusqu'à un port d'Angleterre, où il demande à s'embarquer. Les Matelots lui représentent le risque d'une Mer orageuse. Le Roi les force de mettre à la voile, en leur disant: Vous n'avez jamais oui dire qu'un Roi ait été noyé (en 1099).

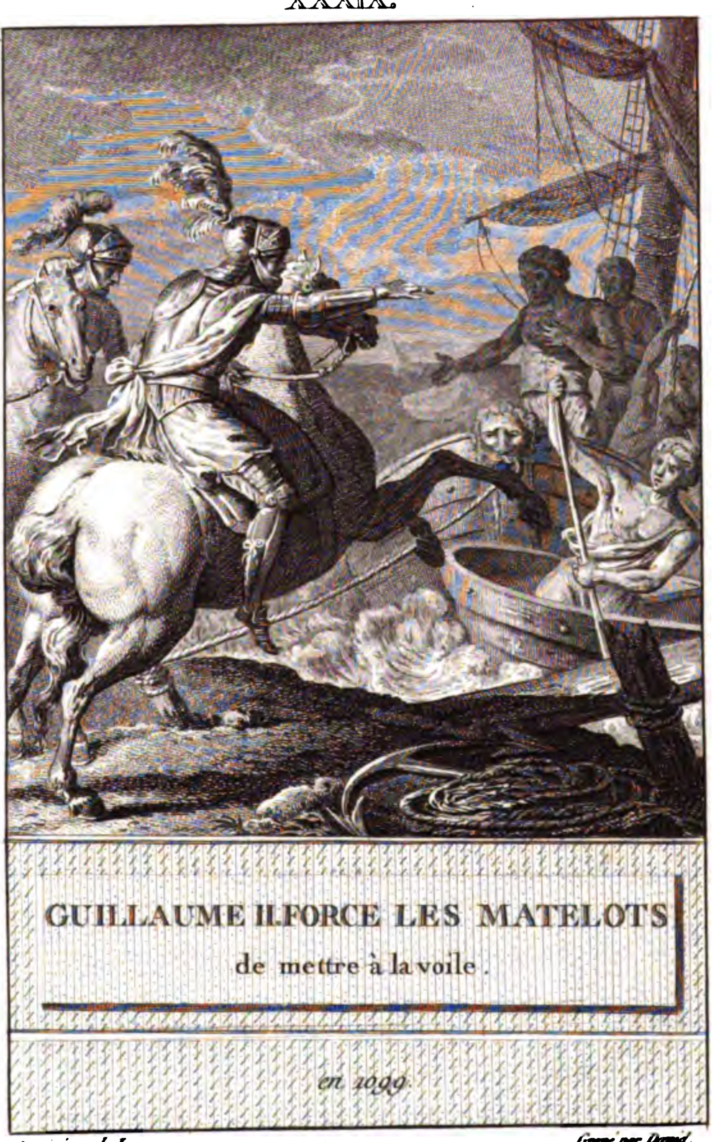
GUILLAUME II.

C'EST au-de-là des Mers que se préparoit l'importante révolution, qui devoit finir les malheurs de Henri & se jouer des dispositions & des traités des Princes, pour donner un Maître à l'Angleterre. Un évènement, qui seroit incroyable

dans nos mœurs actuelles ; mais que l'unanimité des Historiens nous atteste, un évènement dans lequel il entra moins de réflexion que d'enthousiasme, & dont on ne peut faire sans restriction l'apologie ou la censure, mit en scène l'Europe entière dans un autre monde. L'éloquence d'un Prêtre Picard, nommé *Cucupietre*, , plus connu sous le nom de *Pierre l'Hermite*, fut le volcan, qui en ébranla presque toutes les puissances. Sa première explosion se porta en Italie. Frappé de l'intrépide confiance, & entraîné par le zèle énergique du nouvel Apôtre, le père commun des fidèles sentit s'émouvoir ses entrailles au récit de la servitude qui soumettoit des Chrétiens au bras de fer du Musulman. La politique humaine veut qu'Urbain ait habilement saisi, dans le projet de cette expédition, un moyen efficace d'étendre & de consolider les prérogatives de son Siége. La piété y voit un zèle Religieux, que devoient enflammer la profanation de la Terre Sainte & les cruautés des Sarrasins. La Philosophie, en approfondissant le génie du siècle & les intérêts des Princes, reconnoît d'une part le goût de la Chevalerie ; & cette passion des grandes aventures, que devoient flatter les pélerinages & les guerres sacrées ; de l'autre, l'habileté des principaux Souverains de l'Europe à saisir & à favoriser une diversion, qui affoiblissoit le régime féodal & tendoit à appauvrir ces grands Vassaux, ennemis de toute Monarchie. L'équité pouvoit excuser ces émigrations de Guerriers & leur entreprise, par le droit de représailles, qui leur permettoit de porter la terreur chez des peuples, dont les irruptions avoient déja fait trembler une partie de l'Europe.

On peut dire que tous les contrastes possibles eurent leur rôle dans cette expédition, zèle ardent & scandales d'éclat, piété & sacrilége, bravoure & foiblesse, noblesse de sentimens & lâches perfidies. Toutes les passions exaltées, s'échappant

XXXIX.



GUILLAUME II FORCE LES MATELOTS
de mettre à la voile.

en 1099.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. I.

de l'Europe, tranfportoient fix millions d'hommes dans la Paleftine. Incurfions bifarres, où cependant la politique compenfa plus facilement fes pertes, que ne le fit la Religion. Le premier appel fe fit en Italie; mais l'Italie fembla fe contenter de donner l'impulfion aux autres puiffances. L'Allemagne, la Hongrie, la France & la Lorraine, la reçurent plus efficace. Elle agit foiblement fur l'Angleterre, où l'exemple du Chef l'empêcha de fe propager parmi fes peuples. C'eft juger bien févèrement Guillaume, que d'attribuer à un caractère d'impiété le fang-froid qu'il conferva dans cet embrâfement prefqu'univerfel. Son avarice s'y décèle bien plus que l'irréligion, puifqu'elle a la force d'arrêter en ce moment cette impétuofité martiale, toujours fi prompte à fe fignaler fur un champ de bataille.

Le foible Robert étoit bien plus de fon fiècle que le Roi fon frère. Sans activité pour faire mouvoir dans fon Duché de Normandie les refforts du Gouvernement, cette efpèce de ftagnation morale dans un Prince voluptueux à l'extrême, produifoit en lui de jour en jour un nouveau dégoût de l'adminiftration. Son courage, qui n'étoit point une vertu de principe; mais l'effervefcence fubite du fang & de l'imagination, ne s'éveilloit qu'à des fcènes d'éclat. Guillaume favoit qu'avec de pareilles difpofitions, Robert feroit bientôt entraîné au-de-là des Mers par fes goûts Chevalerefques; & le Monarque, en rufé politique, attendoit une proie qui ne pouvoit lui échapper. Robert vint la lui offrir. Chefs de Vaffaux puiffans, il ne pouvoit dans cette expédition fe montrer à leur tête avec dignité, fans des frais énormes. Robert ne connut point d'autre parti que d'engager ou de vendre à Guillaume fon Duché de Normandie, pour quinze mille marcs d'argent. Le Monarque avare n'eut garde de calculer fur ces offres. Robert auffi-tôt dépouillé alla porter en Orient

un faste asiatique, une piété superstitieuse, le courage d'un lion, les mœurs d'un Sybarite & les prognostics d'une grandeur à son déclin & qui devoit s'éclipser pour toujours.

Régent désormais, ou plutôt Souverain de Normandie, Guillaume rappella bientôt sur lui l'attention de ses voisins. Un Prince qui travaille à sa gloire, sait qu'il lui faut renouveller de tems en tems sa réputation, comme on diroit que le soleil veur nous attacher encore plus à admirer sa marche, en changeant si souvent d'horison & de théâtre. L'avidité de Guillaume eut bien autant de part que l'amour de la gloire aux nouveaux projets que lui suggéra la possession de la Normandie. A ce moment, commencèrent entre l'Angleterre & la France ces inimitiés aussi éclatantes, aussi tenaces que celles de Carthage & de Rome, plus durables par la consistance des deux États, quelquefois assoupies pour un tems; mais dont l'extinction totale ne sera que le produit du progrès des lumières & de la raison dans ces deux peuples.

Guillaume sortant de son Isle, pour venir prendre un second sceptre à côté des François, devoit ce semble borner sa politique à se maintenir dans ses nouveaux États & à faire tolérer son voisinage. Mais il en arrive tout autrement, sa cupidité s'exalte, à mesure que ses possessions s'accroissent; &, si les troubles qui agitent la France, dans les démêlés de son Prince avec Rome, viennent à aveugler ce Royaume sur ses intérêts, Guillaume ne se propose rien moins que d'arriver à la tête de ses Troupes jusque sous les murs de sa Capitale.

On verra dans la suite qu'un pareil projet a tourmenté plus d'un Roi d'Angleterre. Celui-ci ne fut pas heureux pour Guillaume, qui débuta par reclamer dans le Vexin François de ces anciennes prétentions, qui ne figurent bien que dans les manifestes, quand elles ne sont point appuyées de la loi du plus fort. Il trouva dans son chemin Philippe, qui toujours le

surveilloit,

ſurveilloit. On eſcarmoucha de part & d'autre, on ravagea quelques campagnes ; de malheureux païſans furent, comme il n'arrive que trop ſouvent, la victime de ces eſſais militaires ; & Guillaume, qui vit que Philippe le recevoit en bon ordre, fut trop heureux de finir par un traité ; & de s'eſſayer à d'autres entrepriſes. Le païs de Galles ne lui fut pas plus favorable. Il avoit juré d'exterminer tous les mâles de cette Nation ; & fut trop heureux, après quelques bravades, d'en retirer & d'en ſauver les débris de ſes Troupes.

« On peut croire que le bruit de ces diſgraces avoit enhardi quelques Vaſſaux du Roi d'Angleterre. Au moment où il pouvoit ſe croire en paix, il apprend qu'Hélie, Comte de la Flèche, a l'audace de ſe révolter contre lui ; & de vouloir former de ſes petites poſſeſſions, à la faveur de l'appui qu'il tiroit de quelques Seigneurs voiſins, une ſouveraineté indépendante. Guillaume arrive, &, dès la première rencontre, le bat & le fait priſonnier. Guillaume, le tenant dans ſes mains, ſe mit à le plaiſanter ſur ce que ſa rebellion avoit de biſarre. Hélie, lui répondant ſur le même ton, gagna ſi bien ſes bonnes graces, que le Roi lui rendit ſa liberté, à la prière du Roi de France & du Comte d'Anjou. Mais Guillaume étoit à peine rentrée en Angleterre, qu'il apprend que ce Seigneur de la Flèche, toujours remuant, porte la déſolation ou l'effroi chez tous ſes voiſins. Le Monarque, qui ne ſe poſſède plus, part à l'inſtant, pour s'embarquer à Darmouth. Sa colère ne veut connoître aucun obſtacle. Le tems ſe couvre, la Mer mugit au loin. Le Pilote effrayé lui-même, oppoſe à la vivacité du Prince un danger imminent. Le Roi brave & Pilote & Matelots, & déja monté ſur le Vaiſſeau : *à la voile*, leur crie-t-il, *hommes foibles*, que craignez-vous ? *Avez-vous jamais ouï dire qu'un Roi ait été noyé ?* » Le Vaiſſeau arrive bientôt à

contre la crainte d'un parjure les Seigneurs qui avoient garanti le traité de Guillaume & de Robert, pour appaiser dans les peuples le remords de leur infidélité; enfin pour tranquilliser la conscience du Pontife, qui devoit sacrer l'Usurpateur.

Si l'on ne connoissoit tout l'art des passions pour donner au sophisme les couleurs de la vérité, on seroit étonné que la primogéniture de Robert, né avant la conquête, eut pu devenir une arme contre ce Prince, qu'on supposa n'avoir par sa naissance aucun droit à une Couronne que son père ne possédoit point alors. D'autres, de meilleure foi, prirent pour un oracle du Ciel une prédiction de Guillaume-le-Conquérant, au lit de la mort, dans laquelle il annonçoit à Henri sa grandeur future, qui devoit surpasser la puissance de ses frères, en réunissant dans sa main toutes les possessions de son père. L'abus d'un principe religieux légitima aux yeux des autres cette usurpation, comme une récompense temporelle de la piété filiale, qui avoit attaché Henri au tombeau de son père, tandis qu'un orage en éloignoit ses autres serviteurs, & qui lui avoit fait acheter de ses deniers le champ contesté qui reçut les dépouilles du Monarque.

Quoiqu'il en soit, Henri fut reconnu par les Grands & le peuple. La voix du fidèle Guillaume de Breteuil, qui réclama les droits de Robert, fut sans force. Tout au plus elle provoqua une délibération infructueuse, où les titres du Monarque légitime s'effacèrent par son absence, par la célérité des démarches de Henri, sur-tout par la crainte des guerres civiles, effrayantes pour un peuple qui cherchoit à respirer, après le règne de l'avare & farouche Guillaume.

Si l'Angleterre n'eut pas oublié alors le sang de ses anciens Maîtres, si toujours une auguste origine supposoit une ame élevée, ni les titres de Henri, ni les droits de Robert n'eussent balancé un instant la réclamation du seul Prince qui

XL.

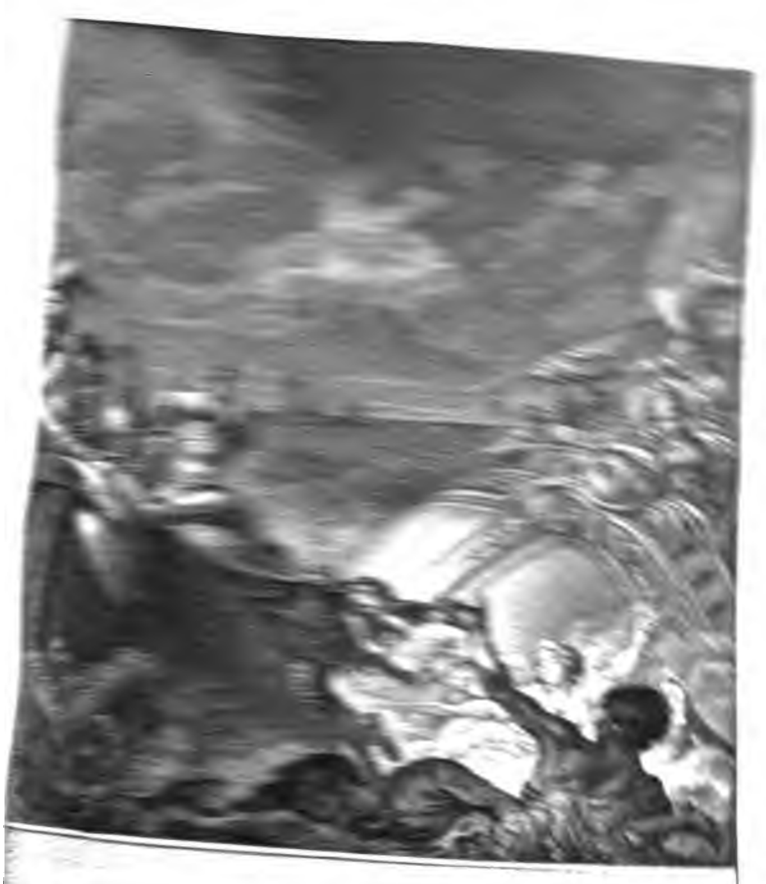


NAUFRAGE DE GUILLAUME FILS DE Henri I

en 1120.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

Tom. I.



NAUFRAGE DE GUILLAUME FILS DE

Henri I

en 1120



eut alors un vrai titre à cette Couronne. C'eſt cet Edgar-Atheling, petit-fils d'Edmont, Côte-de-Fer, le ſeul héritier qui reſtât de la tige maſculine des Rois Saxons; mais qu'un caractère foible & une funeſte apathie retinrent tantôt à la Cour du Duc de Normandie, tantôt au fond de l'Angleterre, dans une inaction & une obſcurité déshonorantes.

On ne peut dire que la lâcheté & l'inſouciance ayent également avili Robert, au point de le dégrader des droits de ſa naiſſance. Sa bravoure, ſa généroſité, l'affabilité de ſon caractère lui donnèrent un tel aſcendant ſur les Princes croiſés, que la Couronne de Jéruſalem lui fut déférée par un vœu unanime, avant qu'on l'offrit à Godefroi de Bouillon. Mais d'une part l'amour du repos lui éxagera le poids de ce ſceptre, & de l'autre la perpective du trône de l'Angleterre étoit bien de nature à décider ſon option. Cette perſpective manqua enſuite ſon effet, en ce qu'elle parut moins agir ſur l'ame de Robert à meſure qu'il s'en rapprocha. Parti de la Paleſtine, avec la réputation d'un des plus braves & des plus aimables Guerriers, il vient s'endormir en Italie, dans le ſein des plaiſirs, il oublie la Normandie & l'Angleterre dans les bras de la belle Sybille, fille du Comte de Converſana, auſſi facilement qu'on vit dans la ſuite un de nos Monarques perdre de vue ſa Couronne aux pieds de la belle Agnès. Mais Sybille, moins occupée qu'Agnès de la gloire de ſon Amant, laiſſa Robert s'endormir un an entier dans le délire de ſa paſſion.

Malheureuſement le réveil fut tardif. Couronné depuis un mois par Maurice, Évêque de Londres, Henri, quand ſon frère arriva, avoit mis tous les momens à profit pour conſolider ſon uſurpation. L'opinion avoit tout fait pour ce Prince, il ſentit qu'il convenoit à ſa poſition de tout faire pour la flatter, & pour enchaîner par elle la fidélité des Grands & du

peuple. On reclamoit les loix vénérables d'Édouard le Confeſſeur, Henri en promit le prompt rétabliſſement. La Nobleſſe écraſée par ſon père, ſollicitoit ſes anciens priviléges, le nouveau Monarque la rétablit dans ſes terres, en l'exemptant du rachat. La petite Nobleſſe obtint la permiſſion de marier ſes filles. De-là auſſi cette Charte de la liberté, qui n'ébauchoit encore que foiblement la prérogative étonnante que l'Anglois ſçût dans la ſuite ſe faire donner par ſes Princes. Le peuple ſe vit lui-même careſſé dans les objets de ſon mécontentement, il eut le privilége d'avoir chez lui de la lumière; & la cloche tyrannique du couvre-feu ceſſa de l'inquiéter. Le Clergé eut auſſi ſa récompenſe, comme il avoit eu ſon amorce, on renvoya l'Évêque de Durham, ce Miniſtre des violences & des uſurpations du dernier Monarque; & le vertueux Anſelme, objet de la vénération des peuples, fut rappellé à la Cour & dans ſon Siége.

Quel aveuglement dans ces différens corps, ſi ſouvent trompés par le père & le fils, d'imaginer qu'un Prince, qui dans ſon uſurpation tranchoit auſſi impérieuſement ſur les droits de ſon frère, dût reſpecter davantage des promeſſes arrachées au beſoin qu'il avoit de ne trouver aucun obſtacle, ſitôt qu'il pourroit être parjure ſans danger; mais alors la fierté du caractère Anglois ne ſe deſſinoit encore que foiblement.

L'ame foible de Robert ſe peint dans l'eſpèce de ſaiſiſſement qu'il éprouve à ſon arrivée en Angleterre. Un lion déplacé par un renard, ſentiroit à cette vue s'enflammer ſon courroux, ſe déployer ſes forces, & ſon approche n'inſpireroit que de la terreur. Robert ne parut connoître que la foibleſſe & l'humiliation de ſon indigence. Soit pitié, ſoit affection pour leur Prince, que ſa douceur avoit toujours rendu cher au peuple, les Normands lui tendirent les bras, & le rétablirent dans tous ſes droits. Robert, rentrant ainſi, ſans coup férir, dans

son ancien patrimoine, dût apprécier la grandeur d'ame d'une Nation, dont la fidelité se trouvoit supérieure à tous les revers de son ancien Maître. Que falloit-il de plus pour enhardir ce Prince à recouvrer l'Angleterre ?

Mais quelle entreprise pour un homme dans qui le goût du plaisir & l'amour du repos ont émoussé toute l'activité des autres passions ; & combien de Princes eussent ainsi que lui manqué la fortune, si quelque ame fière ne se fut chargé d'avoir pour eux de l'ambition ! Ranulphe, cet Évêque de Durham, qu'avoit chassé Henri, soit vengeance contre ce Monarque, soit zèle pour le Duc de Normandie, vint rallumer un feu presque éteint. Robert, qu'il fit rougir de son inaction, secoua sa paresse ; &, entrant dans tous les projets de cet ardent Ministre, leva des Troupes, prépara une flotte formidable, tandis que, par des négociations sourdes, il travailloit sous main les sujets de Henri, pour les rappeller à ses drapeaux.

Ce début eut le plus grand succès. Henri, qui vit déserter ses Troupes au débarquement de son frère, put se croire mal affermi sur son trône. Il est telle Nation, où l'enthousiasme de la sensibilité pour un Prince malheureux eut consommé en sa faveur une révolution ; mais, dans cette Isle où les intérêts se calculent plus sérieusement que le sentiment ne s'exalte, tandis que les armées des deux frères étoient en présence, la réflexion ramena les Barons & les Comtes à leur avantage personnel, au discrédit d'un Prince trop ami du repos & appauvri par l'indiscrétion de ses prodigalités, à peser les suites d'une guerre où le vaincu chercheroit toujours à se relever de sa chûte. On s'entremit pour réunir les deux Princes : on prévit qu'une pension de trois mille marcs d'argent seroit pour l'indigence de Robert un appas plus puissant que l'espoir incertain d'une Couronne, si d'ailleurs

on lui conservoit son Duché de Normandie. A ces conditions, les deux frères se rapprochèrent & parurent se jurer une éternelle amitié. On renvoya les Troupes, & Robert retourna dans son Duché.

Tout ce qui manquoit à l'ambition de ce Prince, se trouvoit porté à l'excès dans Henri, qui, loin de laisser son frère jouir en paix des débris de sa fortune, ne voulut y voir qu'une victime nécessaire à son insatiable cupidité. Tout ce qui s'étoit déclaré pour Robert fut proscrit, & des pardons simulés furent suivis de confiscations odieuses. Robert accourut envain pour arrêter le ressentiment de son frère & réclamer la foi de leur traité; il le trouva inflexible, & bientôt il s'apperçut que lui-même étoit enveloppé dans la proscription. Envain il crut qu'en sacrifiant sa pension à l'avarice de son frère, il désarmeroit sa rigueur; Henri ne vit dans cette démarche qu'une foiblesse, qui l'enhardit à tout oser, pour dépouiller entièrement le malheureux Duc.

Il est dans la nature des choses que celui qui recule attire sur lui son ennemi. Robert ne tarda point à avoir sur les bras l'armée de son frère, qui ne chercha plus qu'à se rendre maître de la Normandie, soit par force, soit par corruption; & ce dernier moyen ne fut que trop facile.

L'Histoire des bons Princes qui n'eurent en partage que de la bonté & de la valeur même, n'est point sans celle de leurs malheurs. Les François eurent un Louis le Débonnaire, recommandable par ces deux qualités, & qui n'est pas moins connu par les orages de son règne. C'est que la force d'un homme qui doit conduire & maîtriser les passions d'un peuple, n'est pas seulement dans son cœur & dans son bras; elle est singulièrement dans sa tête. Tour-à-tour à la volupté & à une dévotion minutieuse, le nonchalant Robert devenoit pour ses Domestiques & pour tous les ordres de ses Sujets un objet de

mépris,



mépris. Les premiers vexoient le peuple par de continuelles rapines, les Barons étoient le fléau de leurs Provinces; & le peuple, qui dans son oppression attendoit envain sa ressource du trône, apprenoit, par sa fatale expérience, qu'un Prince foible est toujours le pire des tyrans, parce que l'exercice de son autorité est saisi par toutes les passions qui l'entourent.

Dans cet état de trouble & de désordre, les murmures des Normands se portèrent à l'oreille de Henri. Il étoit difficile que ce Monarque avide résistât à l'appas d'une seconde usurpation & d'une conquête qui l'appelloit. Deux campagnes décidèrent du sort de Robert; &, dans la seconde, la bataille de Tenchebray, où ce Duc fit des prodiges de valeur, le dépouilla à jamais de la Normandie. Prisonnier de son frère avec près de dix mille Normands, l'excès de son infortune, loin de l'abattre, sembla lui donner de la fierté & de la vigueur; il en usa pour se sauver de sa prison; mais, tel que l'oiseau, qui frappé par le chasseur, annonce en se relevant une dernière chûte, Robert retombe presque qu'aussi-tôt dans les mains de son frère, pour n'en plus sortir, Henri, après lui avoir fait crever les yeux, le fit renfermer au Château de Cardiff, dans la province de Glamor-Grandshire, où ce Prince mourut après vingt-huit ans de captivité.

Robert ne laissa qu'un fils en bas-âge, Guillaume, qui trouva un asyle à la Cour de France & auprès du Saint Siége. Mais ces ressources, toujours suborbonnées à la politique de ses protecteurs, n'aboutirent qu'à lui donner le Comté de Flandres, qu'il perdit avec la vie, dans un combat contre le Landgrave d'Alsace, son Compétiteur, & par cette mort il consolida l'usurpation de son oncle.

Il s'en fallut bien que la carrière de Henri, si dégradée par l'inhumanité & l'injustice, fut un enchaînement de prospérités. Les derniers traits du tableau de son règne n'offrent

plus guères que des revers. La querelle des investitures, qui brouilla si long-tems le Sacerdoce & l'Empire, & ne se termina avec l'Empereur Henri V, qu'en le soumettant à toutes les prétentions de Pascal; mirent plus d'une fois Henri aux prises avec cet ambitieux Pontife, dont l'ascendant, si redoutable alors aux Puissances les mieux établies, l'étoit bien plus à un Usurpateur, que le moindre soulèvemént devoit effrayer, parce que lui-même avoit donné au peuple l'exemple de la révolte. Henri perdit, dans ces chocs violens & redoublés, le droit des investitures, & ne conserva que celui de recevoir le serment de fidélité, malgré la décision bizarre des Casuistes du tems, qui trouvoient un sacrilége énorme à mettre les mains vierges d'un Prêtre entre des mains Laïques, selon eux profanées par les obligations du mariage.

Les lauriers de ce Monarque, si souvent flétris dans les guerres de France, lui causèrent bien d'autres chagrins. Les pertes des Villes d'Andely, d'Évreux, d'Alençon & de l'Aigle, qu'il se vit enlever sous ses yeux, le firent passer de la consternation aux tourmens de l'inquiétude & des remords. L'homme qui a violé toutes les loix du sang & de l'équité, peut-il se flatter qu'on les respecte à son égard! Il trouva des traîtres auprès de sa personne; & ses allarmes ne se calmèrent que par des châtimens tragiques. Maître enfin de lui-même, il marche à la rencontre des François, il les bat dans la plaine de Brenneville, près de Noyon; mais victoire infructueuse, qui ne permit pas à Henri de tenir la campagne, contre Louis VI, quand ce Prince l'envoya défier.

Henri touchoit au moment d'éprouver un malheur, qui devoit être pour sa Nation la source de longs désastres. Un fils né de son mariage avec Mathilde, sœur d'Edgar, Roi d'Écosse, changea par sa mort la face des évènemens. Guillaume, ce fils unique, venoit d'être associé au trône, par la précaution

de Henri, qui s'empreſſa de lui aſſurer la Couronne, comme ſi par-là il eut pu empêcher qu'on ne ſe vengeât ſur le fils des uſurpations du père, ou ſi la foi des ſermens, qu'il avoit ſi ouvertement violée, devoit après lui devenir plus ſacrée dans la Nation. Mais ce ne fut point des hommes que partit le coup funeſte, qui confondit toute la prévoyance du Monarque. Le Ciel, qui, dans ſes premières proſpérités, ſembloit avoir voulu récompenſer la piété filiale, parut, dans un évènement terrible, appeſantir ſur lui ſon bras, pour punir l'injuſtice & l'inhumanité.

« La paix qu'il venoit de conclurre, le ramenoit en Angleterre avec ſes enfans, dans deux bâtimens ſéparés. Pour lui, ſon trajet fut heureux. Il n'en fut pas de même du Vaiſſeau que montoit le jeune Guillaume. Sa Cour brillante, mais encore plus licentieuſe, oublie l'impatience de Henri, qui les attend aux rives de l'Angleterre; Princes, Seigneurs, Matelots, tout ſe livre à l'intempérance & à la plus horrible débauche, ſemblable à celle que le feu du Ciel eut à punir dans le premier âge du monde. C'eſt au milieu de ce déſordre qu'on ſignale le départ. Mais, dans le trouble de l'yvreſſe, comment ſe frayer une route à travers des écueils ſi fréquens depuis la côte de Barleuf, juſqu'au milieu du canal? C'eſt contre la pointe d'un de ces rochers que ſe briſe le Vaiſſeau de Guillaume. Ce Prince ſaute auſſi-tôt dans un eſquif & gagne le large; mais des cris déchirans ſortent du navire qui s'entr'ouvre & le rappellent; il entend, il voit une ſœur tendrement aimée, elle lui tend les bras & l'invoque contre la mort qui la menace. Le ſenſible Guillaume vogue vers le Vaiſſeau & la reçoit dans ſon eſquif. Bien-tôt la crainte du trépas, le déſordre qui s'eſt emparé de l'équipage, y précipitent toute la Nobleſſe de ſa ſuite; & dans un inſtant les flots ont englouti l'eſquif, l'infortuné

« Guillaume, la Comteſſe du Perche, ſa ſœur, huit enfans
« naturels de Henri, & plus de cent ſoixante Seigneurs, l'eſ-
« pérance de la Nation. Henri n'apprend qu'au bout de trois
« jours cet horrible naufrage, par un boucher de Rouen, qui
« s'étoit ſauvé ſur un mât, avec le Capitaine Fitz-Stephens.
« Celui-ci s'étoit précipité dans la Mer, ſitôt qu'il eut appris
« la mort du jeune Prince, ſoit attachement pour lui, ſoit
« appréhenſion de la vengeance du Monarque. »

Cette précieuſe ſenſibilité de Guillaume s'eſt répetée avec encore plus de gloire & plus d'intérêt pour l'humanité, au mois de Mai 1785, dans la mort tragique du Prince Maximilien-Jules-Léopold de Brunſwick de Wolfembutel, frère du Duc régnant. Ce Prince périt en voulant ſauver du naufrage des malheureux, qui n'avoient d'autre titre à ſa commiſération que d'être des hommes.

Ce dernier déſaſtre empoiſonna les jours de Henri. Il s'y joignit de nouvelles allarmes, qui ne ceſſèrent, comme nous l'avons dit, qu'à la mort de ſon neveu Guillaume. Ses guerres, ſouvent renouvellées avec la France, ne furent pas ſans échecs; &, pour comble de malheur, nous verrons, que le ſuccès des ſoins qu'il ſe donna pour rappeller la fortune dans ſa maiſon par les alliances, ne répondit point à ſes vœux. La mort vint, après trente-cinq ans de règne, couper la trame de cette vie, ſouvent illuſtre, & plus encore criminelle. Son éloquence impoſante, ſon courage reconnu, ſon adminiſtration ferme & prudente, ne réuſſirent point à purger ſa mémoire. Un plat de lamproye, mangé indiſcretement, trancha des jours déja abrégés par le chagrin, en 1135. Ses entrailles & ſon cœur furent enterrés à Rouen, où il ſe trouvoit alors. Son corps, porté en Angleterre dans le cuir d'un bœuf, fut inhumé dans l'Abbaye de Reading, où l'avarice livra dans la ſuite ſon tombeau au pillage.

ÉTIENNE, DANS UNE BATAILLE auprès du Château de Lincoln, ne veut se rendre prisonnier qu'au Comte de Glocester (en 1141).

ISOLÉ sur son trône par la perte de ses proches, Henri, long-tems avant sa mort, ne voyoit autour de lui qu'un vuide affreux, un abîme où venoit se perdre le fruit de ses injustices & de ses cruautés. Quinze années, qui s'étoient écoulées depuis le naufrage de son fils, ne l'avoient point consolé, un nouveau mariage n'avoit point réparé ses pertes, & treize bâtards nés de ses concubines, ne lui avoient pas donné un héritier. Le grand maître des évènemens auquel il appartient de dissiper les projets des Princes, comme le vent disperse la paille, s'étoit réservé de donner à ce Monarque un successeur étranger à sa prévoyance.

Ce Roi fut Étienne, Comte de Boulogne, neveu de Henri par sa sœur Alix qu'il avoit mariée avec Étienne, Comte de Blois. Étienne n'étoit que le troisième des quatre enfans d'Alix, dont le premier, odieux à sa mère, fut exclu de tout partage. Le second succéda à son père dans le Comté de Blois, & le quatrième, relégué dans l'ordre de Cluny, en fut tiré pour être placé sur le siége de Winchester. Celui-ci aura son rôle distingué dans le tableau du règne de son frère.

Étienne élevé à la Cour de France, dans la faveur de Henri, couvoit en silence auprès du trône les projets de son ambition. Vassal du Roi de France par le Comté de Boulogne, & de Henri par de grands domaines en Angleterre que Guillaume le Conquérant avoit attachés à ce Comté, Étienne, dans la réunion de ces avantages, préparoit les ressorts de son élévation, & couvroit l'ingratitude, sous le masque d'un attachement & d'une soumission hypocrites.

Si l'on en croit les Historiens du tems, les préludes de la gloire à laquelle s'élevoit la Maison d'Anjou, devoient être marqués par l'accomplissement des malédictions que prononça Mathilde d'Écosse, première femme de Henri, lors de son mariage. Arrachée par le Roi d'Écosse, son frère, du Monastère de Rumsey, où elle avoit pris le voile, on l'entendit protester hautement contre la violence qui forçoit sa main, pour l'engager dans une alliance sacrilége. Un Concile même ne put calmer ses frayeurs Sa piété, qu'elle crut outragée, n'eut que des anathêmes à prononcer contre la postérité qui naîtroit de ce mariage & qu'elle dévoua à toutes les horreurs de la guerre. De-là, disent ces Historiens, point de Roi d'Angleterre, de cette race, qui n'ait eu, pour s'affermir sur son trône, à tremper ses mains dans le sang de ses proches. Mais a-t-on besoin de recourir à de pareilles causes, quand la nature même des évènemens en offre de plus plausibles à l'Écrivain Philosophe ? C'est à l'instabilité des principes sur les droits de succession, c'est aux usurpations & aux parjures si multipliés dans ces siècles, qu'il faut attribuer les secousses violentes de cette monarchie, & les guerres de famille qui l'ont ensanglantée. Envain Henri qu'allarmoient les grands domaines & le caractère souple & l'ambition d'Étienne, avoit fait prêter serment à sa fille Mathilde par tous les Prélats & les Barons du Royaume; envain avoit-il exigé du Comte de Boulogne le premier exemple. La reconnoissance que celui-ci devoit à la mémoire de son oncle, se tût à la vue d'une couronne, qu'il lui sembla facile d'enlever à une femme. Étienne savoit, par le début des derniers règnes, que l'activité & la promptitude de ses expéditions pouvoient seules en assurer le succès. On pouvoit dire en effet que l'occasion & la fortune sembloient avoir fait un pacte, pour qu'elles seules pussent disposer de la Couronne d'Angleterre. Étienne crut que la marche





ETIENNE I. SE REND AU
Comte de Glocester.

en 1141.

Dessiné par le Jeune. Tom. I. *Gravé par David.*

qu'il devoit tenir, étoit de brusquer leurs faveurs. Accrédité auprès des Grands & du peuple par l'habileté de sa politique & par sa bravouve, il avoit d'ailleurs pour lui tout ce qui peut fixer les hommages. Une taille majestueuse, une physionomie douce, un langage insinuant, & sur-tout le grand art de concilier les esprits & les cœurs.

Avec ces avantages, Étienne repoussé de Douvres & de Cantorbéry, ne s'amuse pas à disputer le terrein, & marche droit à la Capitale. Le peuple se déclare le premier en sa faveur. Le Clergé, d'abord allarmé sur le serment qu'il avoit prêté à Mathilde, ne tient pas contre l'adresse de l'Évêque de Winchester à dissiper ses scrupules. De brillantes promesses séduisent les Prélats, un ressort religieux achèvera de forcer leur hommage. L'ombre de Henri est en quelque sorte évoquée au milieu de cette assemblée indécise, mais déja parjure dans l'ame par la facilité qu'elle avoit à le devenir. Hugues Bigot, Grand-Maître de la Maison du feu Roi, jure que ce Prince, au lit de la mort, mécontent de sa fille Mathilde, avoit déclaré le Comte de Boulogne, son héritier. Les Prélats sont gagnés parce qu'ils veulent l'être, & une sorte de respect religieux pour la volonté équivoque d'un Prince qui n'est plus, étouffe en eux la religion d'un serment qui subsiste dans toute sa force. Ce serment est aussi-tôt annullé par le Primat d'Angleterre, Étienne est couronné, l'onction royale est tout son titre ; & c'est du Clergé que la Nation reçoit ainsi son maître.

Les Barons formoient un corps redoutable, mais qui ne le fut point pour Étienne. Plus lents à se décider, ils s'absentèrent de la cérémonie du sacre ; mais ils ne donnèrent aucun signe de faction ni de résistance, & le Monarque, déployant, ainsi que l'avoit fait son oncle, l'artifice des promesses, ne les trouva pas moins crédules & soumis. Ainsi, au défaut

des tres que peut donner la naissance, Étienne obtint le sceptre de l'Angleterre par la souveraineté naturelle que donnent le génie, un grand courage & une habile politique.

N'y eut-il que les conditions que firent tous les ordres de l'État, son orgueil dut être fortement révolté. Ici ce sont les Barons qui, pour le reconnoître, demandent à bâtir au sein du Royaume autant de forteresse qu'ils y comptent de domaines, & dès ce moment l'Angleterre hérissée de donjeons, présente une foule de souverainetés, qui ne laissèrent que l'ombre de la puissance royale, & donnèrent à la Nation autant de tyrans que de châteaux. Là le Clergé ne veut lui prêter qu'un serment conditionnel, dont toute la force s'anéantira à la première infraction des priviléges de l'Église. Enfin, c'est le Comte de Glocester, fils naturel du feu Roi, dont on devoit redouter les intrigues & le zèle ardent pour les intérêts de sa sœur Mathilde, & qu'Étienne n'attache à son parti, qu'en lui garantissant tous ses droits & ses domaines.

Ainsi le Clergé rendu exempt de la jurisdiction civile, le peuple affranchi des impôts, la petite noblesse authorisée à chasser dans les forêts; les Grands tolérés dans leurs vexations, dans le droit qu'ils s'arrogeoient de battre monnoie, dans le luxe des voitures & dans l'usage asiatique de ne paroître en public que porté sur les épaules de leurs esclaves, pour effacer la pompe du Souverain; tant de sacrifices furent le prix d'une couronne, dont ils achevèrent de ternir l'éclat, sans en assurer la consistance.

Étienne dut s'attendre que le Comte d'Anjou, second mari de l'Impératrice Mathilde, fille de Henri & seule héritière de la Couronne d'Angleterre, reclameroit les droits de son époux. Cependant une bataille fameuse, qu'on appela *le combat de l'Etendard*, parce que l'Étendard royal y fut au centre de l'armée le point de ralliement, donna de la célebrité

aux

aux armes d'Etienne, contre les Barons révoltés & les entreprises de David, Roi d'Ecosse. L'Archevêque d'York, Trustin, enflamma le courage des guerriers. Cet évêque de Durham, Rodolphe, que nous avons déjà vu jouer un rôle sous la cuirasse, anima les troupes au combat par une de ces harangues emphatiques, que l'Histoire met dans la bouche des anciens Capitaines.

Seigneurs Anglois & Normands, leur dit-il, *vous devant qui la France tremble, vous auxquels l'Angleterre obéit, que révèrent Jérusalem & Antioche ; élevez vos cœurs contre l'Ecosse votre sujette, qui ose entrer sur vos terres, violer vos Temples... redoutez-vous des hommes nuds, des Montagnards indisciplinés ?.. mais déjà ils s'avancent... marchez pour Dieu & votre Patrie. S'il en est des vôtres qui meurent dans le combat, je les absous, au nom du pere dont ces Ecossois ont mis à mort les créatures, au nom du fils dont ils ont profané les Autels, au nom du Saint Esprit, dont ils ont méprisé la grace.* L'armée répond *ainsi soit-il.* On en vient aux mains, onze mille Ecossois restent sur le champ de bataille, David se retire en désordre & fait ensuite sa paix avec le Monarque.

Etienne respiroit à peine de cette glorieuse campagne, quand il se vit sur les bras le Comte d'Anjou, Mathilde, leur fils Henri, qui fut depuis Henri II, soutenus des forces de Louis le Jeune. C'en étoit fait de la fortune rapide d'Etienne, si le Roi de France eût persisté à soutenir la cause de Mathilde. Déjà une grande partie de la Normandie avoit faussé son dernier serment, & la fidélité des Barons d'Angleterre n'eût pas tenu contre les premiers succès d'une autre campagne. Etienne fut mieux servi par la négociation que par les armes. Louis le Jeune, aussi peu politique dans cette occasion qui s'offroit de soustraire la Normandie à l'Angleterre, qu'on le retrouvera dans la suite à l'égard de la Guyenne, abandonna le Comte

d'Anjou, pour le parti du Monarque Anglois. On cherche envain la raison d'Etat d'une pareille défection, quand on sait que la fureur des partis qui désoloit & appauvrissoit alors l'Angleterre, ne pouvoit que servir les intérêts de la France. Mais il étoit dans le caractere de Louis de sortir des mesures d'une politique ordinaire. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, est que l'indiscrétion de cette démarche troubla pour long-tems le repos de ces deux Empires. C'est là qu'il faut chercher la premiere étincelle de ces guerres longues & animées qui les embrâsèrent.

Le grand crédit, qui a su donner une couronne, devient dangereux pour celui qui la porte, si-ôt qu'il croit pouvoir oublier son soutien. Effrayé de la puissance qu'usurpoit le Clergé, Etienne croit pouvoir revenir sur ses pas, abattre les forteresses des Prélats, emprisonner les Evêques de Lincoln & de Salisbury. La querelle s'engage aussi-tôt par la révolte de son propre frere, l'Evêque de Winchester. On assemble un Synode, où Etienne est sommé de se rendre. Ce Prince eut succombé, s'il n'eut réduit ces Prélats par la terreur de ses armes. Mais le Légat irrité se ménage une autre vengeance. Mathilde, dont il prend les intérêts, est sollicité vivement de se montrer aux Anglois, avec le Comte de Glocester, son frere naturel. Reçue dans le Comté d'Arundel, elle y attend les événemens des armes.

« Etienne apprend que le chateau de Lincoln est au pouvoir « des partisans de Mathilde, il vient à cette place & l'assiége. « L'action s'échauffe entre le Monarque & le Comte de « Glocester, dont les troupes sont moins nombreuses; on « se bat avec acharnement pendant quatre heures. Les deux « ailes de l'armée royale mises en fuite, Etienne se trouve « à découvert & environné de toute part ; sa hache, dont « il se sert avec intrépidité, se rompt dans sa main, son épée « qu'il tire ensuite est brisée dans la mêlée; c'est avec le tronçon

• qu'il défend sa vie, lorsqu'une pierre, dont il est atteint, • le renverse sur le champ de bataille. Relevé à l'instant sur • ses genoux, il ose encore se mesurer avec la fortune; • mais alors un Chevalier, nommé Guillaume de Kains, • s'élançant sur le Roi, le saisit par le sommet de son cas- • que; & lui mettant la pointe de son épée sur la poitrine, • le menace de le tuer, s'il ne se rend. Etienne intéresse dans • son malheur par la dignité qu'il oppose au glaive étince- • lant du Chevalier. Ce n'est point à lui, c'est au Comte de • Glocester qu'il consent de se rendre. Celui-ci arrive, re- • çoit son prisonnier, & le conduit à Mathilde, dont l'or- • gueil dût être bien flatté de voir à ses pieds l'usurpateur, • & de devoir, à quatre heures de combat, un événement • qui la rendoit souveraine d'un grand Royaume.

Le malheur n'accabla point Etienne à demi. Si d'abord on donna quelque pitié à son infortune, on s'en repentit presqu'aussitôt; & la fiére Mathilde, oubliant dans l'ivresse de ses succès, que les armes sont journalières, suivit aveuglement sa vengeance, en courant au trône qui l'attendoit.

L'IMPÉRATRICE MATHILDE s'échappe du Château d'Oxford, en traversant la Tamise, qui étoit couverte de glace. (Année 1142). ETIENNE.

LES grandes places ne donnent point les grandes qualités, elles les développent, mais l'homme qui se trouve trop au-dessous de son rang, doit tout perdre à une disproportion sensible; & l'on a dit de plus d'un Prince, que la majesté du trône révéloit la médiocrité du souverain. Mathilde en fit l'épreuve.

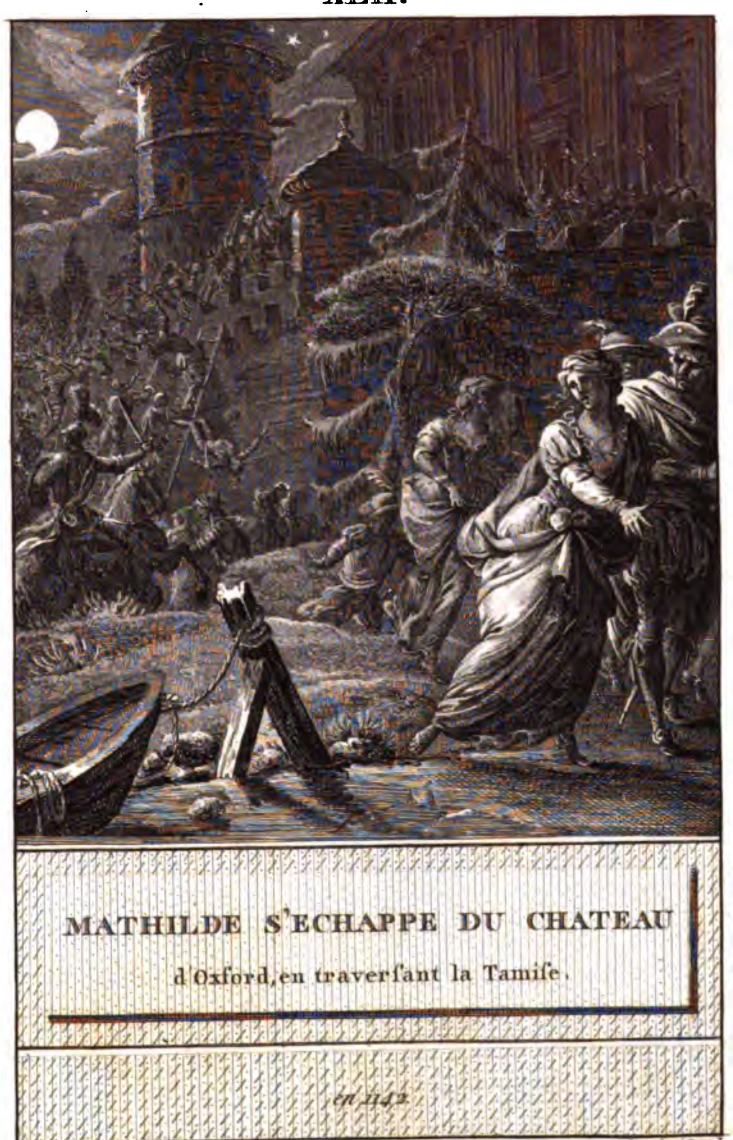
Etienne, au fond de sa prison, avoit tout à craindre du

parti puiſſant qui ſe formoit pour Mathilde. La Normandie s'étoit déclarée pour Geoffroi ſon époux. Le Clergé, alors en poſſeſſion dans ce Royaume d'inſtituer & de deſtituer les Monarques, étoit encore dans la main du Légat, frere du malheureux Etienne, & dont le crédit ſeul pouvoit oppoſer à Mathilde une forte barriere. Sa prompte défection entraîna en faveur de l'Impératrice tout l'ordre Eccléſiaſtique, & de nouveaux ſermens révoquerent les premiers. Une démarche, qui mérite d'être obſervée, eſt celle que fit auprès de ſon frere, dans la priſon, le Légat, Evêque de Wincheſter, pour lui demander la permiſſion d'obéir à la fortune de Mathilde. Jamais cette Déeſſe aveugle ne reçut un culte plus aſſorti à ſa légéreté & à ſes caprices.

Le Clergé une fois déclaré, les Barons plièrent; la ville de Londres fit attendre long-tems ſon hommage. Enfin elle le rendit, & Mathilde n'eut plus d'ennemi qu'elle-même; mais c'étoit de tous le plus à craindre pour la ſtabilité de ſa fortune. L'oubli des injures, qui dans la morale Chrétienne eſt une des premieres vertus, eſt en politique un moyen habile pour ramener des ennemis & ſe ménager des partiſans. Mathilde prit une voie tout oppoſée dans le premier exercice de ſa puiſſance. Les premiers coups de ſon autorité, dirigés par ſon orgueil ou ſon reſſentiment, aliénèrent les Grands auxquels il en coûtoit déjà beaucoup d'obéir à une femme. Loin de revenir ſur cette démarche indiſcrète, elle crut en impoſer à la multitude, en faiſant porter au malheureux Etienne tout le poids de ſa vengeance. Elle le fit charger de chaînes; &, par cette imprudence, elle intéreſſa la pitié de ſes ſujets au ſort de l'infortuné Monarque.

Londres fit quelques efforts pour la liberté du Prince. L'épouſe même du captif s'abaiſſa devant Mathilde, juſqu'à offrir ſa retraite dans un Monaſtere & la renonciation à la couronne, pour prix de la liberté de ſon époux. L'aveugle

XLII.



MATHILDE S'ECHAPPE DU CHATEAU
d'Oxford, en traversant la Tamise.

en 1142.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

& inflexible Mathilde repoussa avec hauteur une prière si intéressante pour son propre repos. Alors toutes ses démarches devinrent des faux-pas, & il sembla qu'une force irrésistible l'entraînoit dans le précipice. Le Légat, à qui elle devoit son élévation, reçut d'elle un refus aussi piquant qu'indiscret, à l'occasion d'une grace qu'il pensa pouvoir lui demander. Elle avoit donné à la Ville de Londres & aux différens corps, de belles promesses; & dans sa fatale sécurité, elle pensa qu'elle pouvoit les démentir toutes. Le malheureux Etienne, qui, sans doute, se croyoit oublié à jamais dans ses fers, étoit servi plus efficacement par l'indiscrétion de sa rivale qu'il n'eut pû l'être par une puissante armée.

Mathilde, successivement aux prises avec des succès inopinés, & avec l'infortune, nous rappelle un spectacle majestueux que donna à l'Europe, il y a près d'un demi siècle, une jeune Impératrice opprimée par ses ennemis, sans ressource du côté de ses proches, de ses amis même qui l'abandonnèrent, & à laquelle il ne resta que le cœur de ses Hongrois, dont la fidélité fut son ouvrage; mais elle trouva dans elle-même pour faire face à ces vicissitudes, le courage, la sagesse & la bonté.

La fortune a changé une seconde fois de drapeaux. L'Evêque de Winchester, Henri, revient à la voix du sang & au devoir de la fidélité. Londres, la Reine, quelques Barons forment au Roi un parti puissant. Le Prélat fait de la capitale de son diocèse, le boulevard de ses forces. Mathilde s'y renferme & s'y soutient, jusqu'à ce que l'Evêque, ayant fait mettre le feu à la ville, qu'il voulut punir de son attachement à l'Impératrice, se voit forcée de se jetter dans le château. Contrainte de s'en échapper, elle perd, dans un petit combat, son plus ferme appui dans le Comte de Glocester. Elle veut se retirer à Devises; de nouvelles allarmes

ne lui laiſſent d'autre reſſource pour tromper les ſentinelles, que d'en ſortir dans un cercueil avec l'appareil d'un convoi : terme étrange de cette royauté momentanée.

Mathilde penſe envain qu'avec le Comte de Gloceſter, tout lui eſt rendu, juſqu'à ſa fortune. Les Normands ſont pour elle une reſſource puiſſante, que le Comte d'Anjou ne doit pas tarder à lui fournir. C'eſt dans Oxford qu'elle va attendre ce ſecours; mais c'eſt là que ſa deſtinée lui ménage un nouvel affront.

« Etienne, qui venoit d'éprouver un échec, en commen-
« çant la campagne, apprend que Mathilde s'eſt retirée dans
« Oxford. Il rallie ſes forces & entreprend le ſiége de la
« place. Deux mois d'une attaque opiniâtre épuiſent les reſ-
« ſources de l'Impératrice ; elle demande à capituler, mais
« impatiente des délais de cette négociation, & plus encore,
« outrée de dépit, en ſe voyant à la diſcrétion d'un vain-
« queur qu'elle avoit cru pouvoir humilier & outrager dans
« l'infortune, elle uſe, pour ſe ſauver d'Oxford, d'un ſtra-
« tagême qui lui réuſſit. La rivière qui baigne cette ville,
« étoit alors couverte de glaces & de neiges. Mathilde s'ha-
« bille de blanc, & fait habiller ſa ſuite de la même couleur.
« C'eſt ainſi que pendant la nuit, elle traverſe la rivière ſous
« les yeux des aſſiégeans.

Un traité de paix termina tous les troubles, abandonna la Normandie à Henri, & lui aſſura, après la mort d'Etienne, la couronne d'Angleterre, dont on laiſſa le Monarque jouir paiſiblement. Cette jouiſſance fut de quinze mois, après leſquels Etienne finit ſon règne orageux, en 1154. Il fut enterré à l'Abbaye de Feversham, qu'il avoit fondée.

Avec le nouveau règne, s'ouvrirent des ſcènes d'éclat, où l'Angleterre commença à jouer en Europe un grand rôle.

THOMAS BECQUET, ARCHEVEQUE de Cantorbery, renvoye à Henri les Sceaux, & la Commiſſion de Grand-Chancelier, ſans avoir prévenu le Monarque de cette démarche. (Année 1163). HENRI II.

AU nom de cet homme ſi mémorable dans les faſtes de l'Egliſe & de l'Etat, on ſe rappelle des époques malheureuſes, qui ternirent la gloire d'un beau règne, & empoiſonnèrent les jours d'un Monarque, que des qualités ſupérieures, un grand caractère, ſur-tout une politique conſommée, & d'importans ſervices rendus à la nation, devoient mettre à l'abri des revers.

Plus riche en provinces qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, Henri avoit encore l'avantage de réunir en lui ſeul ce que les Anglois avoient admiré dans pluſieurs de leurs Princes, la bravoure, l'affabilité, l'éloquence, la vivacité, la pénétration d'eſprit, l'art de tirer parti des conjonctures les plus critiques. Il avoit au-deſſus d'eux cette politique habile, qui le montroit également jaloux de maintenir ſon autorité, & de protéger la liberté de ſes ſujets, ce tempéramment ſi délicat tranſmis à peu de ſes ſucceſſeurs.

Avec de pareils avantages, Henri dut trouver dans l'opinion & dans le cœur des peuples une route facile pour arriver au Trône. On dut deſirer ſon règne, & le moment où il fut couronné, parut aſſurer à la Nation ſon reſtaurateur. Pour cette fois, on reconnut avec ſincérité la religion du ſerment. Le nouveau Monarque n'eut pas beſoin d'accélérer ſa marche pour ſaiſir la Couronne ; il la trouva fidélement conſervée, ſans que les délais de ſon retour & les prétentions de Guillaume, fils d'Etienne, euſſent cauſé parmi les Seigneurs

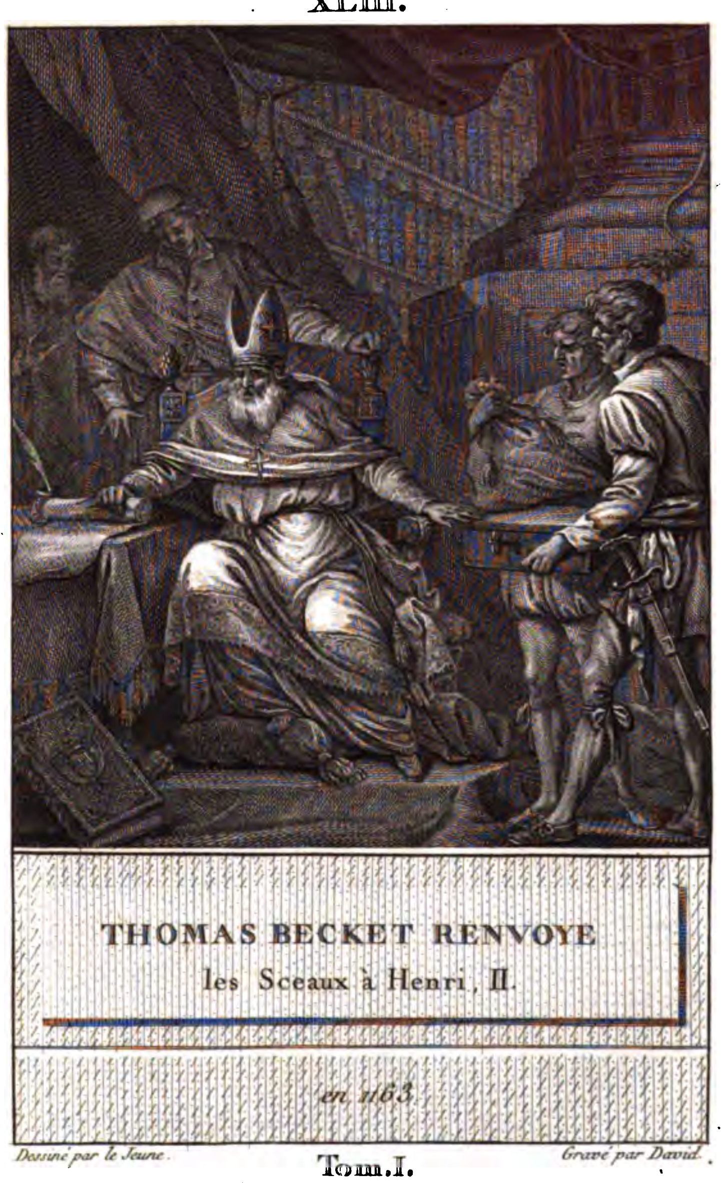
la moindre irréſolution. De plus, Henri étoit déjà père, & par là raſſuroit les Anglois contre les troubles & les horreurs des guerres civiles.

Auſſi jamais couronnement n'avoit excité parmi les Grands & le Peuple, une joie auſſi vive. Il fut ſacré à Weſtminſter, par Thibaud, Archevêque de Cantorbery, environ un mois après la mort d'Etienne.

Il lui tardoit de juſtifier la haute opinion qu'on avoit conçue de ſon règne. Son premier coup d'autorité & de ſageſſe à la fois, fut d'effacer les traces de la foibleſſe de l'ancien gouvernement. Il y réuſſit en purgeant ſes Provinces de ces bandes indiſciplinées de Flamands & de ces *Cottereaux* vagabonds, qui cauſoient encore plus de ravages qu'elles n'offroient de reſſources, lorſqu'elles venoient ſe mettre à la ſolde des Princes. Henri montra qu'il avoit aſſez de ſes ſujets pour la défenſe & la gloire de ſes Etats. Un Prince a déjà gagné bien du terrein, quand il a ſçu donner à ſa Nation une grande idée d'elle-même,

Pas-à-pas, Henri abbaiſſa tout ce qui pouvoit offuſquer la majeſté du Trône. Il raſa ces fortereſſes qui, dans le cœur du Royaume, ne pouvoient être que l'aſyle de la révolte & du brigandage. Il fit rentrer dans ſa main ces dons énormes que la foibleſſe des trois derniers règnes avoit imprudemment multipliés. Il fit des exemples de cette juſte ſévérité juſques dans ſa famille, & ſur les Seigneurs même attachés aux intérêts de ſa mère; perſuadé que la reconnoiſſance n'oblige jamais un Souverain à prendre avec ſon ſujet une ſorte de niveau. Dans ſa marche impoſante, il n'oublia point ce que ſes voiſins avoient diſtrait de ſes anciens domaines. Un échange lui fit recouvrer ſur le Roi d'Ecoſſe trois Comtés qui coupoient ſes Etats. La terreur de ſes armes, l'opinion de ſa bravoure

XLIII.



THOMAS BECKET RENVOYE
les Sceaux à Henri, II.

en 1163.

Dessiné par le Jeune. Gravé par David.

Tom.I.

& de ſa puiſſance, intimidèrent le Duc de Bretagne, qui ſe trouva trop heureux de ſe ménager un auſſi grand allié, en lui aſſurant, par un mariage, cette belle Province.

Quel voiſinage pour le Roi de France, que celui d'un Prince, qui, par une ligne de plus de cent vingt lieues, le bloquoit, pour ainſi dire, dans ſes états, ſi toutes les parties des domaines de Henri, néceſſairement disjointes par la nature du régime féodal, euſſent pu former un enſemble! Malgré l'habileté du chef, jamais les membres de ces vaſtes domaines, diſperſés en Angleterre & en France, ne purent faire cauſe commune, ni combiner leurs intérêts & leur direction. Certes, ce fut le ſalut de la France, dont le Monarque avoit à ſe repentir de ſes démarches inconſéquentes, dans les ſecours qu'il donna ſucceſſivement à deux rivaux, Etienne & le Comte d'Anjou, & qui allumèrent dans le cœur de Henri, fils de l'Angevin, une haine irréconciliable. On y trouvera, ſi l'on veut, la première étincelle de trois cens années de guerre, qui embraſerent ces deux Nations ; mais c'eſt dans le mariage de Henri avec Eléonore de Guyenne, que la politique en découvre le foyer principal.

Les Rois & les particuliers ont ſans doute des vertus qui leur ſont communes; mais la raiſon d'Etat, qui tient au bien général, peut quelquefois en modifier l'exercice. Le divorce de Louis VII avec Eléonore, put avoir un motif religieux; mais ſi l'on veut le voir par les yeux du ſage Suger, on trouvera que l'inconduite de la Princeſſe ne néceſſitoit nullement un divorce, qui ne pouvoit cauſer que de très-grands maux. On devoit prévoir que la politique de Henri s'occuperoit bien plus du Duché d'Aquitaine, qu'abandonnoit le Roi de France, que de la vertu d'Eléonore.

Henri n'étoit encore que Duc de Normandie, que, par ſon mariage avec cette Princeſſe, il avoit déjà réuni la Guyenne,

le Poitou, la Touraine & la Saintonge. De-là l'orgueil de la puissance dans ce Prince, & dans Louis-le-Jeune, le dépit d'une conduite imprudente, les armèrent l'un contre l'autre. Des alliances les rapprochèrent quelquefois, des trèves suspendirent leurs coups réciproques ; mais des campagnes dévastées, des Villes détruites, des batailles sanglantes, attestèrent en eux une fureur persévérante pour se nuire.

Ce que souvent Louis n'osa tenter à force ouverte ; il l'essaya par des entraves qu'il donna à Henri, soit en fomentant des divisions, soit en prenant parti dans les querelles qui naissoient au sein de l'Angleterre. On verra la politique du Monarque François dans la protection qu'il accorda à l'Archevêque de Cantorbery.

Thomas Becquet, un de ces hommes qui naissent d'eux-mêmes, s'étoit élevé par son mérite aux premières dignités du second ordre dans l'Eglise d'Angleterre, & s'y montroit toujours supérieur à son poste. Génie vif & pénétrant, ardent à former des entreprises, habile à les conduire, ferme à les soutenir dans les contradictions ; esprit droit, mais de cette rigidité de principes que la politique n'adopte pas toujours ; ame d'ailleurs vertueuse & pleine de candeur. Tel étoit Thomas, quand le coup d'œil perçant de Henri découvrit en lui l'homme d'Etat, & crut y appercevoir également l'ami de confiance. Le Monarque n'hesita point à lui conférer la première dignité du Royaume, dans la place de Chancelier, & le poste le plus intéressant aux yeux d'un père dans celle de Gouverneur de son fils.

Magistrat intègre, exact & vigilant, Becquet justifia le choix du Monarque. Il eut cette sévérité & cette application qui maintiennent le respect pour les Loix, cette prudence, qui n'en réforme qu'avec circonspection les abus ; cette gravité, qui, dans le Magistrat, annonce au Peuple une espece

de facerdoce : Gouverneur du jeune Prince, il ajouta à d'excellentes leçons, l'exemple de l'amour & des complaifances pour le Monarque. Courtifan, il eut ce luxe, qui devient une forte de magie, pour fubjuguer le Peuple ; il eut ces graces, qui font dire au P. d'Orléans, qu'il tenoit quelque chofe du favori. Militaire de réputation, il s'en étoit fait une brillante dans la guerre du Languedoc. Que de différentes têtes pour un feul homme ! On verra cependant que cet homme, de toutes les places & de tous les mérites, parut déplacé.

L'Archevêché de Cantorbéry vient à vacquer. Henri ne voit que Becquet qu'il puiffe revêtir de cette dignité éminente. Envain tout ce qui environne le Prince s'efforce de l'éclairer fur les fuites d'un pareil choix. Le Monarque ne peut croire qu'un homme puiffe ceffer de fe reffembler à lui-même, & que celui qu'il trouve, dans la vie privée, flexible comme un rofeau, puiffe jamais oppofer une barrière à fes entreprifes & à fes volontés. Envain, Becquet lui-même repréfente à fon maître, avec une noble franchife, que fon choix s'égare, & qu'après une pareille métamorphofe, il rifque de ne plus trouver dans le Pontife le Miniftre qu'il a chéri & l'ami complaifant du Prince. Henri perfifte, Thomas eft élu avec folemnité, il reçoit de l'Evêque de Rochefter l'ordre de la prêtrife, & le lendemain fa confécration par les mains de l'Evêque de Winchefter.

« C'eft à ce moment que durent fe deffiller les yeux du
« Monarque. Becquet, revêtu de fes habits pontificaux, n'eft
« déjà plus le même homme. Un vifage vénérable, mais auf-
« tère, efface toutes idées du Courtifan toujours affectueux.
« Il fe fait apporter à l'inftant les fceaux & tous les attributs
« qui décorent le Chef de la juftice. Ses yeux élevés au ciel
» parcourant enfuite le Sanctuaire, s'abbaifferent fur ces orne-

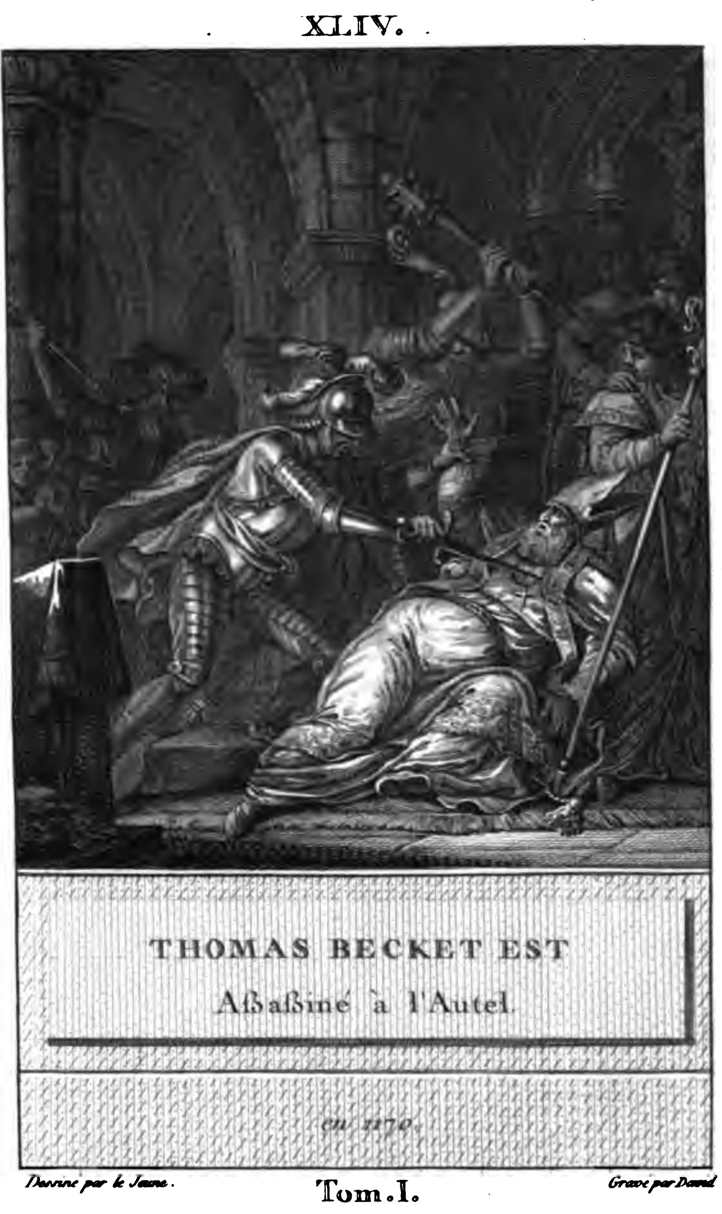
« mens d'une pompe mondaine, dont les obligations lui « semblent trop contraster avec les engagemens du Pontificat. « D'un coup d'œil ferme & déjà trop éloquent pour qu'on « pût s'y méprendre, il fait éloigner toute cette ancienne « décoration qu'il veut qu'on remette au Monarque. Henri ne s'y trompa point, & fit plus qu'entrevoir la révolution qui s'étoit faite dans le génie de son ancien Chancellier.

HENRI II. *THOMAS BECQUET, ARCHEVEQUE de Cantorbery, est mis à mort par quatre Officiers de la Cour de Henri, dans son Eglise Primatiale, à l'heure des Vêpres, & au milieu de son Clergé, qui s'étoit efforcé de repousser ces meurtriers auxquels le Saint Prélat voulut qu'on laissât toute liberté.* (en 1170).

LES idées de Henri s'aggrandissoient sous la Couronne; s'il ne pût croire que rien ne contrarieroit son ambition, il éprouva du moins que rien résistoit impunément à ses projets. Le sort de Thomas Becquet en fut une preuve déplorable; mais cet évènement que nous avons à peindre, fut précédé d'un autre de la plus grande importance pour la Couronne d'Angleterre, & qu'il convient de rappeller, pour mieux é a-blir le caractère de Henri, & le crédit extrême que la cupidité & l'aveugle ambition des Princes donnoient alors au Clergé.

L'Irlande que Henri trouvoit dans son voisinage, & qu'il voyoit divisée par des factions, partagée en grandes & petites Souverainetés, qui s'affoiblissoient par leur choc, lui sembla une conquête facile. Il n'en falloit pas davantage pour amorcer sa cupidité. Mais un Souverain même respecte assez

XLIV.



THOMAS BECKET EST

Aßaßiné à l'Autel

en 1170.

Dessiné par le Jeune. Tom. I. *Gravé par David*

l'opinion, pour ne point troubler des propriétés ſans prétexte. Henri en trouva dans les ſecours que des Princes Irlandois avoient fournis fréquemment à ſon rival ; & dans un tems où les Souverains eux-mêmes donnoient aux Papes la plus grande influence sur les Couronnes, il falloit bien mettre le Chef de la Religion à la tête d'une pareille entrepriſe.

Adrien IV, qui occupoit alors la Chaire de Saint Pierre, étoit Anglois, mais de plus il n'avoit garde de déroger à l'autorité qui avoit rendu ſes prédéceſſeurs arbitres de la Couronne d'Angleterre. C'eſt par l'aſcendant de ces Pontifes que Guillaume le Conquérant & les autres Princes des trois maiſons françoiſes, qui s'étoient placés ſur ce trône, avoient ſubjugué la Nation. Un Chapelain du Roi fut chargé d'allumer le zèle du Pape ſur les dangers de l'irréligion & de la corruption totale des mœurs qui menaçoient l'Irlande & ſur la néceſſité d'un Conquérant réformateur.

Un Bref impoſant fut l'exploſion ſoudaine de ce zéle ardent & impétueux. Henri reçut ainſi ſa miſſion & ſon Apoſtolat Militaire pour la réformation des vices & l'accroiſſement de la religion dans cette iſle. Un anneau joint au Bref, lui en donna l'inveſtiture, ſous la condition d'un tribut annuel, qui rendroit cette Province feudataire du Saint-Siége. Qui doit plus frapper le Lecteur, dans une pareille entrepriſe, ou du ſimulachre religieux, dont uſoient ces deux Puiſſances, pour colorer une uſurpation, ou de la force de l'opinion, qui leur prêtoit de pareilles armes ? Le Bref n'eut cependant point un prompt effet ; & il fallut à Henri pluſieurs années pour réduire cette Province. L'Irlandois ne vit pas les enfans des Dieux dans les Généraux & les Soldats de Henri, comme le Péruvien dans ceux de Pizare, quoique l'un & l'autre euſſent reçu du Pape une ſemblable miſſion.

Pendant que Henri faiſoit jouer en Irlande tous les reſ-

ſorts de ſa politique, elle échouoit, au ſein du royaume, contre le caractère du Primat, Archevêque de Cantorbéry. On n'appréciera jamais bien les procédés de Thomas envers le Roi, qu'en ſe formant une idée du crédit prodigieux que les Princes eux-mêmes avoient laiſſé prendre au Clergé, dans ces ſiécles, où l'on étoit bien loin de cet eſprit de ſageſſe, qui a fixé les principes ſur la nature de la Puiſſance ſéculiere & de l'autorité Eccléſiaſtique, & ſur l'exercice de ces deux pouvoirs. Mais de plus, on auroit tort de ne voir dans le Primat que l'opiniâtreté qu'il oppoſa à ſon Roi, ſans combiner cette rigueur exceſſive, ainſi que les écarts qu'elle ſemble offrir, & qui tenoient au temps, avec la droiture du zèle, la candeur, le déſintéreſſement & la charité héroïque de ce Pontife, qui ont décidé le culte de l'Egliſe, ſans qu'elle ait trouvé de contradicteurs dans les Monarques eux-mêmes.

Mais, comme les abus de l'autorité ou du crédit ne s'élevent jamais au-delà d'un certain point, où leur éclat avertit du danger de les ſouffrir, & où cette crainte conduit ſouvent à l'autre extrême, il arriva en Angleterre ce qu'on a vu plus d'une fois ailleurs, où l'on crut devoir reprendre beaucoup plus qu'on n'avoit cédé.

Henri, qui devoit tant au Clergé, commence à craindre ſon influence, qui embarraſſoit ſouvent la puiſſance laïque, à laquelle elle déroboit ſes juſticiables, & l'autorité des Seigneurs qui en recevoit des entraves. Son premier pas fut un écart; ſoit que ce Prince trouvât plus ſon compte à placer dans l'Egliſe des ſujets corrompus, qui ſont toujours des ames foibles; ſoit qu'il voulut faire connoître que ſon pouvoir étoit au-deſſus des régles, il fit de mauvais choix, il les multiplia au point de révolter le vertueux Prélat. Thomas l'en reprit en préſence des Evêques, & ce moment détermina une faction. Les Evêques ſe partagèrent. La politique dévoua

les uns à flatter & à seconder le ressentiment du Monarque, & les vertus de l'Archevêque lui donnèrent dans les autres des partisans de son zèle.

On s'étonneroit aujourd'hui de voir deux Clercs homicides punis par de simples peines canoniques, & soustraits à la puissance laïque, en vertu de leurs priviléges. On peut même croire qu'alors (car la raison est de tous les siècles) une prétention aussi opposée au pouvoir temporel, dut donner des ennemis au Primat. Mais la sainteté & la droiture de Thomas purent excuser ou même consacrer auprès du peuple, cet excès de zèle qui tenoit au préjugé du tems.

Il se forma une assemblée à Clarendon. On y confirma le droit du Prince sur les élections aux bénéfices, la soumission des Clercs à la justice royale, la nécessité du consentement du Monarque aux excommunications fulminées contre ses officiers; on y maintint le serment de fidélité; & la sagesse de ces articles, connus sous le nom de *Coutumes Royales*, eut le vœu de l'assemblée. Thomas lui-même les adopta; &, pour le bien de la paix, promit de les observer, sur la foi du serment. Mais bientôt on lui en fit appréhender les conséquences de la part d'un Prince entreprenant; il révoqua son adhésion, il crut même devoir s'en punir par la suspension de l'exercice de ses ordres.

A cette rétractation, la colère de Henri ne connut plus de mesures. Cité dans un Concile, Thomas s'y voit condamné. Il quitte l'Angleterre pour se retirer en France; & cette fuite le rend encore plus coupable aux yeux du Roi. La France l'accueille; le Pape le nomme son Légat en Angleterre. On auroit peine à concilier cette commission avec une sage politique, si l'on ne présumoit que le Pape voulut par cette étendue d'autorité, le soustraire à celle des Evêques ses rivaux.

Cependant Louis VII réconcilia Thomas avec son Roi, & tout sembla rentrer dans l'ordre.

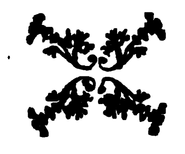
Ce calme fut de peu de durée. Thomas avoit prévu son sort, & son inflexibilité persévérante en accéléra l'instant fatal. Jamais le Roi, ni son fils, ne purent le résoudre à lever les censures qu'il avoit portées contre trois Evêques, à moins que ces Prélats ne se soumissent à la volonté du Pape, promettant d'imiter alors à leur égard, la clémence du Pontife.

Henri étoit d'un caractère violent, que la moindre contradiction révoltoit jusqu'à la frénésie. On sait qu'un jour, irrité contre un Seigneur qui vouloit justifier le Roi d'Ecosse, il entra en fureur jusqu'à jetter son bonnet, son ceinturon, déchirer ses habits, & mâcher la paille de son lit. Qui sait si Thomas, se présentant avec les Evêques qui le dénoncèrent, n'eût pas été victime du premier? Mais si l'absence du Primat épargna ce crime au Prince, l'emportement du Monarque le rendit complice d'un forfait. *Malheureux que je suis*, s'écria-t-il dans sa colère; *quoi! parmi tant d'hommes comblés de mes bienfaits, il ne s'en trouvera pas un qui me délivre de ce Prêtre séditieux, ennemi du repos de mon Etat & des droits de ma Couronne?* Faut-il que les Rois, si peu secondés quelquefois pour le bien, lorsqu'ils le commandent, soient si efficaces au premier accent de leurs passions?

« La perte du Primat est résolue. Quatre de ces hommes que « les Princes trouvent si facilement à leur cour, toujours prêts « à deshonorer leur maître, si l'ambition ou la cupidité les « y intéressent, se concertent & partent pour l'Angleterre. « Leurs noms méritent d'être dévoués à l'infamie : Hugues « de Moréville, Guillaume de Tracy, Richard Breton, & « Regnault de Falsours, oubliant leur naissance, pour le plus « lâche attentat, descendent à Cantorbery, au Palais du Primat,

» Primat, où ils l'accablent de reproches & de menaces. Le » sang-froid & l'intrépidité du Primat ne les déconcertent point; » ils ne le quittent que pour se dépouiller de leur robbe, qui » cachoit la cotte de mailles dont ils étoient couverts, les » épées, les flêches & les haches dont ils étoient armés. Le » Pontife venoit de se rendre à Vêpres dans son Eglise. Un » des meurtriers veut l'arracher de l'Autel; le Primat attend » l'effet des menaces, en leur défendant de maltraiter les siens. » A l'instant Regnault tente de lui porter à la tête un coup » qu'arrête Edouard Grim, un de ses Clercs; mais aussi-tôt » Thomas tombe sans vie sous le fer des assassins, & en- » sanglante de sa cervelle le pavé du sanctuaire. Le Palais » est aussi-tôt livré au pillage, & l'on va porter au Roi, en » Normandie, cette affreuse nouvelle ».

Sans doute qu'avec un caractère flexible, un zèle plus modéré, le S. Pontife eut épargné à son siècle cette scène sanglante & sacrilége, dont les regrets & la pénitence de Henri n'effaceront point l'horreur. Depuis ce moment fatal, les dixneuf années du règne de ce Monarque se passèrent dans l'humiliation & le mépris. Accablé de la haine de ses enfans & de ses sujets, en proie à l'inquiétude & au trouble continuel des factions & des révoltes qui l'environnèrent, maudissant sa famille & le jour de sa naissance, jusqu'au moment où le Ciel cessant de le frapper, il termina sa carrière dans les larmes du repentir & l'exercice de la pénitence.



RICHARD I.

RICHARD, PASSANT PAR L'AUTRICHE, déguifé en Templier, eft reconnu à fa bonne mine & à fon anneau. Il eft fait prifonnier par ordre de Léopold, Duc d'Autriche (en 1192).

AU furnom de *Cœur de Lion*, donné à Richard, qu'on n'imagine pas que les Contemporains de ce Prince ayant voulu marquer en lui une bravoure aveugle & brutale, qui fembla bien plus un inftinct qu'un courage réfléchi, ou cette témérité entreprenante, qui, comme on l'a vu depuis dans le Héros momentané de la Suède, ne connoît point d'obftacles. Richard, quoiqu'en ayent dit plufieurs Hiftoriens, joignoit à une vraie bravoure le difcernement & les mefures d'un excellent Capitaine, & à l'activité dans les entreprifes l'intelligence des reffources. Pour ne le voir qu'en beau, il faudroit oublier ce génie inquiet qui l'attachoit à toutes les occafions de s'illuftrer, cette vanité qui le rendoit injufte envers fes compagnons d'armes & de bataille, ainfi que cette jaloufie importune, qui lui faifoit toujours voir fa gloire affoiblie par toute efpèce de fuccès étranger.

Ce coup-d'œil jufte peut fervir à apprécier la conduite de Philippe envers Richard, & diminuera les torts du Monarque François fans les effacer.

Nous ne parlerons de fon couronnement, qui fe fit avec la plus grande pompe, que pour rappeller la fcène défaftreufe du feftin qui le fuivit. Ce jour étoit un Dimanche, jour que le peuple Juif regardoit comme fatal à la Nation, en fe rappellant fa fervitude en Égypte. Il le fut à Londres. Un Édit du nouveau Roi avoit interdit aux Juifs de fe trouver au Palais. Quelques-uns fe mêlèrent dans la foule & furent reconnus.

XLV.



RICHARD CŒUR DE LION EST

Fait Priſonnier par les ordres de Leopold.

en 1192.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Un soufflet ouvrit la scène, & devint le signal pour se jetter sur tous ceux qu'on put découvrir. Le tumulte se communiqua bientôt à Londres, & le peuple crut offrir à son Roi un tribut agréable, en faisant de tous les Juifs qui se rencontrèrent un horrible carnage, que le Prince ne connut & n'arrêta que trop tard. Ce calme qu'il rétablit, ne fut qu'un feu sous la cendre, qui se ralluma pendant le voyage du Monarque en Palestine. La richesse des Juifs bien plus que l'amour de la Religion, mit le poignard à la main des habitans de Stanford, de Line, de Lincoln & d'Yorck, où ils furent impitoyablement massacrés; nul règne ne leur fut plus funeste.

Cependant Richard ne soupiroit qu'après une nouvelle croisade. Riche de neuf cent mille livres d'or qu'il avoit trouvés dans le trésor de son père, son avidité, autant que les préparatifs nécessaires pour l'expédition d'Orient, lui fit épuiser tous les moyens qui pouvoient accroître ses richesses. Domaines, Châteaux, Priviléges, Chartes, tout fut vendu au plus offrant. Il eut, comme il le dit lui-même, vendu Londres, s'il eut trouvé un acquéreur. Richard & Philippe-Auguste combinent leurs armées pour cette croisade. Le Monarque Anglois se met en mer avec la flotte la plus riche & la plus puissante qu'on eut jamais vue en Angleterre. Les deux Princes s'étoient juré, dans une entrevue à Nonancourt, une amitié inaltérable & une assistance mutuelle.

Si, par ses hauts faits, Richard mérita dans cette guerre d'être appellé *Cœur-de-Lion*, Philippe y soutint constamment le rôle du renard; & le Roi d'Angleterre eut plus d'une fois à se repentir dans cette croisade & dans le cours de son règne de l'excessive confiance qu'il avoit donnée au Prince François. Philippe, malheureux sur mer par des tempêtes, & ne

se montrant guères sur terre que comme un personnage secondaire, à côté d'un rival toujours heureux, prit le parti de la retraite; mais ce ne fut que pour aller tenter lâchement la fidélité du frère de Richard; & pour envahir en Normandie les domaines de ce Monarque.

Tout prospéroit en Orient au Prince Anglois. En passant en Sicile, il avoit vengé sur les États de Tancrède le bâtard, la détention de sa sœur Jeanne, Reine douairière de Sicile; &, par sa franchise, il avoit gagné le cœur de ce Prince. Arrivé en Chypre, après un voyage périlleux, Richard s'y montre avec éclat & met en déroute les Cypriots. Il marche vers Acre, pour y rejoindre Philippe. Une flotte terrible, défendu par deux cent cinquante machines remplies de feux grégeois, se rend à sa valeur & à ses forces. Acre, que Philippe pressoit lentement, ne tient point contre son activité & la réputation de ses armes. Mais cette ville fut l'écueil de Richard. D'un côté, tant de gloire accumulée sur ce Prince, indisposa Philippe & lui fit méditer sa retraite, qui devoit être funeste à la Normandie. De l'autre, Richard crut pouvoir rabattre l'orgueil des Autrichiens, qui voulurent planter leur étendard sur les murs d'Acre; & par-là il se fit un ennemi personnel de leur Duc Léopold, dont la vengeance ne se fit pas long-tems attendre.

Les succès de Richard se multiplioient dans l'Orient. Pour encourager ses principaux Guerriers au siége d'Acre, il avoit réglé qu'ils porteroient à leurs jambes des attaches de cuir telles qu'ils les avoit aux siennes, voulant que cette distinction les animât à se surpasser en bravoure. C'est l'origine de l'*Ordre de la Jarretière*, objet encore aujourd'hui de l'ambition de la haute Noblesse Angloise.

Saladin, dont les victoires avoient semé l'épouvante en Europe, eut à trembler devant Richard. Après avoir vu emporter la ville d'Acre, il perdit, sans pouvoir les défendre,

Césarée & Jaffa. Le Calife n'eut pu tenir contre ce torrent formidable, si les nouvelles des Troupes de l'Occident ne fussent venu calmer ses allarmes. La mauvaise administration, l'insolence & l'avidité de Guillaume, Évêque d'Ély, Chancellier & Régent de l'Angleterre, opéroient dans le Gouvernement une détente sensible, & causoient un soulèvement général. Allié perfide, Philippe, oubliant ses traités, s'emparoit d'une partie de la Normandie, & corrompoit par ses promesses la fidélité de Jean, dont l'ambition se fut prêtée à toutes ses menées, sans le crédit & l'ascendant d'Éléonor.

Il étoit tems de remédier à ces troubles. Richard, impatient de revoir ses États, fait avec Saladin une trève de trois ans. Toutes les places, excepté la ville d'Acre, sont rendues au Calife. Dans ce traité s'évanouissent & le fruit de deux années de guerre & tout l'effet d'un fier armement. Le Roi fait partir devant lui sa flotte, avec sa nouvelle épouse Bérengère; &, ne se réservant qu'un seul Vaisseau, il longe les côtes de la Thrace. Mécontent de la lenteur de sa marche, il monte dans une galiote. Surpris tout-à-coup par une tempête, il est jetté sur les côtes de la Dalmatie. Richard avoit évité la France, où il craignoit de se voir à la merci de Philippe; mais l'Autriche lui devient plus fatale, par le ressentiment d'un Prince que depuis que il avoit humilié.

Objet de curiosité & de soupçons, depuis le bruit de son naufrage, le Monarque fugitif se détermine à voyager par terre, sous l'habit de Templier. Par-tout observé, il se trahit par des générosités imprudentes; & sur-tout par cet air de noblesse que ne pouvoit masquer son humiliation. Il est découvert dans un village auprès de Vienne. L'Archiduc d'Authriche, Léopold, vient le reconnoître. Tout le décèle, son air grave, sa dépense & plus encore l'anneau qu'il porte au doigt, où se trouvent les armes d'Angleterre.

L'Archiduc n'a garde de laiſſer échapper une ſi belle proie. Richard eſt fait priſonnier, & ſans égard pour ſon rang, & ſon malheur, on le charge de fers. Léopold le vend à l'Empereur Henri V, pour le prix de mille marcs d'argent. Victime de la jalouſie & de l'avarice, au mépris de l'honneur & de l'humanité, Richard eut beſoin d'avoir toujours avec lui la compagnie d'un grand cœur.

RICHARD I. *PHILIPPE DE DREUX, PETIT FILS de Louis le Gros, & Evêque de Beauvais, ayant été pris les armes à la main, dans le Beauvoiſis, par un Officier de Richard, le Pape ſollicite auprès de ce Monarque la liberté du Prélat, qu'il nomme dans la Lettre,* ſon cher Fils. *Richard envoye la cuiraſſe enſanglantée qu'avoit portée l'Evêque, en écrivant au S. Père :* Voyez ſi c'eſt la tunique de votre Fils? (Année 1197).

SEROIT-IL vrai que le bonheur ne pût ſé réduire en art, & qu'il n'eût pas dans un Prince, dans l'homme en place, ſes régles de conduite, ſoit pour ſe paſſer du haſard, ſoit pour le maîtriſer? Plus réfléchi dans ſes procédés, pendant le cours de ſes voyages, Richard eut enſuite traverſé impunément l'Autriche, & n'y eût pas trouvé l'écueil des proſpérités qui avoient couronné ſes exploits dans la Paleſtine. Priſonnier de l'Empereur, ce guerrier, qui avoit rempli l'Europe & l'Orient du bruit de ſa valeur, erroit en Allemagne, ſans que, dans la criſe importante où ſe trouvoient ſes Etats, on y connût le lieu de ſa retraite.

Nous donnerons bien peu de foi à cette Chronique de Fauchet, qui prétend que le Meneſtrier Blondel, cherchant

XLVI.



RICHARD I. ENVOYE AU PAPE
la Cotte d'Armes de l'Evêque de Beauvais

en 1197

Dessiné par le Jeune. Gravé par David.

Tom. I.

par-tout ſon maître, & paſſant en Allemagne au pied d'un Château, qui, ſelon les gens du voiſinage, récéloit un priſonnier d'importance, ſoupçonna que ce pouvoit être Richard, & qu'alors Blondel chanta la moitié d'une chanſon françoiſe, que le Monarque & lui avoient faite enſemble, & qu'auſſitôt Richard pourſuivit & chanta l'autre moitié. Il ſemble plus naturel que cette découverte ait été faite par deux Abbés, qu'on avoit envoyés ſur la route d'Haguenau, pour l'inſtruire des affaires de ſon Royaume, & pour traiter de ſa rançon. C'eſt-là que cet illuſtre captif apprit & le déſordre intérieur de ſon Etat, & la trahiſon de Philippe-Auguſte, & la noire ingratitude de ſon frère.

Rien ne fut oublié pour hâter la délivrance de Richard. Eléonor, ſa mère, tenta d'employer la médiation du Pape. Elle écrivit à Céleſtin III une lettre amère & véhémente, qu'on ne peut même pardonner à ſa douleur. On y trouve des principes qui marquent à quelle diſtance on étoit alors des lumières de notre ſiècle & du ſiècle dernier. *Dans une affaire ſi fâcheuſe & ſi importante*, (la détention de Richard) *vous ne daignez pas*, lui écrit-elle, *envoyer un Soudiacre ou même un Acolythe. C'eſt l'intérêt qui fait aujourd'hui les Légats, ce n'eſt ni l'amour de Jéſus, ni l'honneur de l'Egliſe, ni la paix publique, ni le ſalut du peuple.* Elle lui dit, dans une autre lettre : *l'épée de Pierre eſt au-deſſus de celle de Conſtantin ; & le jugement du Siége Apoſtolique ſurpaſſe celui de la puiſſance Impériale. Rends-moi donc mon fils, homme de Dieu ! On m'a promis trois fois des Légats, & on ne m'en a point envoyé. Si mon fils étoit environné de Sa Majeſté & de ſa puiſſance, ils ne tarderoient pas alors de venir* (*).

Les conférences d'Haguenau, ſoutenues de l'or d'Angleterre, eurent plus de poids que n'en euſſent eu toutes les ſollicitations.

(*) Ep. Petri, Bleiſ. CXLIV.

du Pape. L'Empereur ſe décida pour une rançon de cent mille marcs d'argent. Encore ce Prince fit-il acheter à Richard ſa liberté, par tous les dégoûts d'une irréſolution qu'entretenoit le Roi de France.

On ſent que Richard, échappé de ſa captivité, dut courir comme un lion furieux à ſa vengeance contre Philippe. On jugera de l'emportement de ſa colère, en apprenant de ſes Hiſtoriens qu'au premier bruit d'une invaſion du Roi de France en Normandie, Richard, étant à table, jura de marcher droit vers cette Province, ſans ſe détourner; & que ſur le champ il fit abattre le mur de la ſalle qui regardoit la Normandie, alla à Portmouth, de-là à Barfleur, à Verneuil, dont il trouva le ſiége levé; mais où il put encore battre en déroute l'arrière-garde, & tuer de ſa main trois des plus braves Chevaliers François.

Malgré l'infidélité de Philippe au traité de la Paleſtine, & ſon peu de reſpect pour les malheurs de Richard, un autre perſonnage effaçoit l'odieux de ce rival ſur ce théâtre d'horreur. Traître à ſon frère, Jean laiſſa déja voir en lui le germe de ce caractère bas & perfide, qui devoit tramer ſes propres malheurs. Depuis que le ſang de Cadmus enſanglanta le trône de Thèbes, depuis que la Couronne de Séleucus arma ſes deux enfans l'un contre l'autre, la ſoif de régner brouilla ſouvent les frères; & l'Angleterre eut en ce genre ſes odieuſes rivalités. Mais nulle part cette paſſion ne préſente un caractère de lâcheté, comme dans le frère de Richard. Son frère n'eſt que captif, il en publie la mort; ſon frère eſt victime du ſort des armes, Jean complotte alors avec ſon plus cruel ennemi. Richard a-t-il dompté le caprice de la fortune, en recouvrant ſa liberté, & retrouvant le cœur de ſes peuples; C'eſt par un crime, c'eſt par une noirceur à jamais déshonorante que Jean eſſayera de rentrer en grace avec lui.

C'étoit

C'étoit peu de tromper Philippe, qui lui avoit confié la garde d'Évreux, & de vouloir livrer cette Ville à Richard; c'eſt par un acte de barbarie qu'il prétend expier auprès de lui ſes crimes. Il raſſemble trois cens Officiers de la garniſon; c'eſt une fête, c'eſt un dîner ſomptueux, qu'il leur propoſe; & c'eſt au milieu du repas que des Troupes qu'il a apoſtées tombent ſur ces malheureux convives & en font une horrible boucherie. Jean a perdu pour toujours, par ces horreurs, tout droit à la commiſération des hommes dans les revers qui marqueront toutes les périodes de ſa carrière.

Malgré le peu de cas que devoit faire Richard d'une réconciliation recherchée au prix de tant d'horreurs, il ſe laiſſa gagner par Éléonor. Il ne falloit pas que Philippe qu'il avoit en tête, put ſe prévaloir de la diviſion des deux frères. Il ſe l'aſſocia donc dans la pourſuite du Roi de France. Mais les conférences de paix renouvellées à Verneuil ſuſpendirent quelque tems l'activité de Richard. Enſuite, au moment de ſe voir, un cérémonial brouilla les deux Rois. Philippe avoit fait attendre Richard, celui-ci, à ſon tour, manqua de quelques minutes au rendez-vous. Piqué du retard, Philippe lui envoya dire par l'Évêque de Beauvais que, ſur ce manque de parole, il lui déclaroit la guerre. On verra dans un inſtant que ce meſſage coûta cher à l'Évêque. En ce genre, une commiſſion eſt toujours délicate, ſi ſouvent elle ne devient odieuſe.

Cependant Philippe écraſe Richard dans le Berry, après l'avoir moleſté dans la Normandie; & la guerre ſembloit devoir reprendre avec plus de fureur, quand le Monarque Anglois propoſa de renouer les conférences, entre Iſſoudun & Charoſt. Mais un incident faillit à cauſer un grand carnage. Un gros ſerpent qui ſe gliſſa entre les deux Rois, les força de mettre l'épée à la main. On les crut prêts à s'entrégorger, les deux armées s'ébranlèrent, & la ſcène alloit être ſanglante,

ſi les Princes n'euſſent raſſuré leurs Soldats. La paix ſe fit à Louviers; mais une querelle de Richard avec le Seigneur de Vierſon, où ce Prince ſe rendit juge & partie (*), ranima les hoſtilités. Les campagnes furent marquées par une alternative à-peu-près égale de ſuccès & de revers, dont les deux Nations furent également les victimes.

« Piqué au vif des échecs humilians, qu'il venoit de recevoir en Normandie, Richard fit marcher ſon frère ſur le territoire de Beauvais. L'Évêque, qui y ſiégoit alors, Philippe de Dreux, parent du Roi de France, plus Chevalier que Paſteur, marcha à la tête des Communes qu'il aguérît par ſa bravoure. Et ſi, pour les animer & les conduire, il dérogea dans cette action au caractère charitable & pacifique de ſon Sacerdoce, du moins il ſe montra patriote ardent, guerrier intrépide & digne, par ſes hauts faits d'armes, du ſang royal qui couloit dans ſes veines, juſqu'au moment où Jean l'atteignit & le fit priſonnier. Richard, à qui ſon frère l'envoya, ſe ſouvint trop de la commiſſion que l'Évêque avoit remplie à Verneuil; il le fit charger de fers. Combien il a fallu de tems avant que chez ces deux Nations les mœurs guerrières dépoſaſſent leur férocité! Cependant la Cour de France jetta feu & flamme. Philippe-Auguſte porta ſes plaintes au Pape Céleſtin, qu'il crut intéreſſer à l'Évêque, en lui faiſant voir la violation des priviléges du Clergé. Céleſtin répéta ces plaintes à Richard, le conjurant de rendre la liberté à cet Évêque, *ſon cher fils*. Le Roi, qui n'eut garde de laiſſer échapper cette expreſſion de la lettre du Pape, lui envoya la cuiraſſe & tout l'accoutrement guerrier du Pontife. *Voyez*, *T. S. P.* écrivit-il à Céleſtin, *ſi vous reconnoiſſez la tunique de votre fils?* ». Cette démarche ne changea rien au ſort du Prélat, qui ne recouvra ſa liberté que dans le règne ſuivant.

(*) *Ordine perverſo judex effectus & actor.* Guill. Brit.

Le besoin du repos avoit désarmé les deux Monarques; mais la cupidité qui fit desirer à Richard d'envahir un trésor qu'avoit trouvé le Vicomte de Limoges, le fit marcher contre ce Seigneur. Ce Prince venoit d'assouvir son ressentiment contre l'Évêque de Beauvais, une vengeance fatale l'attendoit lui-même à Chalus, dans le Limosin. Une flèche partit d'une main inconnue; & vint lui donner la mort. Le meurtrier, nommé Gourdon, parut ensuite devant le Roi, lui reprocha la mort de son père & de ses deux frères, que ce Prince avoit tués de sa main. *Je suis vengé*, lui dit-il; *& je mourrai content.* Soit les approches de la mort & l'empire de la religion, soit l'impression que fit sur lui la fermeté de l'assassin, Richard mourut en lui pardonnant.

GUILLAUME DE BRAOUSE, refuse de donner ses enfans en otage au Roi d'Angleterre, lui & sa femme Mathilde l'accablent de reproches sur le meurtre d'Arthus (en 1208). JEAN I.

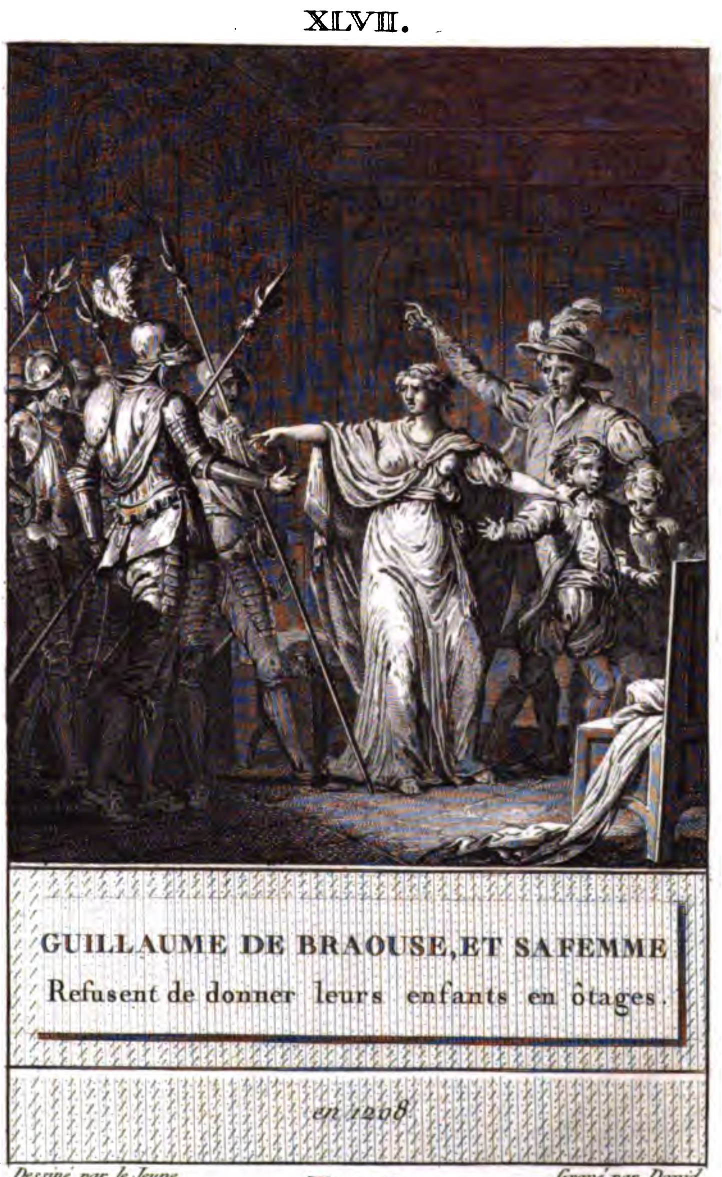
C'EST bien assez que le devoir de l'Historien le force à faire justice des méchans Princes, sans qu'il lui soit permis de flétrir par de simples conjectures celles de leurs actions, qui peuvent être justifiées aux yeux de la postérité. Telle est encore, sous la plume de beaucoup d'Écrivains, l'usurpation prétendue de Jean; c'est qu'on veut juger de l'Angleterre par la France & des siècles anciens par des tems modernes. Le droit d'Arthus, fils du frère aîné de Jean, ne pouvoit être que celui de la représentation. Mais, pendant six cens ans, pas un exemple, ni sous les Rois Anglo-Saxons, ni depuis la conquête, ne vient à l'appui de ce titre; & l'avènement de Henri I au

préjudice de ſon neveu, le Comte de Mortagne, avoit établi ou reconnu la ſucceſſion légale des frères.

Mais, ſi l'irréligion, ſi la lâcheté, ſi la cruauté & la perfidie dans un Prince pouvoient autoriſer une Nation à l'arrêter ſur les degrés du trône, & à le faire deſcendre au dernier rang des hommes, Jean n'eut jamais dû porter la Couronne d'Angleterre. Il s'étoit fait connoître ſous le règne de ſon frère; un trait ſuffit quelquefois pour caractériſer un homme. Jean s'étoit dégradé par des traits de cruauté & de baſſeſſe, qui euſſent dû mettre en garde ſes ſujets. Cependant il eut le peuple pour lui, ſitôt qu'il ſe préſenta; &, à l'égard des Grands, les tréſors de ſon frère, qu'il ſe fit remettre, lui donnèrent des ſuffrages, du crédit & des Troupes. Il eut dans ſon parti ſa mère Éléonor, bien moins par l'effet de la tendreſſe, que par une politique adroite, qui, en éloignant Arthus, écartoit Conſtance, mère de ce Prince, la plus dangereuſe rivale de ſon authorité.

Triſte ſort de l'infortuné Arthus! Il eſt victime de l'ambition & des inquiétudes de ſon frère, il n'eſt pas moins le jouet de la cupidité de Philippe, qui ne le protége, que pour envahir ſous ſon nom. Dans ce conflict de paſſions, le Roi de France, qui, ſous le précédent règne, avoit tout l'odieux de la ſcène, devient ici un perſonnage intéreſſant par de grandes qualités, telles qu'une politique conſéquente, une prudence marquée, l'amour de la juſtice, le ſoin du bonheur de ſon peuple & le zèle de la religion; qui conſtraſtoient avec l'inconſéquence, l'oppreſſion, la baſſeſſe & la débauche, par leſquelles le Roi Jean déshonoroit toutes ſes démarches. Auſſi ce Monarque eut beau ſe faire couronner juſqu'à quatre fois, il n'en devint ni plus cher ni plus reſpectable pour ſon peuple, qui ne vit, dans ce phantôme de Roi, que l'erreur de ſon choix & celle de la fortune.

XLVII.



GUILLAUME DE BRAOUSE, ET SA FEMME
Refusent de donner leurs enfants en ôtages.

en 1208

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. I.

Les querelles ſe renouvellent ſans ceſſe, tantôt avec Philippe & tantôt avec Arthus. Mais le moment approchoit où l'infortuné Duc de Bretagne, devoit ceſſer de lui faire ombrage. Arthus étoit entre les mains de Philippe, la verge dont il ſe ſervoit pour humilier le Roi d'Angleterre; & cette protection du Roi de France, plus décidée que jamais, fit le malheur du Duc de Bretagne. Un combat imprudent le livra au Roi ſon frère, qui l'enferma dans le Château de Falaiſe; Jean penſa que ſa préſence, ſes careſſes ou ſes menaces le détacheroient de Philippe; il ſe trompa. Arthus ne vît dans ſon frère qu'un perfide oppreſſeur, l'accabla de reproches ſi vifs & ſi menaçans que c'en étoit fait de lui, ſi Guillaume de Bray, à qui Jean ordonna de le mettre à mort, ne lui eut répondu qu'*un brave Guerrier n'étoit point un bourreau.*

Au défaut des Miniſtres de ſa vengeance, Jean, dans ſa colère ſe ſatisfit de ſes propres mains; & ajouta à l'horreur de ſa conduite l'infamie d'un parricide.

Qu'il ſeroit malheureux pour la ſociété qu'il ſe trouvât ſouvent de ces ſcélérats de ſang-froid, dont l'ame atroce entend ſans frémir le cri de la conſcience; & brave opiniâtrement le remords! De tels hommes ſeroient le fléau de leur ſiècle ainſi que l'opprobre de la raiſon. Mais heureuſement preſque toujours le trouble & la foibleſſe aviliſſent le méchant après ſon forfait. Le déſordre s'empare de l'eſprit & la lâcheté eſt dans le cœur. Ces deux traits caractériſèrent tout le reſte du règne de Jean.

Qu'on s'imagine Philippe, épiant toutes les fautes de ſon rival; & l'on n'eſt point étonné de voir le Monarque François épouſer la vengeance de la mère d'Arthus, & faire valoir le titre de Suzerain, pour punir l'attentat de ſon vaſſal, citer Jean au tribunal des Pairs, le condamner, ordonner la confiſcation de ſes domaines en France, l'opérer à la tête de ſes

Troupes; & réunissant en moins de trois années la Province de Normandie à son Royaume, venger la France après trois siècles, de la foiblesse de Charles-le-Simple, qui l'en avoit distraite. Que verra-t-on au contraire dans le rival de Philippe? Jean, dit *Sansterre*, qui bientôt méritera ce surnom, un Prince lâche qui ne se défendra qu'en reculant & perdant tous les jours du terrein, un Prince aveugle, qui cherchera à s'étourdir sur ses disgraces, jusqu'à poursuivre une partie d'échecs, tandis qu'on lui enlève sa Capitale.

Le sang d'Arthus crie vengeance autour du Monarque; & il semble que cette voix terrible, qui soulève tous les ordres du Royaume, retentit si fortement dans l'ame du parricide, qu'elle trouble & qu'elle anéantit en lui toute prudence & toute politique. Il aliène le cœur de ses peuples par de nouveaux impôts, dépouille & offense le Clergé qui pouvoit donner un contre-poids à son infortune; & se brouillant avec le Pape pour un Archevêque de Cantorbéry, qu'il refuse de reconnoître, il perd dans le crédit d'Innocent une importante ressource; & prépare, par cette espèce de stupidité, la dernière scène d'avilissement qui doit achever de déshonorer son règne, quand, pour rentrer en grace avec ce Pontife, il se verra forcé aux plus humilians sacrifices.

Mais que dire de cette espèce de politique, que la Nation dut regarder comme insultante pour elle, lorsque Jean, en butte à toutes les classes du Royaume, au souverain mépris de l'Étranger, n'imagina d'autre moyen pour calmer ses frayeurs, que d'exiger de tous les Grands, leurs enfans ou leurs parens pour otages de leur fidélité! Soit pitié, soit un reste d'attachement, la plûpart obéirent. Guillaume de Braouse, Seigneur de la Comté de Brecknok, osa résister en face au Monarque; sa femme Mathilde, qui l'accompagnoit, se chargea de la parole: *Vous n'aurez point, mes*

» *enfans*, lui dit-elle, avec l'énergie d'une mère & d'une
» brave citoyenne, *leurs jours me sont trop chers pour les*
» *livrer à la merci d'un parricide encore souillé du sang de*
» *son neveu. Tout ce qui m'environne doit frémir d'accorder*
» *quelque confiance à un tyran, à qui la Nation ne doit que*
» *mépris & qu'horreur.* »

Guillaume de Braouse étoit perdu, si dans l'instant il ne se fut soustrait à la vengeance du Roi, en passant en Irlande, d'où il aborda en France; & vint finir ses jours à l'Abbaye de Saint Victor de Paris.

ALEXANDRE, ROI D'ÉCOSSE, mandé à la Cour que Louis tenoit à Londres, y arrive, avec un brillant cortége de Troupes & rend à ce Prince un hommage solemnel. (en 1216). JEAN I.

UN François, pour qui le nom de Roi est si cher & si sacré, répugne à porter le flambeau de l'Histoire sur un trône avili par la lâcheté & les vices du Monarque; ce nom, qui chez l'Anglois devoit perdre dans la suite tant de belles prérogatives, vît entamer sa puissance sous le règne du malheureux Jean, & dégrader toute sa majesté par la tyrannie, les mœurs corrompues & la pusillanimité de ce Prince. Quelque redoutable que fut Philippe-Auguste, pour un Roi de cette trempe, jamais il n'eut tenté, il n'eut conçu même un projet aussi hardi que celui d'envahir l'Angleterre, s'il n'eut eu pour appui & pour instigateur un homme que ses vertus, sa politique, son ambition & sa place rendoient alors maître de l'opinion.

Innocent III siégeoit à Rome. Il est même le premier dont nous puissions dire qu'il y régnoit, puisqu'il en sut faire

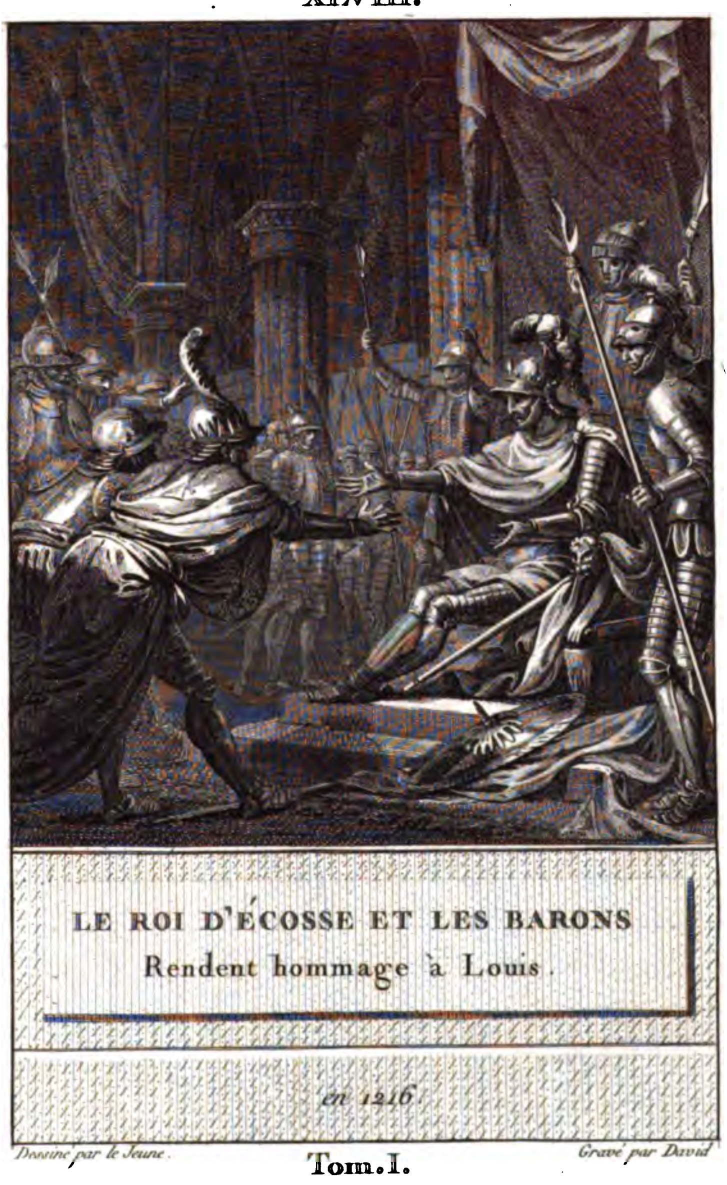
difparoître toutes les traces de l'authorité des Empereurs. Outré de la réfiftance de Jean & de fon obftination à rejetter Langton, Archevêque de Cantorbéry, Innocent avoit interdit le Royaume & excommunié le Roi lui-même. On fait que de-là à la dépofition d'un Monarque, il n'y avoit alors qu'un pas. Auffi Jean fut-il déclaré déchu de la Royauté; & le Pape crut pouvoir auffi bien donner ce Royaume à Philippe, qu'Adrien avoit autrefois fait préfent de l'Irlande à Henri II.

Mais ce qui étonnera notre fiècle, eft qu'un Roi, auffi bon politique que Philippe-Augufte, ait oublié, en acceptant une pareille donation, qu'il armoit pour la fuite les Évêques de Rome contre fon propre trône. L'ambition de Philippe ne lui permit pas de rien voir au-delà d'une nouvelle Couronne qui s'offroit à fa main; &, pour fe l'affurer, il arma une flotte de 1700 Vaiffeaux. Jean ne s'oublia point à la vue de cet armement formidable. Il rangea 60000 hommes fous fes drapeaux. Il y avoit de quoi faire reculer Philippe, fi Jean eut pu prendre quelque confiance dans une armée fans zèle & fans affection, dans des Guerriers honteux de lui obéir, dans un peuple laffé de fon joug, & qui ne voyoit à fa tête qu'avec horreur un Prince excommunié.

Le Roi d'Angleterre fentit tout le danger de fa pofition. Le Pape qui l'attendoit à ce moment de crife, vit qu'il étoit tems de tirer du défefpoir de ce Prince le parti le plus utile à l'accroiffement de fa puiffance. Deux Chevaliers Templiers font envoyés à Douvres, pour achever de corrompre cette ame déja flétrie par fes malheurs. Jean, qui fe voit un pied dans l'abîme, fe jette dans leurs bras, accepte leur médiation auprès du Légat Pandolf, & celle de ce Pontife auprès du Pape. Il foufcrit à tout, & s'engage à une prompte & entière foumiffion.

A ce prix, fans doute, il éteignoit les foudres lancées contre lui;

XLVIII.



LE ROI D'ÉCOSSE ET LES BARONS
Rendent hommage à Louis.

en 1216.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

Tom. I.

lui ; mais Philippe n'étoit point dans la confidence, & s'aprêtoit à conquérir sur Jean la Couronne que le Pape lui avoit donnée. La marche d'un Prince aussi entier, aussi ambitieux, ne pouvoit être arrêtée que par celui qui l'avoit mis en mouvement. Témoin de la vive inquiétude de Jean, dont à son gré il échauffoit la tête & fomentoit les allarmes, l'adroit Pandolf vit qu'il pouvoit tout oser sans mesure. Il annonça donc au Monarque que, près de se voir renversé de son trône par des secousses au-dessus de ses forces, il ne pouvoit s'y soutenir qu'en le remettant aux Apôtres S. Pierre & S. Paul dans la personne du Pape Innocent, pour le tenir ensuite à foi & hommage du S. Siége, sans la redevance d'un tribut annuel de mille livres sterlings.

Le triomphe du Légat fut complet, s'il est quelque gloire à voir à ses pieds un Prince dégradé & une ame avilie. Dépouillé des marques de sa Royauté, Jean tombe aux genoux de Pandolf, paie sur le champ une partie du tribut, dont l'Angleterre ne s'est affranchie qu'au schisme de Henri VIII, & signe avec les Barons de sa suite l'acte odieux de sa dégradation. La Couronne demeure entre les mains du Légat, pendant cinq jours, après lesquels il est permis à Jean de se dire Roi d'Angleterre, sous la suzeraineté du S. Siége. Innocent se met au-dessus de l'indignation de l'Europe, & Jean succombe au mépris de ses sujets.

Pour comble de malheurs, sa lâcheté est en pure perte. Le Pape n'est plus le maître d'arrêter Philippe, Prince aussi habile politique, mais plus puissant que lui. Le Roi de France se rit d'une souveraineté chimérique, ouvrage de la foiblesse & de la frayeur superstitieuse du Monarque dégradé. Il voit de sang-froid s'éteindre aux pieds de son trône la

foudre impuissante d'Innocent, qui veut lui interdire l'entrée de l'Angleterre. La bataille de Bovines, où il met en fuite l'Empereur Othon, & fait beaucoup d'illustres prisonniers, le rend le Prince le plus redoutable de l'Europe.

Cependant la fermentation gagnoit Londres & les Villes voisines. Indignés de la foiblesse de Jean, les Barons veulent venger en quelque sorte la Nation & sur-tout la Haute Noblesse de l'opprobre du trône. Assemblés au nombre de mille, c'est après s'être rendus maîtres de Bedfort & de Londres, qu'ils viennent lui demander à main armée la signature de la *Grande Charte* & de la *Charte Forestière*, & que, par ce premier essai de souveraineté, ils ébauchent l'ouvrage de la liberté du peuple & du discrédit de ses Rois.

Philippe, qui, dans ces troubles, voit les esprits préparés à une révolution favorable, se hâte d'envoyer Louis son fils pour la consommer. Louis arrive à Londres, sa présence achève la séduction, il est reçu comme en triomphe, & couronné avec enthousiasme. De toute part, les Députés des principales Villes du Royaume s'empressent de lui rendre hommage. « Mais le plus flatteur pour ce « Prince fut celui d'Alexandre II, Roi d'Écosse, que cinq « années auparavant Jean avoit armé Chevalier dans Londres; & qui dans cette même Ville, vint reconnoître « dans le rival de Jean, le Roi légitime de l'Angleterre, « & lui jurer fidélité comme à son Seigneur pour plusieurs « terres qu'il possédoit dans ce Royaume. Alexandre parut « à la tête d'un gros Corps de Troupes, glorieuses des « lauriers qu'elles venoient de moissonner à Carlisle. A cet « hommage on joignit le renouvellement de l'ancien traité « qu'Achaius, un des prédécesseurs d'Alexandre, avoit fait « avec Charlemagne. »

S'il étoit au pouvoir d'un peuple de changer ainsi de maître à son gré, quel titre plus spécieux pour nos Rois à la Couronne d'Angleterre que cet hommage libre & réfléchi d'une Nation ! Les malheurs de Charles VII n'en donnèrent point dans la suite de pareil à l'Anglois.

Jean *Santerre* n'avoit plus rien à perdre que la vie. Le chagrin la lui arracha en 1216. Il nomma pour son successeur son fils âgé de dix ans. L'épitaphe de Jean, dans l'Église de Worchester, caractérise assez son règne en annonçant que le sarcophage ne renferme que le simulachre d'un Roi, dont la mort rendit la paix à sa Nation.

Fin du Tome premier.